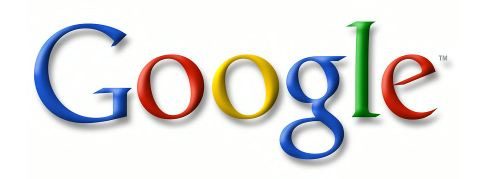
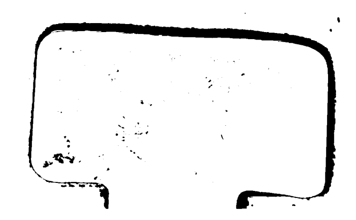







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ÉLOGES

DE

CHARLES V. DE MOLIERE, DE CORNEILLE, DE L'ABBÉ DE LA CAILLE, ET DE LEIBNITZ;

AVEC DES NOTES;

par Bailly. (J. I.)

A BERLIN;

Et se trouve à Paris,

Chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françaife.

M. DCC. LXX.

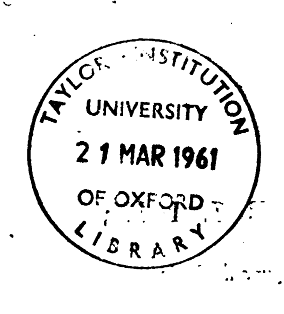
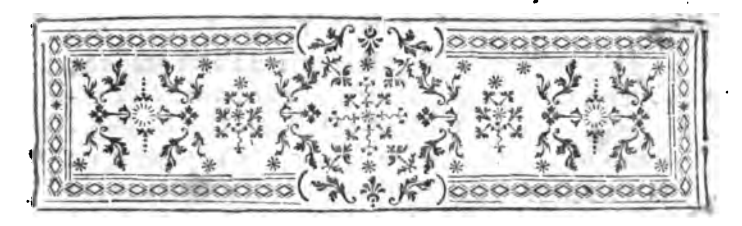

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 MAR 1961
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce Volume.



ÉLOGE*

DE CHARLES V,

DIT LE SAGE,

ROI DE FRANCE.

Melior est sapientia quam vires, & vir prudens quam fortis.

LES Sages ont dit à la Nation : Nous rendrons hommage à tes grands hommes ; nous célèbrerons & les génies qui t'éclairèrent, & les héros qui t'ont défendue. Leurs mains ont déjà couronné Sully, Maurice, d'Aguesseau, Duguétrouin & Descartes. Ils osent aujourd'hui s'approcher du Trône : ils y cherchent un Monarque dont l'éloquence puisse s'entretenir sans se prostituer ; ils ont nommé Charles V, & leur choix est un grand éloge.

* Cette pièce a concouru, en 1767, pour le prix de l'académie Françoise, & a été honorée de quelques éloges à la séance publique du 25 Août. L'auteur l'a retouchée, & y a fait beaucoup de retranchemens.

L'éloge d'un Roi ſage intéreſſe la Terre entière ; il demanderait un Orateur digne de parler à l'Univers & à l'avenir qui doivent l'entendre. L'importance du ſujet m'effraie ; mais je m'appuierai de ſa grandeur même : au défaut de l'éloquence, je préſenterai la vérité ; je dirai aux Peuples, Voilà l'image de votre bienfaiteur : je dirai aux Rois, Voilà le modèle que vous avez à ſuivre.

Je jette un coup d'œil rapide ſur la terre. Je vois des peuples, courbés ſous le joug, frapper de leur front les degrés du trône ; une voix leur dit mourez, & ils meurent. La tirannie épaiſſit ſans ceſſe les ténèbres qui couvrent leur chaîne ; ils ſuivent de l'œil cette chaîne juſques dans la main de leur Maître : mais ſon origine ſe perd dans l'ombre, & la même voix prononce qu'elle eſt dans le ſein de Dieu ; ce maître n'eſt pas un Roi, c'eſt un deſpote. Ailleurs la moitié du peuple commande à l'autre qui eſt eſclave, & la tirannie s'appeſantit en ſe partageant. Ici tout eſt libre, toute volonté eſt ſouveraine, & la puiſſance eſt du côté du grand nombre où n'eſt pas toujours la ſageſſe. Là, des familles errantes s'arrachent les fruits de la terre, la guerre naît avec les beſoins, la Nature parle ſeule & ſes enfans vont s'égorger. Enfin ſous un climat tempéré, j'apperçois des peuples heureux, le calme de la paix publique environne le Trône. Puiſque je dois peindre un Roi, avant de dire ce qu'il fut, il faut ſavoir ce qu'il devait être ; j'interroge le bonheur de ces peuples, & je leur demande ce que c'eſt qu'un Roi : Un Roi, diſent-ils, eſt la loi rendue vivante. Il règne avec elle, & cette union eſt le milieu ſage que la politique humaine a découvert entre les

orages de la liberté & les excès du despotisme : un Roi est le contre-poids d'une multitude d'hommes. Sa volonté commande à tous, parce qu'il est censé être la volonté générale de tous ; tous ont juré d'obéir, parce qu'ils se le sont proposé ; mais cette cession sacrée, des droits de tous à un seul, est un pacte qui lui impose la nécessité d'être juste ; ses devoirs sont d'être bon & éclairé. Il faut que le Roi voie tout pour son peuple ; que ses vûes soient aussi grandes que son empire, qu'il pèse les entreprises avec le prix dont il faut les acheter, & qu'il ait toujours devant les yeux l'utilité publique qui est la sienne.

En traçant ici ce que la justice demande à celui qui gouverne, j'ai presque dit ce qu'était Charles V : mais développons ces idées, en rapportant les principales actions de sa vie ; ce n'est pas moi, ce sont elles qui le loueront.

Philippe de Valois règnait encore, lorsque Charles V son petit-fils, naquit de Jean, duc de Normandie. Le berceau de cet enfant fut environné des horreurs de la guerre : il put voir de son palais les Anglais ravager son héritage. L'ambition, errante dans la France, conduisait les pas du roi d'Angleterre, & lui montrait la couronne : deux Nations étaient armées, l'une pour la ravir, l'autre pour la défendre : on voyait d'un côté l'audace, la valeur & l'expérience consommée qui enchaîne la victoire ; de l'autre le courage, l'amour de la patrie, le bon droit, tout excepté la prudence ! Cependant les revers s'accumulaient & l'Etat penchait vers sa ruine. Philippe de Valois n'était plus, & la faiblesse du Gouvernement de-

meurant la même, l'Etat changea de Monarque sans changer de fortune. C'est au sein de ces orages que s'élevait l'enfance de Charles V. Près du trône ébranlé qu'il devait occuper un jour, il n'eut d'autres leçons que les fautes du roi Jean, son pere. Ce Prince était brave, libéral ; sa bonté naturelle l'avait rendu cher aux Français, qu'il écrasait du poids de la guerre & des impôts. Intrépide soldat & mauvais capitaine, il n'eût jamais dû commander. Son courage aveugle présumait trop de lui-même : il risquait tout sans prévoir ou sans craindre les suites de l'évènement. Sa témérité fut un grand exemple ! Ses fautes devinrent peut-être plus utiles à son fils que n'auraient été ses succès. Dans l'âge où tout est illusion, Charles reconnut que le malheur des hommes n'est souvent que leur imprudence ; & que le bonheur continu dont s'étonne le vulgaire, est une sagesse qu'il ignore.

Les batailles de Creci & de Poitiers avaient ouvert la source des maux qui long-tems désolèrent la France : le roi Jean, captif en Angleterre, laissa le Royaume dans le plus grand désordre : une guerre allumée, les finances épuisées, le peuple rendu séditieux par des chefs avides, les Grands qui divisés d'intérêt, s'unissoient pour piller l'Etat. A la tête de ces séditieux le roi de Navarre, Charles-le-Mauvais, semait le trouble pour en cueillir le fruit ; il prétendait à tout, il eût prétendu au trône des Valois, si ses forces ou ses vertus avoient pû l'y porter : Prince sans caractère ainsi que sans foi, capable des plus grands crimes, & dont l'alliance perfide n'était que le voile de la trahison. Dans la capitale, un

maire insolent *, dont l'audace affrontait les supplices, content de commander un moment, & de faire trembler ses maîtres. Voilà les maux ! Les ressources sont dans la main d'un Prince qui sort de l'enfance ! la licence s'en applaudit : mais à peine a-t-il pris les rênes du Gouvernement, que le frein se fait sentir, & qu'on ne reconnaît plus la foiblesse d'un enfant. Jeune homme, d'où te vint ce coup d'œil rapide & sûr qui juge à-la-fois les maux & les ressources ; cette fermeté qui n'ayant d'autre appui qu'elle-même ne tente point en vain de donner la loi, mais sait ne la jamais recevoir ; cette politique sage & raisonnée, qui marche sans cesse à son but, rassemble sur sa route tout ce qui peut y concourir, & qui s'appuiant de la vertu, toujours utile, ménage le vice lorsqu'il peut nuire ? Comment l'autorité est-elle par toi tantôt suspendue & tantôt emploiée, selon les tems où l'audace ne l'eût point respectée, & selon les tems où l'audace dut la craindre ? Qui t'a donc enseigné l'art de connoître les hommes, de diviser un parti, d'en détacher les uns pour les opposer aux autres, de gagner les Grands par des bienfaits & par des promesses, & de ramener la multitude par la bonté, toujours si puissante sur le peuple ? La nécessité, cette maîtresse souveraine qui déploie les forces de la Nature & les ressources du génie ! rarement étend-elle son empire jusqu'au Trône ; aussi combien de Rois ont ignoré ce qu'ils valaient, & n'ont pas été ce

* Marcel, maire de Paris, qui fit assassiner dans la chambre du Dauphin les maréchaux de Champagne & de Normandie : leur sang rejaillit sur le Prince.

qu'ils pouvaient être. Charles, né ſur un Trône affermi, n'eût peut-être été qu'un bon Roi, le malheur en fit un grand homme. Il manquait à tant de vertus, la défiance, ſouvent ſi néceſſaire: la jeuneſſe ne la connaît point; ce Prince a éclairé la marche de l'ambition & de l'intérêt, mais il n'imagine point les piéges du crime. Il ne voit dans le roi de Navarre qu'un eſprit inquiet, qu'un cœur ambitieux, il veille ſur lui: & comme l'Etat n'a point alors de foibles ennemis, ſa politique le ménage. Le roi de Navarre entreprend de le tromper ſous l'apparence d'une réconciliation ſincère, & le Prince oſe ſe fier à ſon ennemi! Bientôt une maladie de langueur conſume le Prince dépériſſant; la France eſt éperdue, on reconnaît les ſymptomes du poiſon, & le roi de Navarre eſt ſoupçonné. Dans ces tems d'ignorance, le mal du Prince jetta de profondes racines. Un étranger * vint apporter des ſecours tardifs, & lui rendit la ſanté par une plaie ſalutaire; mais le poiſon dont elle retarda ſeulement les progrès, prépara ſa mort dès le printems de ſa vie.

Cependant ce Prince s'eſt fait déclarer régent du Royaume. Revêtu de l'autorité royale, il joint à la capacité le pouvoir d'agir. Alors les déſordres l'étonnent, mais ne le rebutent plus. Les moiſſons ont péri par le feu de la guerre; la prodigalité, l'imprudence des Rois, amenant la misère & les défaites, ont éteint l'amour de la patrie, ont énervé le courage. Le citoyen ſe laſſe

* L'Empereur, oncle de Charles V, lui envoia un médecin Allemand.

de sacrifier ses biens à la honte de son païs. L'Etat n'a plus d'hommes qui veuillent combattre pour être vaincus. Mais l'ascendant du Régent va tout changer. Ici sa franchise, sa justice, & sur-tout l'espérance que ses talens font renaître, ramènent la confiance; on ne craint plus de prodiguer des secours qui ne seront pas infructueux, & l'argent reparaît. Là sa prudence, & la renommée des chefs qu'il a choisis, appellent le soldat, qui vient en foule se ranger sous ses drapeaux. La rébellion menace encore dans Paris, sa rage devenue impuissante médite un dernier crime; mais le Maire atteint par un citoien * fidèle, tombe sur le seuil de la porte qu'il livrait à l'Anglais, & dans son sang s'éteint le feu des séditions. Soudain le danger renaît; un ennemi redoutable s'avance. C'est le roi d'Angleterre, c'est le terrible Edouard qui descend à Calais. Sa flotte vomit cent mille hommes, & cette armée inonde les campagnes. C'est ici que le grand homme se montre! En vain Edouard vient sous les murs de Paris présenter la bataille: le Régent, maître de lui-même, se défend de rien hasarder. Les forces de l'Etat sont répandues dans les cités, & les campagnes déjà ravagées ne laissent rien, à la fureur de l'Anglais, qu'un sol inculte & stérile, sans subsistance & sans ressource pour une armée: ce colosse chancelle déjà sous son propre poids; il mène à sa suite ses plus grands ennemis, la maladie, la désertion & la famine. Le Régent les laisse agir, & reste spectateur. Qu'eût fait la valeur, contre la valeur

* Ce citoien se nommait Jean Maillard.

& la supériorité du nombre ? Une défaite entraînait la chûte de la Monarchie, la sagesse du Régent valut la paix. La liberté du Roi la rendit difficile & coûteuse. Français, vous avez cédé vos Provinces, votre Roi vous est plus cher que votre grandeur ; Votre Roi, c'est vous : vous avez échangé une partie de vous-même contre l'autre. Mais ô Charles, ce sentiment inné dans les cœurs Français, cet amour des Rois à jamais inéfaçable, ne fut point le seul motif de la paix. Vous sentiez déjà cet amour paternel, doux présage du bonheur de vos sujets. Vous aviez entendu le cri du peuple ! Dix Provinces cédées parurent affaiblir l'Etat. ... Et qu'importe la grandeur d'un Etat qui se détruit ? Le premier soin est celui de le sauver. Le Régent cède peut-être moins qu'il ne parait céder ; la profondeur de ses desseins embrasse l'avenir, il se fie au courage de la Nation, aux ressources du sol qu'elle habite, il sait que ses forces bien-tôt rétablies lui rendront sa supériorité. Hé quoi, dira-t-on, Charles méditait-il de manquer de foi ? non. Il respectera la parole qu'il a donnée, il se repose sur ses ennemis du soin de l'en dégager. Mais quelle est la foi dûe à l'oppression ? c'est la justice qui rend la foi sacrée. Que sont en effet ces traités qu'une Puissance affaiblie conclut avec une Puissance usurpatrice ? La loi du plus fort imposée au plus faible. La violence peut être opposée à la violence. C'est le droit de l'homme sauvage, c'est le droit que chaque individu a remis à la société ; & quoique l'état civil règne sur la terre, les sociétés, ou les Souverains qui les représentent, restent dans l'état de nature.

Le roi Jean ne profita guère de la liberté si chèrement achetée. L'honneur le ramène en Angleterre, où la Destinée avoit marqué le terme de sa vie. l'Être suprême le rappelle à lui pour laisser respirer la France, & remet à la sagesse du fils à réparer les maux que l'imprudence du père avait faits.

Charles a dès sa jeunesse approfondi les devoirs des Rois. Né pour commander aux hommes, il veut en être digne. C'est ici peut-être que la volonté suffit. L'art de règner est un talent naturel: l'esprit qui le conçoit, déjà le posséde : celui qui a compté les devoirs du Trône, & les connoissances qu'exige cette place élevée, est l'homme que la Nature y a destiné. Charles ouvre les sources de la législation, il y puise les principes qui doivent le conduire. « Le gouvernement monar-» chique, dit-il, marche entre la faiblesse & l'a-» bus du pouvoir. Celui qui commande fait équi-» libre à la Nation, & cet équilibre qui tend sans » cesse à se rompre, est le point qu'il faut attein-» dre & ne jamais passer. L'autorité doit être plei-» ne, inébranlable, incapable de reculer sur elle-» même : la raison doit la guider, l'obéissance doit » la suivre; elle s'étend à tout ce qui est juste, » & ce qui en prescrit l'usage en pose en même » tems les bornes. L'Etat que je vais gouverner, » disait-il encore, est tombé dans le dépérisse-» ment, deux causes l'ont entraîné vers sa chûte: » la guerre soutenue par un peuple qui n'était pas » heureux, & la guerre conduite par des chefs » sans expérience. J'écarterai la faveur, & j'ap-» pellerai la Renommée pour choisir mes repré-» sentans; j'établirai la prospérité de cet Empire

» sur la félicité publique, l'abondance & la po-
» pulation naîtront l'une de l'autre & se multiplie-
» ront toujours, si l'impôt assis sur la richesse res-
» pecte l'indigence. L'intérêt des Rois est que
» chaque individu soit heureux. Le peuple fait la
» force de l'Etat, il en soutient la gloire ; si cette
» gloire est un fardeau, il en est écrasé ».

Ce n'était point assez des ravages de l'ambition & de la discorde, tous les fléaux du Ciel étaient tombés sur la France; la peste, la famine & la guerre. Ces fléaux n'étaient déjà plus, mais leurs suites funestes se font long-tems sentir ! La paix est un nouveau mal pour la Patrie ; les défenseurs de sa gloire deviennent ses oppresseurs; le soldat effrené, ne sachant vivre que de pillage, tourne contre elle ses fureurs, & la déchire pour subsister. Hommes, tel est le fruit de vos haines ! Vous avez commandé le meurtre à des hommes ; en trempant leurs mains dans le sang, vous leur avez dit, Voilà votre emploi ; & ils vous égorgent quand ils cessent de vous défendre ! Le luxe accroît encore les miseres publiques : les Grands se nourrissent du sang de leurs vassaux. Mais au sein même de la dépendance, l'oppression éveille l'idée de l'égalité, & le désespoir de la Nature indignée, punit par le meurtre l'avarice de ses tirans.

Voilà le spectacle douloureux qu'apperçoit Charles en montant au trône ! Son ame en est déchirée ; mais avant de remédier à ces maux il fallait que la paix fût générale. En Normandie, le roi de Navarre défendait de prétendus droits, à la faveur des troubles de la France : en vain un

guerrier * expérimenté s'arme pour une mauvaise cause, Charles envoie Duguesclin : le génie de Duguesclin décide la querelle dans un combat, & la victoire couronne le nouveau Monarque. Cependant ces corps de soldats, qu'on appellait les *grandes compagnies* désolaient les Provinces. Il était dangereux d'attaquer cette milice redoutable ; on n'avait à lui opposer que les citoiens mêmes, qui, sans discipline, ignoraient l'art d'unir leur force & leur courage. Charles essaie d'éloigner de la France ce fléau qu'il ne peut détruire ; comme on détourne la nue qui porte la foudre, il les décide à marcher vers la Castille, où des trésors les attendent. Pierre-le-Cruel, souillé du sang de ses sujets, entouré de leurs dépouilles, armait contre lui le desespoir des peuples, les prétentions de Henri de Transtamarre son frere, & la vengeance ** de Charles. Duguesclin à la tête de ces brigands fait le destin des États, il donne deux fois la couronne à Henry, qui l'affermit sur sa tête par le meurtre de son frere. Alors tout est tranquille autour de Charles, le Monarque sensible ramène ses yeux sur la grande famille : tel, dans l'enfance du monde où nâquit la société, un père, image respectable & vraie des Souverains, veillait sur sa race chérie ! L'ordre des choses est aujourd'hui changé, mais les rapports sont les mêmes, il était Roi parce qu'il était père ; Monarques puissans &

* Jean de Grailly, captal de Buch.

** Pierre-le-Cruel était soupçonné d'avoir fait mourir Blanche de Bourbon son épouse, sœur de la reine de France, femme de Charles V.

respectés, vous êtes peres puisque vous êtes Rois!

Depuis long-tems les campagnes sont abandonnées. Le travail n'ouvre plus le sein de la terre, il y semait en vain la subsistance de la Patrie; la guerre a par-tout imprimé ses pas destructeurs, & le Publicain ravissant ce qu'elle avait épargné, le Laboureur ne retrouve que la famine errante au milieu des champs ravagés: dans les villages dépeuplés, des familles entières ont disparu, mais elles existent toujours pour l'impôt. Charles arrête ces désordres funestes, il fait payer à la cupidité le soulagement des peuples; il recherche les largesses excessives, les domaines aliénés dont la faiblesse des Rois acheta l'appui des Grands; en même tems que sa bonté paternelle diminue les subsides, elle veille sur la levée de l'impôt, souvent plus dure que l'impôt même; elle veut que les mains occupées à le recueillir, servent la France sans la fouler, & rendent à l'Etat ce que l'Etat leur confie: l'impôt n'est jamais lourd, lorsque destine aux dépenses de la Nation, il reflue sur la Nation même & s'en va nourrir la source dont il est sorti. La main de l'Eternel fait payer le tribut à la mer: mais il y retourne par mille canaux, & c'est à son passage qu'il engraisse la terre & répand la fertilité & l'abondance: citoiens, enfans de l'Etat & du Prince, avez-vous quelque chose qui ne soit pour lui? Vous n'avez plus de besoins, lorsqu'on vous parle de ceux de la Patrie: vous donneriez votre subsistance même à l'économie sage, qui répondrait de la nécessité & de l'emploi du sacrifice. L'économie! on ne me demandera point si elle doit être la vertu des Rois. Charles amassa des

trésors, on ne dira point qu'il imposa peut-être son peuple inutilement. A Dieu ne plaise que je loue ici l'avarice des Rois, l'ombre du grand Prince dont je parle desavouerait un indigne éloge : mais la sagesse décide le moment où l'économie devient une vertu. Ce n'est point l'avarice qui entasse, c'est la prévoiance qui réserve après un long calme ; lorsque le commerce & l'agriculture font circuler l'abondance & la vie, le peuple est le dépositaire des richesses du Prince ; quand le peuple est riche, le Prince n'a pas besoin de l'être. Mais dans des tems orageux, il faut des secours promts ; après une guerre ruineuse, lorsque la paix n'est que le court intervalle d'une guerre à l'autre, la sagesse prépare les ressources avant les maux : si le peuple n'est pas foulé, le Prince ne paraît prendre que sur lui-même ; c'est son superflu qu'il retranche ; & le peuple, qui reconnaît sa bonté dans son économie, adore en lui l'image de la Providence. L'expérience atteste cette vérité ; qu'on ouvre l'histoire des successeurs de Charles, le meilleur de nos Rois, celui qui rendit le peuple heureux, fut le seul qui laissa des trésors.

Ces richesses accumulées par la prudence de Charles, n'étaient point le fruit de cet affreux monopole, qui fut long-tems le seul impôt de ses prédécesseurs. La valeur des monnoies qu'ils changeaient à leur gré anéantissait la foi publique ; & l'infidélité des refontes, ressources honteuses & momentanées, annonçaient la faiblesse du Gouvernement. Le Souverain peut changer le nom de l'espèce ; mais la valeur reste la même, & son art consiste à faire monter ce qu'il a au

niveau de ce qu'il doit. Ainsi la dette s'anéantit; ainsi dans tous les ordres le débiteur ruine le créancier; de-là s'ensuit un vol universel. L'Etat se renverse, les pauvres montent, tandis que les riches descendent; désastre de fortune, au milieu duquel les mœurs nationales périssent! Si l'on refond les monnoies pour les altérer, les citoiens craignent la tirannie des lois monétaires; l'avarice étend son empire, l'or s'enfouit de toutes parts, & le commerce inquiet se resserre au murmure de la défiance. Charles loin de hausser la valeur des espèces, la ramène au terme où Philippe de Valois l'avait laissée; il rend à la fabrication toute son intégrité. Quels que soient les engagemens du Souverain, Charles ne connaît que deux moiens de les remplir sans écraser les peuples: équité dans l'imposition des taxes, économie dans la dépense de leurs produits.

C'est ainsi qu'il commence à réformer l'administration: mais en voulant que son autorité soit juste, il veut qu'elle soit unique. Long-tems ce grand corps de la Monarchie, composé d'intérêts différens & de pouvoirs séparés, avait manqué de force parce qu'il manquait d'harmonie. Les Seigneurs trop puissans, placés entre le Prince & le Peuple, étaient d'un côté des sujets redoutables, & de l'autre des tirans! La puissance royale s'était enfin réveillée, elle avait resaisi tout ce qui semblait la partager; & des droits abusifs que sa faiblesse avait laissé prendre, il ne restait que celui des guerres privées. Alors mille hommes s'armaient pour la querelle d'un seul: la Patrie combattait contre la Patrie, & son sang coulait au gré des passions des Grands. Le fer est malheureuse-

ment l'arbitre des Nations, mais il ne doit pas être le juge des citoiens. Charles appelle la Justice, il lui remet la cause des Grands ainsi que celle du Peuple, & la Justice s'assied à côté de lui. Ombre respectable des lois, vous serviez de voile à l'autorité souveraine ! Sous un joug doux & vraiment monarchique, le peuple ne savait plus les distinguer ; & la volonté de son Prince était l'organe de la loi, à laquelle ils obéissaient également. Charles se sert de l'empire de la loi pour réprimer la corruption des mœurs, & prévenir la nécessité même des lois. Il proscrit la débauche de la Capitale, de ce centre où les vices refluent de toutes parts ; la guerre, qui traîne après soi la licence, avait enfanté la dissolution. Charles en prévoit les suites funestes : il arrête le mal par sa vigilance, il en inspire la honte par son exemple.

Dans le sein tranquille de cet Empire qu'il a rendu florissant, à cette époque heureuse, les Lettres commencèrent à naître. C'est à la voix de la paix, c'est sous l'appui d'un Gouvernement sage que le génie développe ses germes. Le Monarque qui s'éleve au-dessus de son siècle, aime, cultive la semence faible de cet arbre qui doit un jour ombrager la France. Il fonde cette Bibliothèque aujourd'hui si fameuse & si magnifique. Rois, n'oubliez point qu'il y chercha la vérité ! C'est-là qu'elle existe pure & sans mélange : non dans l'histoire qui a divinisé des tirans, qui a flétri de grands hommes, mais dans les écrits des sages de tous les siècles.

Enfin Charles a changé la face de la France. Il a guéri ses maux, il a fait le bonheur de son peuple. C'est sur ce fondement qu'il se propose d'éta-

blir l'édifice de ſa gloire. Il excite l'agriculture, la mère de l'abondance : il appelle l'induſtrie & le commerce ; il ranime la Nation, & prépare la guerre pour établir un jour une paix plus ſolide. Bien-tôt la guerre va devenir inévitable. Edouard eſt impatient de faire valoir ſes prétentions ſur la France : Charles qui gémit de l'abaiſſement des Français ſous les derniers règnes, brûle de rentrer dans les Provinces cédées ; il apperçoit déjà cette grande vérité, ſi ſouvent reconnue depuis, que l'Angleterre eſt à jamais la rivale de la France. Egalement digne par ſon génie & par ſon gouvernement, d'être au premier rang du monde, elle veut en faire deſcendre la France que la Nature y a placée, & y conſervera : car toute autre puiſſance que celle du ſol eſt précaire. Il faut déſormais qu'elle craigne la France, ou que la France la craigne : la mer lui offre ſon empire ; déjà les fiers Inſulaires ont dompté l'élément terrible ; Charles s'écrie : Peuple Français, peuple fait pour la gloire, craignez de vous laiſſer ſurpaſſer. Voyez l'Océan baigner votre territoire, c'eſt lui qui doit le défendre : ſoiez grands ſur la mer, vous ſerez redoutables à l'Univers. Il dit, & la marine roiale naît à ſa voix.

Chéz une Nation belliqueuſe le repos doit être l'école de la guerre. Le Monarque proſcrit ces amuſemens frivoles, enfans de la molleſſe & de l'oiſiveté ; il ne permet que les jeux qui déploient les forces du corps & préparent la jeuneſſe à la fatigue : c'eſt ainſi qu'il forme des ſoldats, pendant qu'il ſonge à les diſcipliner. La licence des gens de guerre eſt extrême, ils ſont les tirans du peuple. Charles reſpecte les lois, & ne ſouffre

point

point qu'on les brave. Il assemble les Princes, les Chefs; il ne rougit point de demander leur avis: son intention est d'honorer la vertu guerrière, mais il lui défend de troubler la tranquillité publique qu'elle doit assurer; il lui arrache l'impunité, que les malheurs des tems lui avaient laissée; il fait naître l'ordre de la subordination; il ordonne les châtimens, en même tems que les récompenses; déjà ne sont plus levées ces compagnies dont les chefs étaient indépendans: il se rend maître des troupes; il est la force de l'Etat, il veut que tout ce qui la représente émane de lui. Grand Roi, puisse la Terre n'être gouvernée que par vos semblables! .... J'entends s'élever la voix des partisans de la gloire, de cette vaine gloire qui fait le malheur du Monde: ils demandent pourquoi la vérité ne permet pas de mêler à des titres si beaux le titre de conquérant. Pourquoi? c'est que le bienfaiteur des hommes ne peut en être le destructeur! c'est que ces vertus douces qui veillent sur le peuple, ces vûes sages qui pèsent les entreprises dans la balance de la justice & de l'intérêt public, sont incompatibles avec cette fureur qui, confondant tous les droits, ne connaissant que le glaive & les succès, traverse la terre, comme la foudre qui ravage les campagnes, & traîne après elle la désolation, l'épouvante & le trépas! Qu'est-ce qu'un conquérant? un tigre, qui sommeille quelquefois, & qui s'éveille en rugissant. Dès que la trompette sonne, la crainte glace les esprits, les meres éplorées gémissent, leurs fils sont arrachés de leurs bras, la Nature s'écrie & demande où l'on mène ses enfans? La Gloire répond: aux combats, c'est-à-

dire à la mort. Eh qu'a donc de sublime cette gloire, qui rompt les plus doux liens de la Nature pour l'armer contre elle-même? Les Rois, comme hommes n'ont-ils pas assez de passions, pourquoi veut-on qu'ils aient celle de détruire? N'est-ce pas dans le choc des Empires que le despotisme s'élève, & que les chaînes de l'humanité s'appesantissent? La flatterie demande des tirans, puisqu'elle consacre les conquêtes! Nous ne sommes plus au tems où des essaims de Barbares sortaient des glaces du Nord. La fécondité de la Nature était un fardeau pour la terre: les lois de la justice se taisaient devant la nécessité de choisir un asile, il fallait acheter avec l'épée le sol qu'on enviait à son habitant, & la force combattait contre la possession. C'était alors qu'il fallait un guerrier pour fonder un Empire; mais cet Empire est-il fondé, c'est au sage qu'il appartient de le rendre heureux. Si la Nature n'eût fait que des héros, la terre eût été bien-tôt déserte; elle a fait des hommes modérés pour qu'il y eût des Législateurs! Sans doute les tems déterminent les talens nécessaires; mais si jamais la nécessité des tems, si jamais la nature des maux qu'il fallait prévenir, ont exigé qu'un Prince fût guerrier, c'est lorsque Charles monta sur le trône: une puissance orgueilleuse & rivale a envahi une partie de la Monarchie, & menace l'autre; un guerrier, plein de génie & de courage, le fier Edouard, vingt fois couronné par la victoire, l'effroi des Français qu'il avait toujours vaincus, est l'ennemi que la fortune réserve à Charles. Charles se montre, & la face des choses est changée! Le génie d'Edouard étonné se cherche lui-même & ne se

retrouve plus ! La valeur audacieuse est aux prises avec la prudence tranquille ! L'une couvre la terre d'armées nombreuses, l'autre oppose des forts inexpugnables ; l'une veut se livrer en aveugle à l'évènement des combats ; l'autre voit les risques à côté des avantages, & dédaigne une victoire ou sanglante ou douteuse. Peuples qui divinisez les conquérans, voyez & jugez, Edouard & Charles sont devant vous. Edouard, chef d'une Nation puissante, s'immortalisant par cent conquêtes, & couvrant de lauriers la misère publique ; Charles, devenu Roi d'une Nation affaiblie, humiliée, relevant ses forces ainsi que son courage ; sans combattre lui-même, dépouillant l'ennemi de ses conquêtes, rendant à son peuple l'abondance & la gloire, & le laissant à sa mort heureux & florissant.

Quel est donc l'ascendant de Charles ? quelle est donc sa puissance pour maîtriser les évènemens ? après la sagesse de ses projets, c'est encore le choix des hommes qui les remplissent. Que devient le Prince que ses ministres égarent, que ses guerriers trompent par leur inexpérience ? Rois, soyez grands ; mais si la Nature ne l'a pas permis, que du moins tout ce qui vous entoure le soit. Les Rois ne font pas les grands hommes ; le sage les cherche, le faible écoute les flateurs qui les écartent ; le sage aggrandit les hommes qu'il rassemble, & s'aggrandit avec eux ; le faible a tous les vices des méchans qui l'obsèdent. Charles, jeune encore, apperçoit ce brave Clisson, & ce fameux Duguesclin : il ne craint point de se voir surpassé, il met sa gloire à l'être ; le Prince confie à ces héros la défense de la Patrie. Lui-

même cependant dirige leurs opérations militaires : l'esprit de sagesse lui donne tous les talens. Il trace le plan de la campagne, mais Duguesclin qu'il honore est maître de le changer ; & souvent le guerrier, s'étonnant que la sagesse eût tout prévû, suivit la route que le Prince lui avait montrée. Ainsi la Providence enchaîne l'homme par ses vûes, en lui laissant le pouvoir libre de s'en écarter.

Cependant s'élèvent des murmures dans l'Aquitaine, les peuples gémissent sous le joug. Le fils d'Edouard, comme lui accoutumé à vaincre, à tout dompter, la gouverne avec un sceptre de fer. Son orgueil s'irrite par la résistance ; inflexible comme invaincu, il ne connaît point l'art heureux d'adoucir les esprits, il ne sait que briser les obstacles. L'Aquitaine est un fief démembré de la Monarchie, & Charles qui le regrette est le juge du prince de Galles. Au pié de son Trône est toujours la cour des Pairs, où le Roi préside. L'Aquitaine vient y porter ses plaintes & demander justice ; le Roi l'écoute. Déjà le fier Edouard a violé la foi jurée, il a retenu les ôtages des traités, que Charles avait remplis. Il se nomme encore le roi de la France ! Pour le bonheur de son Peuple Charles a dissimulé ces outrages ; Charles les vengera. La prudence lui permet de profiter des circonstances, l'intérêt de l'Etat lui commande de faire valoir ses droits ; il ordonne au prince de Galles de paraître devant la cour des Pairs, devant ses juges. Qu'entends-je ? des ordres à celui qui vingt fois donna des lois à la tête de son armée ! des juges au vainqueur de Poitiers & de Crecy ! quelle audace ! Le Prince qui se

ſouvient de ſes ſuccès oſe demander ſi ce ſont des Français qui tiennent ce langage ? . . . . Oui, ſans doute. Ce ne ſont plus les Français, victimes des fautes de l'ayeul & du pere ; ce ſont les Français à qui le fils a rendu leur premier courage. La reclamation de l'Aquitaine était juſte. Charles venait au ſecours de ſes ſujets opprimés. Edouard, le Prince ſon fils, s'arment pour conjurer l'orage ; la Province gémiſſante ſe révolte, & la guerre s'allume de toutes parts ; guerre toujours heureuſe, où Dugueſclin préparait le modèle de Turenne ! guerre que n'accompagna point la misère ! Le citoyen, tranquille dans ſes foiers domeſtiques, demande ſi la paix ne règne pas encore ! Sa reconnoiſſance adore l'Être ſuprême, bénit le Prince qui lui reſſemble, & ſouhaite à ſes fils qu'il embraſſe, de vivre ſous de pareils Rois.

Ouvrons les recueils de nos Lois, nous y retrouverons un monument de la ſageſſe de Charles ; c'eſt l'Edit ſur la majorité des Rois. Charles a calculé le terme de ſa vie, il ſait qu'un attentat en a rapproché les bornes ; la mort ne lui paraît point redoutable, pourvû que le bonheur de ſon Peuple lui ſurvive. Il jette les yeux ſur tout ce qui l'entoure ; l'ambition de ſes frères l'effraie pour la jeuneſſe de ſon fils. Il prévoit qu'une longue minorité lui peut être réſervée ; il ſent qu'il eſt dangereux de confier l'autorité royale, & que ſouvent on tiranniſe la Nation au nom d'un enfant, qui ne ſait pas encore s'il eſt maître & s'il a des ſujets qu'il doive rendre heureux. C'eſt dans cette vûe qu'il abrège le tems de la minorité. La Nature a voulu qu'un homme, deſtiné à commander, ſente ſon ame s'aggrandir en acquérant

l'idée de son pouvoir ; & Charles pense que l'enfance des Rois embrasse peu d'années, quand l'instruction éclairée veille sur les progrès de leur raison. Mais craignant encore que sa mort ne prévienne le tems qu'il a fixé, Charles appelle le duc d'Anjou son frère à la régence, & les ducs de Bourgogne & de Bourbon à la tutelle. Il balance ces deux pouvoirs, & les gêne l'un par l'autre. L'un a l'autorité, l'autre les finances qui en sont l'appui. Tous deux seront guidés par un Conseil que le Roi leur donne. Ce Conseil, c'est l'Etat même : tous les ordres le composent, depuis les Grands qui environnent le Trône, depuis les Ministres dépositaires des volontés du Prince, jusqu'au simple citoyen qui n'a que son zèle & ses lumières.

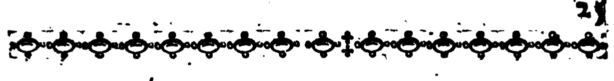
Mais qu'ai-je entendu ? Des cris lugubres ont frappé les airs ! tout un Peuple se presse & se précipite au pié des autels ! tantôt il implore le secours du Ciel ; tantôt il se rassemble autour du palais de son Roi ! on dirait qu'il s'arme pour sa défense. . . . . Sans doute ; un bruit sourd s'est répandu qu'on en veut à ses jours. Charles seul est tranquille, il porte la mort dans ses veines ; chaque jour il se lève incertain de sa vie ; qu'importe quelques momens de plus ? Ah ! c'est tout pour ce Peuple ! Que Charles jette les yeux sur sa carrière : entre le spectacle du bien qu'il a fait, & celui du bien qu'il peut faire, si sa vertu se console d'avoir vécu, sa bonté peut s'affliger de cesser de vivre ! Cependant le soupçon erre dans le palais : tous les yeux se tournent vers le roi de Navarre, la triste expérience du passé les conduit & la justice les décide ; cet attentat est encore un de ses

crimes! Monstre, seul auteur des maux de la France, que prétends tu? n'as-tu pas assez retranché de ses jours? n'as-tu pas assez retranché des biens qu'il eût versés sur ce Peuple? laisse du moins, laisse le poison achever son ouvrage; ce peuple n'a plus que trois années de bonheur, pourquoi veux-tu les lui ravir?

En effet, à peine trois années s'étaient écoulées que le jour terrible; je frémis en disant, le dernier jour de Charles est arrivé! La plaie salutaire se ferme. La Mort paraît devant le Trône, la Vertu s'élance au-devant d'elle: mais la Mort qui a regardé le Roi ne respecte pas plus l'ouvrage de la Vertu que celui de la Fortune. La Religion qui fut toujours son guide est au bord du lit de douleurs: la Foi qui l'accompagne dévoile des vérités consolantes; il voit s'ouvrir le nuage où vient se perdre la vie, & le sein de son Dieu se découvre! Tout pleure autour de lui, son courage n'en est point ébranlé; jamais Roi ne fut plus aimé, jamais larmes ne furent plus sincères! Ce Peuple qui pleure son Père, assiége les portes, Charles commande qu'on le laisse entrer: il ne craint point sa vûe, il n'y lira que des témoignages d'amour & de douleur. Cependant l'heure approche: le Prince rappelle sa vie entière, ses devoirs lui paroissent effraians: *J'ai cherché la justice*, dit-il, *mais quel Roi peut être sûr de l'avoir toujours suivie? Peut-être ai-je fait bien des maux que j'ignore! Français, qui m'entendez, je m'adresse à l'Etre suprême, à vous.* Ses yeux sont baignés de pleurs, ses bras sont défaillans; on les lui soutient élevés vers le Ciel, & ce grand Roi, demande à son peuple le pardon des fautes qu'il n'a point faites. Quel spectacle pour

les cœurs sensibles ! C'est alors qu'on entend des cris douloureux...... Attendez, sujets reconnoissans, sa bonté n'est pas satisfaite : il se presse d'ordonner la levée de tous les subsides ; que fait-il ? ses vûes ne seront peut-être pas remplies quand il ne sera plus. Puis ramenant ses regards sur ce Peuple qu'il abandonne. *Je ne trouve les Rois heureux*, dit-il, *qu'en ce qu'ils ont le pouvoir de faire le bien.* Voilà la morale des Rois ; c'est au terme de la vie que cette morale a toute sa force ! c'est-là qu'elle se montre aux oppresseurs du Monde, aux tirans qui se sont enivrés des larmes du peuple, aux faibles qui l'ont laissé tirannifer ; effraiés, ils s'écrient...... Charles, que cette morale douce console, s'endort d'un sommeil tranquille. Ses yeux sont tournés vers le Ciel, & semblent appeller le Dieu, qui juge les Rois & qui les récompense ! France, ton Prince n'est plus, pleure, & n'oublie jamais ni sa vie, ni sa mort !

FIN.



ÉLOGE*

DE

PIERRE CORNEILLE.

Ille eſt conditor rerum,

ON demande l'Eloge d'un grand homme dont l'Europe entière a fait l'éloge! la voix publique ne laiſſe rien à dire; il ne reſte que l'honneur de recueillir le ſuffrage des Nations.

Heureux celui qui ſaura peindre & reſſerrer dans un court eſpace ce que la renommée répète encore à l'univers! Un ſiècle s'eſt écoulé, l'art s'eſt perfectionné, mais l'admiration n'eſt point épuiſée: les connaiſſances nouvelles n'ont rendu que plus reſpectable la ſource de la lumière.

Qu'eſt-ce que l'art Dramatique? celui d'un eſprit ſupérieur qui dit aux hommes: « Je ferai » paſſer devant vous les perſonnages fameux par » des vertus ou par des crimes, j'animerai la mo- » rale en la mettant en action; je vous montrerai » les penchans de la nature combattus par le » devoir, & la vertu luttant contre l'infortune; » dans ce tableau de la vie vous reconnaîtrez

* Cette pièce a eu l'*acceſſit* au prix d'Eloquence de l'Académie de Rouen en 1760. L'auteur y a fait depuis quelques corrections.

» l'humanité, vous gémirez de sa faiblesse ou vous
» aplaudirez à sa force; mais tour à tour je vous
» éleverai par de grands exemple, ou je fortifie-
» rai en vous le premier sentiment de l'homme,
» la compassion ».

L'art Dramatique nâquit dans Athènes quand cette ville célèbre se fut élevée au-dessus de ses égales, lorsque la défaite des Perses eut enflé son courage & porté l'ambition à son terme; alors Athènes contempla sa gloire, & les Poëtes pour la célébrer inventèrent la Tragédie. La Tragédie passa à Rome, quand Rome devint la maîtresse du monde; elle parut en France aux jours glorieux & tranquilles de Henri-le-Grand; mais elle parut sans éclat, incertaine dans sa démarche, comme au milieu d'une nuit profonde, en attendant le jour. Depuis le règne de Charles VII, où furent étalés en spectacle avec tant d'indécence les mistères de la passion, jusqu'aux pièces de Hardi & de Tristan, on ne connut que le nom de la Tragédie; on ne montra que des drames sans vraisemblance, sans action ou sans intérêt. Un évènement fabuleux ou historique, exposé nû ou défiguré dans des scènes mal liées, des héros, qui dépouillés de leur caractère, n'apportaient qu'un grand nom avili par le Poëte; point d'élévation ni de vérité dans les sentimens, nulle noblesse dans l'expression, un style révoltant par la bassesse & la licence des images; voilà la Tragédie que l'on s'efforçait de rendre terrible à force de meurtres, de viols & d'atrocités accumulées! On cherchait à imprimer la terreur; mais la terreur n'est pas seulement dans le crime, elle est dans les circonstances qui le précèdent,

ou qui le suivent. C'est cette peinture, c'est cet art qui fut inconnu aux premiers Poëtes tragiques, à ces auteurs qui avaient cependant pour modèles Sophocle, Euripide & la Nature.

Dans la carrière où se traînaient ces imitateurs aveugles, un homme parut qui du premier pas marcha vers la perfection; un homme qui aprit à penser avec grandeur, à s'exprimer avec dignité; qui le premier montra des caractères peints & dévelopés avec toute l'énergie du sien, qui déploia la passion contre la passion, emploia l'art inconnu de rendre une situation plus terrible, en immolant par degrés ses victimes & en perçant à coups redoublés l'ame du spectateur; un homme enfin qui, en donnant l'exemple de penser, inspira toute la Nation! Cet homme était Corneille, dont je ne prononce ici le nom qu'avec un frémissement respectueux, tant est forte & profonde l'impression du génie! Le génie de ce grand homme survit dans les chefs-d'œuvre qui nous éclairent encore. Je crois l'entendre me dire: « Toi, qui oses parler de moi, souviens-toi que » ma gloire est celle de ton païs, que je lui ai » donné un nouvel empire, que j'ai porté sa lan» gue aux extrémités du monde, & que dans l'art » Dramatique la France me doit l'honneur d'avoir » vaincu toutes les Nations ».

Tel est l'homme que j'entreprends de peindre. La hauteur de son génie épouvante l'œil qui la mesure: mais je parle à une Académie, pénétrée de son esprit, à des Français qui chérissent sa mémoire, & j'ose croire que l'impression qu'il a faite sur eux peut suppléer aux traits qui manquent à cette esquisse.

Je montrerai d'abord Corneille législateur du Théâtre, Corneille maître & modèle de ceux qui devaient le suivre; je le ferai voir ensuite inspirant ses contemporains, & donnant un caractère de grandeur à tout un siècle.

PREMIERE PARTIE.

CORNEILLE, dans son premier essor, avait déja surpassé ses rivaux. Cependant il s'essaiait alors, semblable à un aigle majestueux qui se balance dans les airs avant de prendre un vol rapide! En même-tems que le Poëte créait l'art, il fallait qu'il créât des spectateurs. Un homme de génie étudie le goût de son siècle & le suit avant de le changer; c'est quand il s'est montré qu'il a le droit de dire à ses contemporains: Je vous (1) ai suivis, osez me suivre à votre tour! Sept années s'écoulèrent dans ces essais; mais on ne hasarde que peu-à-peu les beautés nouvelles, quand il faut éclairer ses juges; & si je puis m'exprimer ainsi, il est pénible de s'élever en traînant son siècle après soi!

Corneille s'annonça dans *Médée*. Médée grande, fière, cruelle, fut le premier caractère qui parut au théâtre; Médée trahie, redemandant à son amant le fruit des crimes qu'il lui a coûtés, & méditant une vengeance aussi furieuse que son amour! Plus intéressante sans doute si cette vengeance n'eût pas fait frémir la nature, si ses ressources eussent été dans son courage & non dans un art dont le prestige est évanoui. Le merveil-

ſeux n'était pas alors banni de la ſcène, il attendait Corneille pour diſparaître : Corneille qui après Médée n'y devait ramener que la vraiſemblance & la vérité. Peut-être était-il permis d'y admettre la magie dans un tems où les bûchers s'allumaient (2) encore ; mais la raiſon s'élevait déjà contre ces erreurs dont la haine oſait abuſer, & les ſages détournaient la vûe de ce ſpectacle douloureux, en diſant : Le peuple eſt ſtupide & les grands ſont barbares.

Nous touchons au moment d'une entière révolution dans les eſprits ; le goût va changer, le tragique devient terrible, l'émotion commence & les pleurs vont couler. Un fils a ſon père à venger, il doit immoler le père de ce qu'il aime. Le préjugé arme la nature contre l'amour. Le Cid obéit à l'honneur qui crie vengeance, & Chimène qui l'aime eſt forcée de demander ſa mort. Ainſi tous deux ſont les victimes du devoir ! ainſi le ſpectateur partagé éprouve ce déchirement douloureux d'une ame qui ſe ſacrifie ! il revient ſur lui-même ; il ſe peint avec effroi les préjugés d'un honneur faux & cruel, ces chaînes abſurdes que tant de peuples ſe ſont impoſées ; il frémit en ſongeant que ces chaînes ſont reſpectables, & que l'homme de courage qui les déteſte, n'oſe entreprendre de les briſer ! voilà la ſource de l'intérêt. Ici les crimes ne ſont point accumulés, tout s'enchaîne comme dans le cours de la vie, l'imprudence d'un ſeul homme a tout fait ! Cet ouvrage embelli par un coloris juſqu'alors inconnu, eut un ſuccès prodigieux ; toutes les ames ſenſibles répondirent à la voix de Corneille, on vint en foule chercher cette émotion profonde ſi natu-

telle, si chère à l'homme qui s'élève & s'aggrandit à ses propres yeux en s'attendrissant ! Le nom du Cid passa de bouche en bouche, & tout ce qui fut beau fut comme le Cid.

Un seul homme supérieur pouvait alors balancer Corneille par le génie : c'était Richelieu, qui gouvernant la Monarchie & faisant mouvoir l'Europe, avait une ame ouverte à toutes les ambitions. Il voulut être le rival de Corneille, & il n'en eût été que plus grand, s'il n'eût pas été jaloux. Pourquoi son nom paraît-il à la tête d'une cabale contre le Cid ? pourquoi se mêla-t-il à cette foule d'auteurs humiliés & furieux, quand la Nation entière s'élevait contre lui ? le goût seul était libre, & l'admiration bravait le pouvoir arbitraire ! En vain le Ministre força l'Académie de prononcer, cette Académie naissante qui lui devait son existence; l'Académie fut juste, & dans la république des Lettres elle donna l'exemple de la liberté. Cependant il récompensait Corneille en le persécutant ; comme Poëte, il enviait la réputation, & comme Ministre il récompensait le talent ou la flatterie : car ne dissimulons pas que Corneille l'apellait (3) son maître. Quiconque a lu Cinna aura droit de s'en étonner. Où est, dira-t-on, cet amour de l'indépendance, cette élévation qui peignit la fierté Romaine ? Cette élévation était dans l'ame de Corneille ; mais ce grand homme ne pensa que d'après lui-même, il agit d'après son siècle. Richelieu règnait alors, tout était glacé par la crainte, & la faiblesse de Corneille ne montre que l'esprit du tems & le despotisme du Ministre.

Cependant Corneille est assis au premier rang

où l'ont porté les suffrages de la Nation qui, éclairée par lui seul, ne voit peut-être rien au-delà de ce qu'il a montré. Mais Corneille de cette place élevée voit à la fois le chemin qu'il a fait & celui qui lui reste à faire. Il médite sur ses travaux, il les compare avec l'équité d'un homme supérieur à ses essais ; le succès du Cid lui a révélé ce qu'il doit être, il sent qu'il ne s'est élevé que pour s'élever davantage. Essaions de retrouver le fil des idées de Corneille, & cherchons par quelles réflexions il a passé du Cid aux chefs-d'œuvre qui l'ont suivi.

Avant le Cid, Corneille s'est essaié dans un genre qui resserre & circonscrit le talent. La galanterie n'est qu'une inquiétude de l'esprit : c'est l'amour, il est vrai, mais l'amour incertain, sans objet ; tout cela n'est point la nature, c'est le vice & le goût de la Nation. En traçant ces peintures le génie reste en silence, & Corneille est audessous de lui-même : pourquoi s'est-il élevé dans le Cid ? c'est qu'il a développé l'homme de tous les tems, de tous les lieux, l'homme entraîné par ses penchans, & se sacrifiant au devoir. Cela seul est grand, cela seul est digne d'être montré à l'homme. La dignité du tragique demande des personnages dont le caractère soit fièrement dessiné, qui s'annoncent par des projets vastes, & qui étonnent toujours, soit qu'ils réussissent ou qu'ils succombent. Les poëtes Grecs ne se sont proposés d'exciter que la terreur ou la pitié : Corneille donne au tragique un troisième ressort, c'est l'admiration ; il pense que la terreur est un sentiment trop fort pour des peuples dont les mœurs sont douces ; que la pitié trop excitée

peut en quelque ſorte amollir les ames qu'elle rend plus ſenſibles. L'admiration (4) au contraire les élève, en les rendant plus fortes ; elle décèle à l'homme ſa dignité naturelle. Qu'y a-t-il de plus touchant pour l'homme juſte que la vertu qui ſuccombe avec courage en conſervant toute ſa pureté ! mais ce ſentiment que le malheur fait naître ſera plus profond, plus étendu : ſi les ſuites du malheur doivent être longues & funeſtes ; ſi la deſtinée d'un peuple en dépend ; ſi ce peuple eſt lui-même reſpectable par ſes lois, ſa valeur, ou par un empire immenſe ! A cette idée Corneille s'arrête : il cherche ce peuple, & ſes regards tombent ſur les Romains. Là ſon génie s'enflamme, toutes les vertus portent l'empreinte de la liberté, elles ſont nobles & fières comme elle, Corneille ſe reconnaît & ſe trouve dans ſa patrie.

On me dira peut-être que la vertu des Romains était plus ſimple & plus domeſtique que celle des héros de Corneille : la vertu ſe déploie ſans faſte, il eſt vrai ; mais la vertu, montrée comme exemple, doit avoir des traits plus marqués. Corneille peint une grande action, non avec la ſimplicité de celui qui l'a faite, mais avec l'enthouſiaſme d'un témoin. Corneille s'imaginait être ce témoin! Voyez-le contempler ce peuple célèbre, s'entourer des plus fameux perſonnages, poſer devant ſes yeux ces exemples de courage & de vertu ; ſon ame eſt un centre où tout ſe rend, & s'aggrandit en ſe réfléchiſſant ; il trace d'un crayon ferme une peinture fidèle ; mais par-tout l'énergie de ſon ame eſt empreinte ! cependant Corneille écoute la critique qui l'éclaire, il laiſſe l'envie frémir,

frémir à ses piés, & se renferme trois années pour méditer sur son art. Il sort de sa retraite & montre à la France *Horace* & *Cinna*. Quelle marche ! par quels bonds a-t-il parcouru cette carrière ! quelle distance infinie des pièces de Hardi à la *Mélite* de Corneille, de *Mélite* au *Cid*, & du *Cid* à *Cinna !* c'est ici que Corneille se déploia tout entier. *Horace* & *Cinna* n'ont point de modèle dans l'antiquité ! Qu'on se représente les transports (5) de la Nation à la vûe d'Horace, au spectacle de cette pièce pleine de mouvement & de chaleur, où l'intérêt redouble à chaque instant, où le spectateur, quelquefois soutenu par l'espérance, mais de nouveau précipité par la crainte, semble rouler d'abîmes en abîmes ! Quel tableau ! Deux guerriers, l'un féroce, l'autre sensible, autour d'eux une sœur, une épouse, une amante & le vieil Horace plus sublime qu'eux tous, dévorant sa douleur pour n'écouter que le devoir, arrachant ses fils aux pleurs d'un sexe timide pour les jetter dans les combats, & transportant d'admiration tous les cœurs glacés par l'effroi ! Voilà quelle est cette tragédie, qui serait le chef-d'œuvre de l'esprit humain, si elle finissait au quatrième acte. *Cinna* roule sur un plus grand objet ; ce ne sont plus les destins de Rome naissante, c'est l'empire de l'Univers qu'il s'agit d'enlever à la tirannie, tandis qu'Auguste, possesseur du trône, incertain s'il doit en descendre, délibère avec les chefs de la conspiration. Cette scène est supérieure par l'invention, par la force du stile, par les raisons qui se combattent, raisons fondées sur une profonde politique, & qui montrent que Corneille eût été législateur (6) comme il

était Poëte. Osera-t-on dire que cette scène n'est point tragique? qu'importe, pourvû qu'elle intéresse? On ne voit point tranquillement discuter le sort du monde; & ce tableau découvre le but de Corneille, de remplir l'ame d'un objet vaste, & de l'exciter par l'admiration. Osons le dire, peut-être ne manque-t-il à cette scène que des spectateurs (7).

Ces deux pièces auraient suffi pour élever Corneille au-dessus des Poëtes (8) tragiques de tous les païs & de tous les siècles. La Poësie dramatique parut avec honneur en Italie, en Angleterre, en Espagne, avant de paraître en France: mélange bisarre de bassesse & de grandeur, où le génie se montre quelquefois par des (9) éclairs; mais ce n'est point ce génie assez fort pour être maître de son sujet, ni assez riche pour se soumettre aux règles qui rendent les beautés plus vraies & plus difficiles. Corneille se chargea le premier de ces chaînes qui ne sont pesantes qu'aux esprits médiocres, & faisant prendre à la Nation un vol extraordinaire, il semble l'avoir circonscrite dans une place inaccessible & avoir mis des bornes aux efforts des Nations! Si l'antiquité forma Corneille, le sort de Corneille fut de surpasser ses modèles; la tragédie Grecque, recommandable par la vérité des mœurs, par la régularité & la simplicité de l'ordonnance, n'a point ce ton de grandeur qui caractérise Corneille. Chez les poëtes Grecs l'amour de la liberté ne s'annonce que par la haine des Rois; dans Corneille, c'est un sentiment profond; il semble déploier la fierté d'une ame que la Nature a faite pour être indépendante; & en lisant ces auteurs sans les connaître, on dirait de Corneille: Voilà celui qui fut libre!

Ce ſerait ici le lieu de décrire tous les chefs-d'œuvre qui ſortirent des mains de Corneille. Mais qui de nous ne les a pas lus & médités? qui de nous n'en a pas ſuivi les repréſentations? Qui n'a pas vû courir à la mort ce martyr d'une Religion ſainte & nouvellement embraſſée? Polieucte de qui la Religion obtient de ſi grands ſacrifices, Pauline & Sévère, ſi intéreſſans par un amour qui ne leur eſt plus permis, Pauline ſollicitant ſon amant pour ſon époux, & Sévère ſe montrant aſſez généreux pour le défendre. Qui n'a pas admiré *la mort de Pompée!* Malgré la duplicité de l'action, malgré des détails qui ne ſont pas dignes de la tragédie, cette pièce attache par l'expoſition qui eſt impoſante & ſublime, par les caractères de Céſar & de Cornélie qui ſont ſi grands, ſi étonnans que l'ame s'y laiſſe enchaîner dès qu'ils paraiſſent. Qui n'a pas frémi en voyant *Rodogune*, cette pièce à jamais célèbre, dont le cinquième acte eſt encore unique au théâtre! Nous ſommes parvenus au terme de l'eſprit humain, il ne peut s'élever au-deſſus de *Rodogune* & de *Cinna*, *& monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre.* Mais par quel degré deſcend-il? C'eſt *Héraclius* dont l'invention montre une force de tête prodigieuſe: *Don Sanche*, *Nicomède*, dont les caractères ſont grands & remplis de beautés ſupérieures: *Sertorius* enfin, où l'auteur de Cinna reparaît dans une ſcène, & reſſuſcite dignement Sertorius & Pompée! Arrêtons-nous où finit la gloire d'un grand homme; jettons un voile ſur la nature défaillante, après tant d'efforts, & reſpectons les ombres dont elle s'enveloppe en s'affaibliſſant. Corneille laiſſe un important exemple. Quel homme peut ſe flat-

ter de ne pas ſurvivre à ſon talent? Les idées de Corneille ſe ſont épuiſées, ſa grande ame a perdu ſa force. O génie peux-tu donc vieillir !

Corneille au comble de la gloire fut aſſez grand pour ſe juger. Il expoſe avec candeur dans ſes examens les défauts & les beautés de ſes pièces : il éclaire ſon ſiècle, en laiſſant à la poſtérité des préceptes utiles. Il donne les principes généraux dans ſes diſcours ſur la Tragédie. Peut-être y défère-t-il trop à l'autorité d'Ariſtote ; mais cet homme modeſte ignorait qu'il s'était fait lui-même, & regardait Ariſtote comme ſon maître ! Corneille fut vraiment légiſlateur du théâtre, tous les genres nobles lui doivent leur origine. Le haut comique (10) eſt né du Menteur ; &, ſi Corneille dut l'idée de ce caractère au théâtre Eſpagnol, il eut la gloire de ſurpaſſer l'inventeur, & de laiſſer à Moliere le modèle du Miſantrope. L'Opéra (11) même eſt dû au génie de Corneille ; dans la Toiſon d'Or, dans Andromède, il aſſocia à la poëſie l'harmonie & la méchanique ; il y joignit le merveilleux pour former ce ſpectacle magnifique que Quinaut reçut de ſes mains. Corneille, comme un maître qui dirige tout, ſemblait dire aux grands hommes qui l'entouraient : Voilà le genre que je veux ſuivre, voilà ceux que je vous abandonne !

Si maintenant l'on examine la compoſition des pièces de Corneille, on y trouvera les trois unités preſque toujours obſervées, des ſcènes bien liées, des perſonnages qui ne paraiſſent que quand ils le doivent, des caractères ſoutenus juſqu'à la fin. L'ordonnance de ſes ſujets eſt animée par l'art du dialogue dont il eſt l'inventeur, ſur-tout de ce

dialogue court & ferré, où les penſées ſouvent renfermées dans un demi-vers, ſe ſuccèdent rapidement & ſemblent ſe précipiter en ſe choquant. Le ſtile de Corneille eſt noble, infiniment plus châtié que le ſtile des auteurs qui l'ont précédé; s'il eſt quelquefois enflé, c'eſt que l'enflure eſt à côté du ſublime, & que Séneque & Lucain qu'il aimait l'égarèrent; & s'il lui échape encore quelques vers du ton (12) de la comédie, on ſe ſouviendra qu'il a poſé les limites des deux genres: ce ſtile nous paraît quelquefois incorrect & dur; mais Corneille ne s'eſt négligé que dans les choſes communes: lorſqu'il a de grandes choſes à dire, l'expreſſion eſt nette, conciſe & forte! le ſtile de ſes dernières pièces eſt preſque le même que celui de ſes premières. Tout homme parle d'abord la langue de ſon ſiècle. Le génie ſeul a un langage particulier; il révèle à l'écrivain ces expreſſions propres que l'uſage ne change jamais; ainſi l'homme s'élève au-deſſus de ſon ſiècle, & fixe la langue du ſiècle ſuivant; mais quand la vieilleſſe a deſſeché les ſources du génie, l'homme retombe au point d'où il était parti.

Peut-être demandera-t-on pourquoi depuis le Cid, Corneille a ceſſé de peindre cet amour violent & tirannique, ces faibleſſes du cœur qui lui valurent un ſuccès éclatant? Corneille alors avait imité Guillain de Caſtro. Corneille était propre à tous les genres, mais ſon génie l'entraînait vers la politique, vers ces grands intérêts des Rois & des Nations où l'élévation de ſon ame pouvait ſe montrer. Un écrivain correct, élégant, s'empara du genre que Corneille avait dédaigné; il parla le langage de l'amour, & ſes accens pénétrèrent

tous les cœurs. Corneille vit les ſuccès de ſon rival ; & plaignant le ſiècle qui s'égarait, il s'écria : O Rome, tu n'es plus !

Ces deux hommes rares ſi ſouvent comparés, n'étaient pas faits pour l'être. Racine, doué d'un génie moins vaſte, peignit des mêmes traits Hermione & Roxane, Bajazet, Xipharès, Hypolite & Britannicus. Les héros de Corneille ne ſe reſſemblent que par le caractère de grandeur qu'ils tiennent de lui. Racine ſuivit & embellit toujours la nature ; mais la nature agitée par les paſſions qui l'affaibliſſent, Corneille voulut lui inſpirer celles qui devaient l'agrandir ! Les étrangers ont (13) décidé la queſtion. Le Cid fut traduit dans toutes les langues. Racine, dépouillé de l'élégance, qui ne peut être traduite, n'a pû balancer Corneille ; les idées fortes, les caractères vigoureuſement prononcés, ſont des beautés de tous les païs qui ne doivent rien à la langue, & Corneille eſt le Poëte de tous les peuples. En France même, la poſtérité a règlé leurs rangs dans ces expreſſions familières & communes qui ſont le réſultat des impreſſions univerſelles ; elle dit le tendre Racine & le grand Corneille ! En effet le deſtin de Corneille eſt de frapper, d'étonner, d'enlever les eſprits ! il entraîne tout ce qui l'entoure dans cette haute ſphère où les grandes actions paraiſſent ſimples & naturelles, & il ſemble vous dire : Vous êtes nés vertueux & forts, oſez devenir ce que vous pouvez être. Quel homme que celui qui répand ainſi l'enthouſiaſme de la vertu !

Si la faibleſſe humaine s'étonne de cet aſcendant extraordinaire, je lui dirai : Il a puiſé ce

caractère de grandeur dans la ſimplicité de ſon ame, d'où nait le ſublime de l'eſprit ; il a puiſé ce caractère de grandeur dans une vie paiſible & retirée ; l'ame que l'on cultive dans la retraite ſe nourrit & s'accroît de ſa propre ſubſtance : le commerce du monde étend & multiplie les idées, la ſolitude leur donne de l'élévation & de la profondeur ; là les chaînes diſparaiſſent : l'homme qui ſe contemple en ſilence oublie les maîtres de la terre, & ſe ſouvient qu'il eſt le roi de la Nature !

C'eſt ce caractère de grandeur qui malgré les ſuccès de l'heureux Racine, conſerva toujours à Corneille le reſpect de la Nation. La voix publique répète encore que Corneille avait ſa place marquée ſur le théâtre : la voix publique ſe trompe, mais elle eſt juſte. Corneille n'a point joui de ces honneurs qu'il aurait mérités. Il en eût joui à Athènes, dans une république où les hommes nés égaux ne ſont diſtingués que par eux-mêmes ; il ne les obtint pas dans une Monarchie où les dignités ſont tout, où les hommes ne ſont rien, & où le génie ſeul n'a point de rang.

SECONDE PARTIE.

LORSQUE Corneille nâquit, les ſciences commençaient à fleurir, mais la vraie éloquence était inconnue, & les lettres preſque ignorées. Quelques germes s'étaient montrés, ces germes avaient péri ſans avoir été fécondés par le génie.

Il ſemble que le développement de l'eſprit humain coûte beaucoup à la Nature ! Un long en-

gourdissement suspend l'effort qu'elle prépare ; on dirait qu'elle se repose avant de produire ! Chez tous les peuples des siècles de ténèbres ont précédé la lumière, & ces siècles ne montrent que la cupidité, la guerre & le talent de détruire : on a vû dans l'Europe les forces réagir les unes contre les autres ; jusqu'à ce que les petits Etats aient été dévorés par l'ambition, ou soutenus par la politique, & que la balance se soit établie. Alors l'inquiétude des peuples s'est ramenée sur eux-mêmes, la liberté a lutté contre la tirannie, mais enfin les formes du gouvernement ont été fixées, & la paix civile s'est assise à l'ombre des lois. A cette époque l'homme qui s'ignore a le loisir de rentrer en lui-même ; il y trouve le desir de s'éclairer & les semences du génie ! Il observe, il compare, & les sciences naissent ; la cupidité prend une forme nouvelle en multipliant les moiens de jouir, & les arts se montrent successivement, jusqu'à l'art Dramatique, qui, comme le plus parfait, est le dernier à paraître.

Deux grands hommes marquèrent en France l'instant du réveil de la Nation ; ils se partagèrent l'empire des connaissances humaines. Descartes changea la face des Sciences, & Corneille celle des Lettres en fondant le plus beau des arts ; mais tous deux éclairèrent leur siècle en apprenant à penser. Descartes enseigna à l'homme la méthode de soumettre ses premières idées à l'examen, & répandit dans l'Univers cet esprit d'analyse qui appartient à la Géométrie. Le but de Corneille fut d'élever les idées de l'homme, & de tourner l'opinion qui le maîtrise vers des objets utiles & vastes. Il marcha à côté de Descartes, & ils développèrent

ensemble ce qui constitue la raison humaine, la grandeur & la justesse. Voilà sans doute la seconde, ou plutôt la véritable gloire de Corneille! il est beau d'arracher des larmes, d'exciter l'admiration; mais qu'y a-t-il de plus grand que de commander par les lumières & par la parole, & d'entraîner tout un siècle après soi? Peut-être demandera-t-on comment s'opère cette révolution; Corneille, dont les vûes sont profondes, le langage sublime, ne peut communiquer avec tout un peuple: élevé comme sur le sommet d'une haute montagne, il n'est pas entendu, il est ignoré de la foule qui se presse au loin sous ses piés; mais Corneille répand la lumière qui descend en s'affaiblissant de classe en classe: il est semblable à la source dont l'eau roulant par cascades s'en va rendre les plaines fertiles. Tout homme de génie a ce pouvoir sur son siècle, mais les progrès sont plus ou moins rapides. Quelle différence pour le succès entre le Poëte qui touche & le Philosophe qui veut convaincre. Le Philosophe s'annonce à ses semblables comme un homme supérieur, il ne parle qu'au nom de la raison; le préjugé résiste à la raison, & la faiblesse orgueilleuse combat contre la force. Le Poëte ne parle jamais en son nom, son art est de ne se pas montrer: ce sont les situations qui instruisent; il prend la place de l'expérience, il expose des malheurs, des caractères nobles, des leçons de courage & de vertu, & le spectateur en s'y réformant, applaudit à sa propre raison, qui sait en profiter. C'est ainsi que le Poëte éclaire, en ne paraissant que peindre la Nature, tant les hommes ont besoin d'être séduits pour être éclairés! C'est ainsi que Descartes &

Corneille, en perfectionnant l'esprit humain, ont eu des succès différens. Descartes persécuté ne jouit pas de son ouvrage; les germes que seme la Philosophie ne s'accroissent que dans le siècle suivant, & la lumière qu'elle répand est semblable à ces matinées sombres où le soleil jette quelques rayons interceptés par les nuages: elles ne sont pas un beau jour, mais elles l'annoncent. Corneille au contraire vit naître de toutes parts l'héroïsme dont il avait donné des exemples, il le retrouva dans toutes les classes des citoyens, à l'armée, sur le trône même, & il put se dire: J'ai inspiré l'amour de la patrie, j'ai donné des hommes à l'Etat. En effet, que ne peuvent point ces exemples, accompagnés de l'émotion théâtrale! Le Poëte parle à ses contemporains mêmes; quand son ame s'élève, tout ce qui l'écoute se ressent de son enthousiasme; il répand le mouvement, la chaleur, & sans doute la vie! car qu'est-ce que la vie, si ce n'est sentir? Le Poëte remue, agite par l'espérance ou par la crainte, & le charme du spectacle naît du sentiment vif de l'existence. Mais croira-t-on que l'ame ainsi émue se calme tout-à-coup, que le mouvement s'arrête sans cause? L'expérience prouve que les esprits suivent à cet égard les mêmes lois que les corps; la Nature même semble leur avoir donné plus de constance à persévérer dans leur état, & les impressions reçues dans la jeunesse se conservent contre l'effort du tems & l'évidence des idées nouvelles. L'exemple & l'impulsion donnés au théâtre ne seront donc point sans fruit, les mœurs dramatiques influeront sur les mœurs publiques, & le théâtre sera l'école des vertus & du goût. Aujour-

d'hui cette influence est moins marquée ; la Nation est éclairée, la lumière ne s'accroît plus que par des degrés insensibles ; mais alors la révolution fut subite dans les esprits. Les impressions reçues au théâtre s'étendirent dans la société, & s'il est permis de s'exprimer ainsi, les émanations du génie de Corneille répandirent de toutes parts les germes des talens, & préparèrent le siècle de Louis XIV. Auguste & Cinna donnaient des leçons de politique & de législation, tandis qu'Horace, Sertorius, Pompée inspiraient le courage & cet amour & ce respect de la patrie qui sont le principe des grandes actions. Toutes ces semences restèrent déposées jusqu'à ce que Louis XIV vint hâter leur développement. La Cour de Louis XIII couverte d'une atmosphère épaisse, n'avait pas éprouvé l'influence de Corneille ; les ombres cédèrent peu-à-peu à l'éclat de sa gloire, & Louis XIV s'en trouva enveloppé quand il put se connaître.

Tout commençait (14) avec Corneille, la langue se formait par ses travaux ; ce Corps * respectable qui tient la balance entre la raison & l'usage, l'Académie naissait pour juger le Cid. Les Académies conservent le dépôt des connoissances que le grand homme enrichit ; & tandis que l'Académie épuroit la langue, Corneille l'élevait & l'ennoblissait. Mais jamais l'influence de Corneille ne sera plus sensible que dans l'éloquence. Du Vair, (15) du Perron, Talon, Balsac en avaient montré quelques traits ; ces hommes cé-

* L'académie Française.

lébres étaient nés trop-tôt, ils suivaient leur siècles que Corneille allait élever. On peut considerer deux choses dans l'éloquence, le talent qui est dû à la nature, & l'art qui appartient au siècle. La nature a voulu que toute passion, tout sentiment fût éloquent, & l'éloquence de l'homme est de peindre ce qu'il sent. Celle de l'Orateur est de créer en soi le sentiment qu'il veut peindre. Le talent de l'Orateur tient à celui du Poëte, & par-tout l'éloquence est née de la Poésie. C'est à Eschile, Euripide & Sophocle que la Grèce dut Démosthènes & Isocrate : à Rome Cicéron précéda Virgile, mais avant Cicéron la Poésie naquit avec Ennius qui fut éclipsé par Virgile. En France Corneille est le premier qui fut véritablement éloquent. L'éloquence, comme talent, demande de la grandeur d'ame, de la sensibilité & du génie; l'éloquence comme art s'embellit de cet heureux choix des mots sonores, de ces expressions énergiques & de ces tours hardis qui font la force du discours & dont la Poësie enrichit la Prose. Il faut donc à l'éloquence une langue déja perfectionnée : Corneille commença ce grand ouvrage; tandis que son exemple échauffant tous les esprits y développa le germe de l'éloquence. Comment, dira-t-on, Bossuet, le dernier père de l'Eglise, fut inspiré par le Poëte du théâtre ? Nicole, Arnaud, Pascal, ces pieux solitaires, du fond de leur retraite écoutèrent Corneille ? Oui ! Quand ils n'eussent pas lu ses ouvrages, ils auraint cédé à l'impulsion générale donnée à la nation ! Les lumières de l'esprit, moins rapides que la lumière céleste, ne sont pas moins pénétrantes. Un grand homme enveloppe tout dans sa

ſphère ; Corneille en s'illuſtrant au théâtre, éclaire la nation qui applaudit à ſes pieces, le Théologien qui les condamne & Bourdaloue qui monte en chaire pour les dévouer à l'anathême !

En effet, ſi l'on examine les ouvrages des bons écrivains du ſiècle de Louis XIV, on y verra les traces de l'influence de Corneille. Tous ont obéi au même aſcendant, tous n'ont pas pris le même eſſor. Quand la nature diſtribue le mouvement, les corps y participent en raiſon de leur maſſe ; quand le génie amène la lumière les eſprits y participent en raiſon de leur force : Corneille répandit par tout cette vigueur de penſée & d'expreſſion qui lui était propre. On la retrouve dans la morale auſtère de Nicole ; dans les écrits d'Arnaud perſécuté, d'Arnaud redoutable par ſon éloquence dans l'exil & dans la pauvreté : éloquent dans les *Provinciales* même, Paſcal tient (16) de plus près à Corneille par ſes *Penſées* : il y montre ce qu'il eût été ſi ſa complexion foible & ſa piété trop ſévère n'euſſent mis des bornes à ſes talens & à ſa vie. Il eſt fort & concis comme Corneille : il eſt profond dans la connoiſſance de l'homme, il eſt grand dans la manière de le montrer. Boſſuet, non moins profond, fut ſublime ! L'éloquence de Boſſuet, caractériſée comme celle de Corneille, a quelque choſe de ſauvage, mais de grand ! Tous deux les premiers dans leur genre, tous deux ſemblables à des êtres d'une eſpèce ſupérieure, dont le langage réunirait les connoiſſances de l'homme civiliſé à la ſimplicité de l'homme de la nature !

Dans la carrière du théâtre, quelques génies marchent à la ſuite de Corneille. Mais, Cor-

neille a le droit de l'invention, & l'honneur de leur ſuccès rejaillit ſur l'inventeur. Corneille s'étoit propoſé d'exciter l'admiration, Racine commença par l'imiter ; mais déſeſpérant de l'atteindre, il fit uſage de la ſenſibilité ; l'art de Racine eſt de pénétrer juſqu'au fond du cœur, d'en déveloper les replis, & ſes peintures ſont embellies de la pureté du langage & des treſors de la Poëſie. Crébillon, en cherchant à peindre, ne vit plus que la terreur ; il oſa la faire monter ſur la ſcène ; ſes tableaux ſont atroces, mais énergiques, &, quand il eſt ſoutenu par un ſujet terrible, il a quelque choſe de la force de Corneille. Voltaire eut un génie plus vaſte ; il augmenta l'effet théâtral par la (17) réunion des trois genres ; il ouvrit une nouvelle carrière en introduiſant ſur la ſcène la philoſophie, rendue plus aimable par le coloris de la poëſie & plus puiſſante par le charme de l'intérêt. Ses pièces depuis un demi-ſiècle ſont les délices de la Nation. Corneille eſt le ſeul que Voltaire pourrait envier, mais Corneille envierait à Voltaire le talent d'être univerſel, & dirait en s'applaudiſſant : on mettra dans mon éloge que ma gloire eſt de l'avoir fait.

Ainſi s'eſt conſervée l'influence de Corneille ; mais on verra cette influence diminuer en s'éloignant de ſa ſource, & le talent s'affaiblir en même-tems que l'art ſe perfectionner. C'eſt que l'empire de l'imagination n'a qu'un tems ; l'enthouſiaſme des Poëtes & des Orateurs naît d'une force paſſagère, la nature ſe laſſe, s'épuiſe & s'abandonne à la raiſon dont le règne ſuccède à celui de l'éloquence ; alors la philoſophie do-

mine la terre, jusqu'à ce que le cercle des choses ramene l'ignorance pour laisser reposer la nature!

Tel est donc le pouvoir d'un homme sur les esprits, son ascendant les maîtrise & commande encore aux siècles à venir! L'univers s'en étonne, & la voix publique répète : quelle gloire sera comparée à celle de Corneille ? En effet, qu'est-ce que la gloire des conquérans si lâchement vantée par les Poëtes ? Ils naissent pour ravager la terre; ils meurent pour en être détestés. La vie d'un Conquérant est semblable au cours d'un torrent qui, tombant des montagnes, brise, entraîne tout sur son passage, laisse un desert, & disparaît. Corneille arrache les suffrages de ses contemporains & de la postérité; la postérité le place au rang de ces hommes rares qui ont changé l'esprit humain pour le bonheur du monde; elle dit aux grands hommes qui l'ont suivi; celui-là est votre maître: & si les hommes veulent consacrer la gloire, voilà celle qui est digne de leurs éloges. Mais les sages s'arrêtent, ils dépouillent Corneille de ce faste imposant, & ils demandent s'il fut utile ? Cinna suffit pour leur répondre; Cinna où Corneille déploya les principes, les avantages & les dangers de chaque gouvernement; Cinna où suivant la pensée d'un * homme à jamais célébre, tous les corps de l'Etat auraient dû assister pour apprendre à penser & à parler. J'ose croire que la force de Corneille éleva les idées de Louis XIV; l'esprit du grand homme inspira ceux qui

* M. de Voltaire.

gouvernaient ſous les ordres du Prince : la même vigueur de penſer fait les grands miniſtres & les bons écrivains. Le ſpectacle de la vertu romaine, du dévouement à la patrie, du ſacrifice de tous les intérêts à ſa grandeur, répandit dans tous les ordres le ſentiment de l'honneur national ; de là cet amour de la gloire, dans le Prince & dans les ſujets, qui fit le caractère du ſiècle, & qui produiſit tant de Miniſtres ſages, de Magiſtrats éclairés, & de guerriers habiles ! Le but de Corneille fut de former des hommes, & c'eſt à ce titre que lui eſt dû l'hommage de la philoſophie. Il avait prévu le pouvoir de l'art qu'il alloit créer ; il ſentait que le Poëte agite à ſon gré les ames, & que la chaleur qu'il y répand fait germer les impreſſions utiles. Pourquoi le théâtre ne ſerait-il pas en effet l'école de l'homme d'honneur, du Guerrier, du Magiſtrat, du bon Citoien ? Juſques à quand les préjugés veilleront-ils à la porte de ce ſanctuaire du goût que le gouvernement couvre de ſon ombre, & où le plus beau des arts peut inſpirer la vertu ? Nous ne ſommes plus dans les tems barbares où l'ignorance applaudiſſait à des ſpectacles groſſiers & obſcènes : le goût a été changé par Corneille ; & ſi le théâtre, ennobli, épuré par lui, n'a pas épuré les mœurs publiques, il a du moins introduit la décence (18) dans le langage. Cependant l'art de Corneille eſt encore ſous l'anathême ! des hommes (19) éclairés ont raſſuré ſa probité allarmée dans l'affaibliſſement de ſa vieilleſſe ; ils ont dû lui dire : grand homme trop timide, vous avez inſtruit les hommes, vous avez éclairé votre ſiècle & vous craignez de l'avoir corrompu !
Depuis

Depuis Corneille on n'a plus ſuivi le genre de l'admiration. On a cherché plus à plaire qu'à inſtruire: la galanterie a prévalu dans les mœurs nationales ; & l'amour, proſcrivant toutes les autres paſſions, a la première place au théâtre. Corneille penſait qu'il n'y devait avoir que (20) la ſeconde, à côté de l'intérêt des peuples & du Trône. La liberté, l'empire ! voilà les ſeuls biens, dignes ſelon lui, de paſſionner les hommes. L'amour n'a que des momens dans la vie, & peut-être Corneille voyait-il l'empire de cette paſſion comme un état d'aviliſſement pour l'homme ; il craignait de nourrir cette faibleſſe en oſant la peindre dans toute ſon étendue. Il ſe prêta au goût de ſa nation, qui demandait que l'amour parût toujours ſur la ſcène ; mais il le dépouilla de cette véhémence qui ſans doute lui paraiſſait dangereuſe ! Nous n'examinons point ſi Corneille a choiſi les véritables ſources du tragique, ſi l'amour forcené ne produit pas les plus terribles effets ſur la ſcène ; nous oſons dire qu'il a regardé le théâtre comme une école publique, & que cette ame forte imagina un ſpectacle tel que Licurgue l'eût preſcrit aux Spartiates. Quel ſpectacle que celui dont l'admiration eſt le principal reſſort ! quelle ſerait ſon utilité dans un état dont le Souverain voudrait commander à des hommes ! Pourquoi la politique n'a-t-elle pas imité les Grecs, qui ſe ſervaient de la tragédie pour fortifier les préjugés nationaux quand ils étaient utiles, & pour inſpirer au peuple l'amour de la patrie & des loix ? La force des états dépend de l'opinion qu'un peuple a de lui-même, de ſes

ressources & de son gouvernement. La raison ne peut gouverner la multitude que sous le nom de l'opinion, dont l'empire se partage entre les Rois & les grands Ecrivains. La législation & la philosophie doivent donc s'unir pour le bonheur du monde ; que le théâtre, soutenu, honoré par l'une, soit éclairé par l'autre, & que le citoyen vertueux dise en s'élevant par de grands exemples : C'est ici qu'on apprend à aimer ses devoirs, le génie de Corneille y respire, & ce feu sacré s'y conserve pour transmettre à la postérité l'influence de ses talens & de ses vertus.

NOTES.

(1) « Un voyage que je fis à Paris, dit Corneille, pour » voir le succès de Mélite, m'apprit qu'elle n'était pas dans » les règles des vingt-quatre heures, c'était l'unique règle » que l'on connût en ce tems-là. J'entendis que ceux du » métier la blâmaient de peu d'effet, & de ce que le stile en » était trop familier. Pour la justifier contre cette censure par » une espèce de bravade, & montrer que ce genre de pièce » avait les vraies beautés du théâtre, j'entrepris d'en faire » une régulière, c'est-à-dire, dans les vingt-quatre heures, » pleine d'incidens & d'un stile plus élevé, mais qui ne » vaudrait rien du tout, en quoi je réussis parfaitement. Le » stile (de Clitandre) en est vraiment plus noble, que » celui de l'autre ; mais c'est tout ce qu'on y peut trouver » de supportable ». *Corneille, examen de Clitandre.*

(2) La Médée fut jouée en 1635, & Urbain Grandier, curé de Loudun, fut brûlé vif en 1634 pour avoir ensorcelé des Religieuses qui n'étaient pas de grandes sorcières ; car cette prétendue possession du diable se bornait à leur faire dire quelques mots de latin. Mais il est vraisemblable que des intérêts particuliers perdirent ce malheureux, condamné sur la déposition du diable, malgré la décision de la Sorbonne qui avait prononcé que le témoignage du diable

n'était pas recevable, attendu qu'il est appellé menteur & calomniateur dans l'Evangile. *Voyez le Diction. historique de l'abbé l'Avocat, docteur de Sorbonne.*

(3) Dans la lettre apologétique, qui sert de réponse aux observations de Scudery sur le Cid. Il faut observer que celui qui dispose de tout est le vrai maître; le Cardinal était plus craint que Louis XIII. Ce n'est pas le nom seul, c'est le pouvoir d'un Roi qui se fait redouter; Richelieu en était armé, & à peine voyait-on Louis XIII qui était caché derrière lui.

(4) Il n'est pas douteux que Corneille n'ait eu en vûe d'exciter l'admiration, & de créer, pour ainsi dire, un nouveau genre, dont il n'y a point de traces sur aucun théâtre du monde. (voyez la note, pag. 52.) Tous ses ouvrages s'unissent pour confirmer cette opinion, c'est la pensée de M. de Voltaire dans plusieurs endroits de son excellent Commentaire sur les Tragédies de Corneille, ainsi nous avons deux grands hommes pour garants.

(5) M. de Voltaire rapporte qu'on se récria d'admiration quand on entendit Horace disant à Curiace : *Je ne vous connais plus*, & Curiace s'écriant : *Je vous connais encore.* M. de Voltaire ajoute : « On n'avait jamais rien vû de si sublime; il » n'y a pas dans Longin un seul exemple d'une pareille grandeur. Ce sont ces traits qui ont mérité à Corneille le nom » de Grand, non-seulement pour le distinguer de son frère, » mais du reste des hommes ». C'est une tradition qui s'est conservée depuis Corneille, & qui nous a été transmise par M. de Fontenelle, que les applaudissemens n'interrompaient jamais les scènes des pièces de Corneille; les spectateurs respiraient à peine, mais un silence respectueux règnait dans la salle : on craignait de perdre quelque chose en battant des mains, jusqu'à la fin de la scène où les applaudissemens se faisaient entendre, avec d'autant plus de force, qu'ils avaient été long-tems retenus. Cette anecdote se concilie avec celle de M. de Voltaire. Quelque attention, quelque respect qu'on eût pour les ouvrages de Corneille, il a dû être impossible de retenir le cri d'admiration, que ce trait sublime arrache aux cœurs sensibles. Ce trait, le *qu'il mourût* du vieil Horace, sont de ces beautés pénétrantes & inattendues qui devaient produire des effets extraordinaires.

(6) Corneille avait embrassé la profession d'avocat sans goût & sans succès. On s'étonnera peut-être que l'auteur de la belle scène de Cinna ait été dégoûté de l'étude des lois: mais Corneille avait une justesse & une étendue dans l'esprit qui se trouvait contrainte & resserrée au milieu des subtilités dont la chicane deshonore la Jurisprudence. Dans Cinna il s'éleva jusqu'à la Jurisprudence; & c'est-là qu'à la lumière de la raison, il connut les grands principes du gouvernement. Corneille eût été Montesquieu, s'il n'eût pas eu le don de la poësie. Sans ce talent qui le voua au théâtre, il eût vaincu tôt ou tard le dégoût qui l'éloignait du barreau, & il eût emploié son génie à le réformer.

(7) « Il est, dit M. de Voltaire, des chefs-d'œuvre de » Corneille qu'on joue rarement; il y en a je crois deux » raisons; la première, c'est que notre Nation n'est plus ce » qu'elle était du tems des Horaces & de Cinna: les pre» miers de l'Etat alors, soit dans l'épée, soit dans la robe, » soit dans l'Eglise, se faisaient un honneur, ainsi que le » sénat de Rome, d'assister à un spectacle où l'on trouvait » une instruction & un plaisir si nobles. Quels furent les » premiers auditeurs de Corneille? un Condé, un Turenne, » un cardinal de Retz, un duc de la Rochefoucault, un Molé, » un Lamoignon, des Evêques, gens de lettres, pour les» quels il y avait toujours un banc particulier à la Cour, » aussi-bien que pour messieurs de l'Académie. Le prédica» teur venait y apprendre l'éloquence & l'art de pronon» cer, ce fut l'école de Bossuet; l'homme destiné aux pre» miers emplois de la robe venait s'instruire à parler digne» ment. Aujourd'hui, qui fréquente nos spectacles? un cer» tain nombre de jeunes gens & de jeunes femmes. La » seconde raison, c'est qu'on a rarement des acteurs dignes » de représenter Cinna & les Horaces. On n'encourage » peut-être pas assez cette profession qui demande de » l'esprit, de l'éducation, une connaissance assez grande de » la langue, & tous les talens extérieurs de l'art oratoire; » mais quand il se trouve des artistes qui réunissent tous » ces mérites, c'est alors que Corneille paraît dans toute sa » grandeur ».

J'ai transcrit de M. de Voltaire tout ce morceau qui m'a paru appuier ma pensée & la justifier. Il prouve encore les

obligations que les Comédiens ont à M. de Voltaire, sa plume les défend & relève leur profession. On leur dispute tout aujourd'hui, jusqu'au titre d'homme à talent. L'auteur d'un livre intitulé : *Causes de la décadence du goût sur le théâtre*, leur refuse ce titre. J'ai cru pouvoir consacrer ici quelques lignes à la défense de ceux qui ont été les organes du génie de Corneille. Il me semble que les hommes qui cultivent, soit les sciences, soit les arts libéraux ou méchaniques, ne peuvent avoir que les dénominations suivantes : savant, homme de lettres, homme à talent, artiste, artisan. Dans quelle classe rangera-t-on les Comédiens, s'ils ne sont pas gens à talent ? L'auteur ne veut accorder ce titre qu'à ceux qui professent les arts d'invention. Mais l'invention tient plutôt au génie qu'au talent : c'est le génie qui créa les arts, c'est le talent qui les cultive. Les Graveurs, reconnus par l'auteur même pour gens à talent, ne sont point inventeurs : leur art est de rendre les tableaux & les desseins des grands maîtres, mais il y a du talent, de l'intelligence dans cet art, parce qu'il faut connaître la Nature pour rendre par la pratique d'un art ce qui a été exprimé par la pratique d'un autre art. La gravure est comme une traduction, elle demande la connaissance des deux langues. L'art de la déclamation me paraît être à l'art Dramatique, ce que la gravure est à la peinture. Ce sont les Comédiens qui rendent les pensées des Poëtes ; mais avec cette différence, que la gravure ôte toujours beaucoup au tableau, & que la déclamation au contraire ajoute à la pièce écrite, c'est elle qui anime la composition ; ainsi à cet égard les Comédiens seraient gens à talent. Mais je dirai même qu'il y a de l'invention dans l'art du Comédien. Quelle est la variété des expressions de la douleur, de l'effroi, du mépris, & des affections mêlées de ces différens sentimens ? C'est-là où le choix est invention ; c'est-là où le choix suppose une connaissance étendue de la Nature ; connaissance qui est un grand mérite : enfin l'art du Comédien dans le tragique & dans le haut comique demande de la grandeur d'ame, un sentiment délicat & profond ; & cet art, qui tient à des qualités nobles & à tant de talens, devrait être encouragé, c'est-à-dire estimé, car l'estime seule encourage.

(8) M. de Voltaire, en parlant de la situation qui termine le second acte d'Horace, dit dans sa remarque sur ce vers :

Faites votre devoir & laissez faire aux dieux.

« J'ai cherché dans tous les anciens & dans tous les étran-
» gers une situation pareille, un pareil mélange de grandeur
» d'ame, de douleur, de bienséance, & je ne l'ai point
» trouvé: je remarquerai sur-tout que chez les Grecs, il
» n'y a rien de ce goût ».

Ces beautés ont cependant paru dans l'enfance de l'art, dans un tems où le goût n'était pas difficile, où l'homme n'était pas soutenu & élevé par le desir de vaincre des rivaux ou de plaire à un siècle éclairé. Corneille eût été le premier Poëte de son siècle avec des beautés très-inférieures; mais ces grandes choses naissaient chez lui sans effort, & se présentaient naturellement à son esprit. Voilà ce qui distingue le génie du talent; le génie n'a pas besoin d'effort pour se montrer; le talent a besoin d'être excité par des rivaux redoutables, & contenu dans de certaines bornes par le goût public déjà formé; le génie est un torrent qui tombe d'une source élevée, & qui tient sa force de sa hauteur, le talent est semblable à une eau dont la pente est plus douce, & dont il faut resserrer le lit si l'on veut augmenter sa force.

(9) « Corneille était inégal comme Shakespear & plein
» de génie comme lui; mais le génie de Corneille était à
» celui de Shakespear, ce qu'un Seigneur est à l'égard d'un
» homme du peuple né avec le même esprit que lui ». M. de Voltaire, Ed. de Corn. II. 412.

M. de Voltaire dit plus haut: « Malheureusement Lopès
» de Véga & Shakespear eurent du génie dans un tems où
» le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui
» de leurs compatriotes qui en général étaient alors extrè-
» mement ignorans ». S'il est permis d'ajouter quelque chose aux idées d'un grand homme, je dirai que cette réflexion me paraît devoir placer Corneille au-dessus de Lopès de Véga & de Shakespear. Le goût n'était pas plus formé en France au tems de Corneille qu'il ne l'était en Espagne & en Angleterre au tems de Lopès de Véga & de Shakespear. Ces grands hommes ont corrompu le goût de leur nation, Corneille a réformé le goût de la sienne; c'est cet ascendant qui prouve la supériorité d'un homme sur ses contemporains. Ne seroit-ce point que [suivant la note précédente] Lopès de Véga & Shakespear avaient plus de talent que de vérita-

ble génie, de ce talent qui s'asservit au goût du siècle & qui se perd par la facilité de produire?

(10) M. de Fontenelle n'a pas rendu justice au Menteur. Il est certain que Corneille, sans avoir un génie comique, a donné dans cette pièce le modéle du comique noble & du comique de caractère. Corneille, dont l'imagination féconde produisit une infinité de caractères différens, saisissait très-heureusement ces traits marqués qui les peignent. Il a développé cet art dans le Menteur, dans la suite du Menteur, pièce aujourd'hui inconnue au théâtre, mais dont M. de Voltaire parle avec éloge: nous croyons donc n'avoir rien dit de trop, en disant que le Menteur fut le modéle du Misantrope, & nous espérons ne nous être pas éloignés de la pensée de cet écrivain philosophe. En effet, pour un homme de génie, la peinture d'un caractère quelconque conduit à la peinture de tous les autres.

(11) Il y a deux remarques à faire ici; la première, qu'Andromède ne fut pas la première pièce à machine & mêlée de musique qui parut en France; on avait représenté en 1640, le Mariage d'Orphée & d'Euridice. L'Andromède de Corneille, dit M. de Voltaire, est aussi supérieure à cet Orphée que Mélite l'avait été aux comédies de son tems. Cet Orphée n'empêche donc pas que Corneille ne soit l'inventeur du genre; tout ce qu'on peut dire de plus, c'est qu'on avait quelque idée de ce spectacle, comme on avait une idée de la tragédie avant Corneille, comme on avait une idée de l'attraction avant Newton. Toutes ces idées confuses sont des germes avortés; celui-là est l'inventeur d'une idée qui lui donne toute son étendue, sa grandeur & sa force, & le grand homme a peut-être moins de mérite à la créer qu'à la discerner au milieu des traits dont l'ignorance l'a défigurée.

La seconde remarque, est que ce genre de spectacle n'est pas précisément celui de l'opéra; mais il n'y a plus qu'un pas à faire; Andromède est un opéra sans récitatif; or le récitatif n'est qu'une déclamation notée.

(12) Médée est la première pièce où Corneille se soit éloigné du stile de la comédie; aussi cette pièce est-elle sa première tragédie; car Clitandre n'a de tragique que le sang qui y est répandu. Corneille est le premier qui montra en France le modèle du stile de la tragédie. Ce stile lui appar-

tient entiérement, mais dans ses meilleurs ouvrages on retrouve encore de ces expressions familiéres & négligées qui appartiennent au comique, parce que les plantes tiennent toujours quelque chose du terroir où elles croissent, & que le génie même, en s'élevant au-dessus du siècle, garde encore des restes de l'esprit qui y domine. Médée fut donc le premier pas que fit Corneille pour atteindre à ce stile noble & élevé qui est de l'essence de la tragédie. Les vers de comédie y sont plus communs que dans toutes les autres; cette piéce fait pour ainsi dire la nuance entre les deux stiles. On y lit:

Mais un objet plus beau la chasse de mon lit,
J'accommode ma flamme au bien de mes affaires.

mais on y trouve ces beaux vers, dont les idées & le ton étaient nouveaux sur la scène:

Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits?
M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits?
Sachant ce que je puis, ayant vû ce que j'ose,
Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose?
Quoi! mon père trahi, &c.

Voyez les remarques de M. de Voltaire.

(13) Corneille est préféré par les étrangers. Ses piéces sont celles qu'ils suivent le plus assiduement au théâtre. C'est encore un trait de ressemblance entre M. de Voltaire & Corneille.

« Corneille, dit M. de Fontenelle, avait dans son cabinet » le Cid traduit dans toutes les langues de l'Europe, hors » l'Esclavone & la Turque. Elle était en Allemand, en An- » glais, en Flamand, & par une exactitude Flamande on » l'avait rendue vers pour vers. Elle était en Italien, & » ce qui est plus étonnant, en Espagnol. Les Espagnols » avaient bien voulu copier eux-mêmes une pièce dont » l'original leur appartenait ».

(14) Corneille nâquit en 1606. Si l'on jette un coup d'œil sur l'état où étaient alors les lettres & l'éloquence Française, on sera étonné des progrès rapides que Corneille leur a fait faire en un demi-siècle. Tout ce qui tient à la littérature ou à la langue, a commencé avec lui ou après lui.

On n'a que quatre Grammaires, imprimées dans le seizième siècle, dont les deux meilleures sont celles d'Etienne Dolet en 1540, & celle de Pierre Ramus en 1572. Il y en a eu beaucoup d'autres qui ont paru dans le dix-septième siècle. C'est alors qu'on commença à s'occuper de cette partie importante des belles-lettres, qui sert de fondement à toutes les autres. Les hommes parlent long-tems avant de raisonner sur les principes du langage. La première Grammaire, où ces principes soient développés, est celle de Lancelot, à laquelle le fameux Antoine Arnauld eut tant de part, & qui fut imprimée en 1664. C'est-là que la raison se rend compte à elle-même de ses opérations dans l'art de parler, & qu'elle revient sur ses pas, en recherchant le chemin qu'elle a fait pour parvenir jusques-là. Le siècle s'était éclairé, puisque toutes les autres Grammaires ne renfermaient que des préceptes imparfaits, & que celle-ci montre des préceptes complets & des raisons. On y trouve déjà cet esprit philosophique qui embrasse toutes les langues pour saisir les principes qui leur sont communs, en marquant les caractéres qui les distinguent.

La pureté du langage ne nâquit qu'avec l'Académie, qui fut fondée par le cardinal de Richelieu en 1635. Dans le seizième siècle on ne songeoit seulement pas à remarquer les fautes contre la langue. Au commencement du dix-septième parurent deux mauvais ouvrages en ce genre, l'un de Chabanel Tolosan, l'autre de Jean Godard; mais ces deux auteurs ignoraient ce qu'ils voulaient enseigner. Les premières remarques utiles furent celles de l'académie Française sur le Cid en 1638, & celles de Vaugelas en 1647.

On a quelques ouvrages assez anciens sur l'art de traduire qui sont passables relativement au siècle qui les a produits. Etienne Dolet fit paraître en 1540 un traité de l'art de traduire. Que pouvait-on demander alors? quelques règles utiles & quelques préceptes judicieux. Remarquons que le premier pas de l'esprit humain en se développant, est l'imitation. Un instinct secret le pousse à chercher des exemples, & les traductions doivent être les premiers ouvrages d'un peuple qui marche vers la lumière.

On ne connaît point de traduction des orateurs Grecs & Latins, des Philosophes & des Peres, plus anciennes que le milieu du seizième siècle. La rhétorique d'Aristote fut tra-

duite par Robert Etienne, interprète du Roi pour les langues Grecque & Latine, mais l'ouvrage ne parut qu'en 1630, par les soins du neveu de l'auteur. On juge bien que les rhétoriques des auteurs Français, faites avant le dix-septieme siècle, étaient très-défectueuses, & ne pouvaient avoir de bon que ce qui avait été pris dans les anciens. Comment eût-on donné les préceptes de l'éloquence Française qui était encore à naître? Ainsi ces ouvrages ne doivent être regardés que comme des traductions. Telles sont *le grand & vrai art de pleine Rhétorique* de Pierre Fabry, imprimé d'abord en 1521, la Rhétorique de Pierre de Courcelles 1557, *Discours de la Langue* & *le Trésor de Bien dire* par Claude le Gris 1604, *&c.*

Dans le même siècle le Roi, Pappon, Tournay, l'Allemant, M. du Vair, garde des Sceaux, traduisirent différens morceaux de Démosthènes; Saliat, Cuzzi, le Blanc, Laval, le même M. du Vair, traduisirent Cicéron. Mais ils furent effacés par les premiers traducteurs du dix-septième siècle, qui devaient l'être à leur tour par M. de Toureil & M. l'abbé d'Olivet. Quant aux Dictionnaires, le premier ouvrage en ce genre est dû à Robert Etienne qui mourut en 1559; mais il est visible que le tems n'était pas encore venu: on ne peut faire un bon Dictionnaire quand la langue n'est pas faite.

(15) Dans le seizième siècle, le stile était naïf, mais sans force, sans noblesse & sans agrément. Quand on commença à lire les auteurs anciens, on suppléa par l'érudition au défaut du génie, & au lieu d'éloquence on hérissa toutes les compositions de citations grecques & latines. C'était-là l'éloquence du barreau & de la chaire. Pibrac & sur-tout Barnabé Brisson contribuèrent beaucoup à introduire cet usage, car, dit M. Gueret *, l'usage des citations s'introduisit par l'envie de plaire au premier président de Thou **, & pour imiter Barnabé Brisson. La fureur de citer était telle que l'orateur donnait souvent ses propres pensées sous le nom de

* Entretiens sur l'éloquence de la chaire & du barreau *1666*.

** Christophe de Thou, père de Jacques-Auguste de Thou, historien justement célèbre, & ayeul de François-Auguste de Thou, qui fut décapité en 1642.

Cicéron ou de S. Augustin. Faye, Versoris, Mangot, Pasquier, Arnauld, Marion, Servin furent célèbres parmi les Avocats, mais non comme les le Maître & les Patru qui les effacèrent. Tous ces Avocats suivirent le mauvais goût du tems. Servin, par exemple, en plaidant pour un Avocat à qui un Procureur avait déchiré l'oreille, passe en revue & cite toutes les oreilles déchirées depuis Malchus; aussi Henri IV en plaisantant, disait-il, que cet homme avait des lettres, mais moins bien rangées que celles du messager de Poitiers.

A l'égard de la chaire, le goût des citations y avait aussi passé par contagion, & les sermons renfermaient moins de morale que d'érudition, mêlée à des bouffonneries ridicules & indécentes. A ce goût succéda celui des discussions scholastiques; la métaphysique y proposa les questions les plus abstraites; mais la métaphysique de ce tems-là, c'est-à-dire cette science de mots inintelligibles & de questions insolubles. L'enflure & le faux sublime prirent la place de cette métaphysique & préparèrent le goût des pointes & des jeux de mots qui infecta tous les genres jusqu'à ce que Corneille vint donner sur la scène l'exemple de les bannir. M. du Vair, dans son Traité de l'éloquence Française, imprimé en 1614, examine les raisons qui ont pû s'opposer en France aux progrès, il aurait pû dire à la naissance de l'éloquence; il en trouve trois qui sont, le manque des grandes affaires au barreau, le peu de goût de la noblesse pour l'étude, & enfin la difficulté de l'art qui demande tant de talens réunis; mais la meilleure de toutes ces raisons qu'il n'a point dite, c'est le défaut de génie, qui seul peut aplanir toutes les difficultés.

Du Vair, évêque de Lisieux, garde des Sceaux, mourut en 1621. Il laissa des traductions & des harangues qui eurent beaucoup de réputation. Il écrivit sur l'éloquence, & il eut du moins l'honneur d'appercevoir ce qui manquoit à l'éloquence de son tems.

Le cardinal du Perron passait pour un homme si éloquent, que le pape Paul V disait: Prions Dieu qu'il inspire le cardinal du Perron, car il nous persuadera tout ce qu'il voudra. Mais alors si les orateurs étaient rares, les juges éclairés l'étaient encore plus. Ce mot de Paul V prouve que du Perron avait cet ascendant sur les esprits, qui est un des caractères de l'éloquence; mais pour juger de la force & du

mérite de cette éloquence, il faut examiner à quels esprits il avait affaire. Omer Talon, avocat général, fut regardé comme un homme éloquent, & comme l'oracle du barreau. Il mourut en 1662; il a laissé huit volumes de mémoires utiles.

Balzac eût peut-être été un homme très-éloquent, s'il eût paru vingt ans plus tard, mais il mourut en 1652 quand le siécle commençait à s'élever. Il est au nombre des restaurateurs de la langue Française. Il écrivait en effet avec pureté, avec élégance; il avait de l'érudition, mais on lui reproche d'avoir emploié dans ses lettres un stile ampoulé. Telle est la marche de l'esprit humain, il faut passer par l'enflure pour arriver à la vraie éloquence. C'est le défaut de la jeunesse dans tous les tems; quand elle veut s'élever, elle croit ne se guinder jamais assez haut, & il y a des tems où tous les esprits sont jeunes. Balzac est le premier qui fonda un prix d'éloquence.

(16) M. de Voltaire remarque que Pascal a imité ces vers de Corneille dans Héraclius:

De quoi sert à mon cœur ton murmure imparfait,
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait.
Qui que ce soit des deux que mon sang a fait naître;
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le moi connaître.

J'ai cherché cette pensée de Pascal, & je crois que c'est celle-ci que M. de Voltaire a eu en vûe.

« J'ai cherché si ce Dieu dont tout le monde parle n'au» rait point laissé quelques marques de lui. Je regarde de » toutes parts & ne vois par-tout qu'obscurité. La nature ne » m'offre rien qui ne soit matière de doute & d'inquiétude. » Si je ne voyais rien qui marquât une divinité, je me déter» minerais à n'en rien croire; si je voyais par-tout les mar» ques d'un créateur, je reposerais en tout dans la foi. Mais » voyant trop pour nier & trop peu pour m'assurer, je suis » dans un état à plaindre, & où j'ai souhaité cent fois que » si un Dieu soutient la nature, elle le marquât sans équivo» que, & que si les marques qu'elle en donne sont trom» peuses, elle les supprimât tout-à-fait, qu'elle dit tout ou » rien, afin que je visse quel parti je dois suivre.

» Cela fait bien voir, dit M. de Voltaire, que le génie » de Corneille, malgré ses négligences fréquentes, a tout

» créé en France. Avant lui presque personne ne pensait » avec force & ne s'exprimait avec dignité ».

Je me rappelle d'avoir lu, dans les Essais de Morale de M. Nicole, ce vers tout entier de Tite & Bérénice.

Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.

Que Nicole & Pascal aient imité Corneille à dessein, ou que nourris de la lecture des ouvrages de ce grand homme, ses pensées se soient présentées naturellement à leur esprit, il s'ensuit toujours que Corneille a eu une grande influence sur leurs écrits. Si on lisait tous les ouvrages du siècle de Louis XIV, dans l'intention d'en faire la comparaison avec Corneille, nous avons lieu de croire qu'on y trouverait beaucoup d'exemples pareils.

(17) « Quand l'admiration se joint à la pitié & à la ter- » reur, l'art est poussé alors au plus haut point où l'esprit » humain puisse atteindre ». M. de Volt. édit. de com. III. 303. Cette vérité est l'éloge de M. de Voltaire, & en la lui appliquant nous ne faisons que prévenir la postérité.

(18) Il est certain que Corneille changea le stile du théâtre, & qu'il réforma les mœurs de la Nation à cet égard. On ne souffrirait pas aujourd'hui dans la société les expressions qui étaient d'usage avant Corneille, les oreilles sont devenues plus délicates, & si les mœurs n'en sont pas meilleures au fond, la bienséance extérieure dont le vice est enveloppé est une marque de respect pour ce qui reste d'honnêteté publique. C'est une obligation que nous avons au théâtre, & que ses détracteurs oublient quand ils osent le condamner. Le goût fut si complettement changé, que Corneille fut condamné au tribunal qu'il avait éclairé lorsqu'avec toutes les précautions que l'art exige, il montra sur la scène Théodore exposée au viol; ce même public qui l'avait presque vû commettre sur la scène trente ans auparavant, ne put souffrir l'idée de la prostitution.

(19) Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses pieces de théâtre, & ils lui ont toujours fait grace en faveur de la pureté qu'il avait établie sur la scène, des nobles sentimens qui règnent dans ses ouvrages, & de la vertu qu'il a mise jusques dans l'amour. *Fonten. Vie de Corneille.*

(20) On reproche à Corneille de n'avoir peint qu'un

amour faible & froid. Mais il faut obſerver que ce ne ſont point nos mœurs qu'il a peintes. Il eſt sûr que de toutes les paſſions celle qui produit le plus de ſituations & de cataſtrophes, eſt la paſſion de l'amour; elle a des droits plus étendus que les autres, & ſi la Nation eſt portée à la galanterie, ſi les femmes y dominent, les Poëmes dont cette paſſion fera l'ame auront un ſuccès & une préférence marquée. Ainſi le Poëte qui cherche le plus grand effet, relativement à ſa Nation, aura atteint le but. Mais une des lois fondamentales de la Tragédie, c'eſt la vérité des mœurs. Quand on peint les mœurs des peuples, quand on traite leurs paſſions, on doit donc prendre garde, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, à l'ordre des paſſions dans le caractère de ces peuples. La galanterie eſt la paſſion dominante des Français, l'ambition était celle des Romains; & j'oſe croire qu'en effet dans les bons tems de la république, avant que Rome eût été corrompue par les richeſſes de l'Aſie, l'amour n'avait que la ſeconde place dans ces ames ambitieuſes. L'amour de la patrie dominait ſeul. L'amour n'eſt primitivement qu'un beſoin phyſique, une paſſion inſtantanée qui naît à la vue de l'objet & qui s'éteint par la jouiſſance. La jouiſſance accomplie, la paſſion n'exiſte plus. Voilà ce que l'amour doit être dans l'homme errant & ſauvage. La ſociété en a fait une paſſion plus durable par la préſence fréquente de l'objet & par la difficulté oppoſée à la jouiſſance. Mais ſi l'amour tient de la ſociété une exiſtence plus longue, ſon empire doit être proportionné à l'étendue, à la facilité de la ſociété, & au commerce des deux ſexes : ſi ce commerce eſt reſtreint par les mœurs comme il l'était chez les Grecs ; ſi les hommes ſont occupés des affaires de l'Etat comme ils l'étaient en Grece, à Rome, & dans tous les gouvernemens républicains, les femmes ſeront négligées, le ſoin de leur plaire ne ſera pas la principale affaire, & l'amour ſera d'autant plus faible qu'on en ſera moins long-tems occupé. Il eſt donc naturel que l'amour n'ait que la ſeconde place, à côté de l'ambition, paſſion dont la force toujours renaiſſante, ne s'épuiſe jamais.

Il s'agit maintenant de ſavoir ſi l'on doit montrer ſur la ſcène la Nature telle qu'elle eſt variée à l'infini, & jamais ſemblable à elle-même, alors Corneille n'aura point tort;

ou si l'on doit, en peignant les mœurs étrangères, les rapprocher des mœurs de la nation qu'on veut toucher, & ne donner, pour ainsi dire, que des sentimens & des aventures propres à cette nation sous des noms étrangers. Les Poëtes doivent peut-être s'assujettir à cet usage devenu nécessaire, mais je plains le peuple qui borne ainsi ses plaisirs. Je le plains d'autant plus qu'il se prive de l'utilité du théâtre, de cette utilité que Corneille avait cherchée, & qui consiste à combattre par des exemples, ce que peut avoir de nuisible la passion dominante d'une nation. La peinture de l'amour n'est propre qu'à en augmenter l'empire, & la nation s'amollit de plus en plus & par la passion qui lui fait aimer ces spectacles, & par les spectacles qui nourrissent cette passion.

FIN.



ÉLOGE

ÉLOGE* DE MOLIERE.

Nec pluribus impar.

OBSERVER la Nature & la peindre ; voilà le but du travail des hommes & la source de leur gloire. Celui qui médite sur la Nature, qui en sonde les profondeurs, n'est suivi que d'un petit nombre de témoins ; ce sont eux qui le montrent à la Renommée : sa réputation sourdement établie est hors d'insulte quand l'Envie s'éveille. L'homme de génie qui veut peindre marche par de plus grands périls à des succès plus rapides, il a l'Univers pour témoin & pour juge ; s'il réussit, il est tout-à-coup célèbre : mais aussi-tôt la célébrité le place entre l'admiration & l'envie, entre la gloire & les persécutions.

C'est dans cette classe que fut Moliere, cet homme unique dans les nations & dans les âges ; Moliere digne de nos éloges comme Poëte & comme Philosophe ; Moliere qui eût été recommandable par la Philosophie, c'est-à-dire par les lumières & par la vertu, quand il n'eût pas été le premier des Poëtes dramatiques.

* Cette pièce a eu un *accessit* au prix d'Eloquence de l'académie Françaife, dans l'année 1769.

Si l'on demande comment il fut traité par ses contemporains, je dirai qu'il fut déchiré pendant sa vie, outragé après sa mort! A Londres, la cendre de Moliere eût attendu la cendre de Newton, à côté du tombeau des Rois; à Paris la sépulture lui fut presque refusée, le peuple fut prêt d'insulter à ses funérailles! Ce n'est donc pas un éloge que l'on doit à Moliere, c'est pour-ainsi-dire une réparation publique. L'Académie le venge aujourd'hui de l'opprobre dont on voulut charger ses manes. Peut-être le choix de l'Académie est-il encore un témoignage de ses regrets: le nom de Moliere manque à ses fastes. Sans doute ce grand homme devait, avec Bossuet & Corneille, contribuer à illustrer ce Corps respectable; on n'imagine pas que les préjugés puissent ainsi faire taire la raison: mais notre unique réponse est que Moliere n'avait pas à faire aux Philosophes qui ont demandé son éloge après ceux de Maurice, Sully, Descartes & Charles V.

Moliere créa son art, & s'est élevé à une place jusqu'à présent inaccessible! Moliere fut philosophe & vertueux, voilà sa vie, & le compte que nous en allons rendre doit imposer silence au préjugé, il rassemble tout ce qui a droit au respect des hommes.

Moliere * nâquit d'une famille dont la fortune était aisée, mais dont la profession ne pouvait convenir à ses goûts; sa jeunesse se passa sans ora-

* Jean-Baptiste Poquelin nâquit à Paris en 1720. Il était fils & petit-fils de valets-de-chambre tapissiers du Roi. Moliere eut la même charge, & l'exerça jusqu'à sa mort.

ges & sans dérèglemens : ce n'est donc ni l'indigence, ni le libertinage qui l'ont conduit au théâtre ; c'est ce penchant insurmontable qui est la voix du génie. L'inquiétude naturelle à un homme qui se sent déplacé, le porta à desirer de faire ses études, c'est-là qu'il dut se connaître en lisant Térence ; c'est-là que la Philosophie nourrit par des instructions solides la force que Moliere avait reçue de la Nature. La vraie Philosophie était inconnue en France comme dans le reste de l'Europe ; elle était concentrée dans la tête de Descartes, qui méditait encore, & dans celle de Gassendi, destiné à le combattre, avec moins de génie, mais avec le même esprit. Gassendi, restaurateur & vengeur de la philosophie d'Epicure, faisait parler dans une éducation privée*, la raison proscrite de l'éducation publique : Moliere & Gassendi se rencontrèrent, ces deux hommes se reconnurent ; & si Gassendi n'eût enseigné Moliere, peut-être les leçons du Philosophe eussent-elles manqué au Poëte.

Moliere trouva la tragédie sur la scène, la tragédie déjà revêtue de toute sa dignité. Corneille s'était élevé jusqu'à Cinna ! mais l'art de Térence & de Plaute y était encore inconnu : nos ayeux se traînaient alors servilement sur les traces des Italiens & des Espagnols, & semblaient ignorer les pièces de Térence que Moliere devait surpas-

* L'Huillier, homme de fortune, prenait un soin singulier de l'éducation du jeune Chapelle, son fils naturel. Il engagea le célèbre Gassendi à se charger de l'instruire. *Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.*

fer ! Quelques froides Idiles, copies informes du Pastor Fido ; des pièces à intrigue compliquée, dont l'enchaînure extraordinaire & peu vraisemblable n'excitait aucun intérêt ; des bouffons, qui toujours hors de la nature, étaient, si l'on ose le dire, monstrueusement plaisans ; un stile obscène & grossier, qui n'avait que l'enflure des Espagnols & les faux brillans des Italiens, mais sans aucune force comique ; telle était la comédie, tels étaient les *Visionnaires*, cette pièce si célèbre alors, & que dans le tems des plus grands succès de Moliere, on plaçait * encore à côté du Menteur & de l'Ecole des Maris. On ne doit point s'étonner que la tragédie eût, pour-ainsi-dire, atteint la perfection avant que la vraie comédie eût commencé à paraître ; l'art le plus difficile doit se montrer le dernier : le Poëte tragique travaille sur un fond qui reste toujours le même ; c'est la nature libre & caractérisée par des traits invariables, c'est la passion qui éclate en montrant l'homme à découvert. Le Poëte comique ne peint les moeurs particulières que sous les moeurs nationales, qui, en variant sans cesse, changent l'expression des caractères. De-là le Poëte comique n'a point de modèles ; il ne trouve dans l'antiquité que des moeurs, un goût qui n'existent plus, & quelques règles dont la plus

---

* Voici comme on jugeoit dans le siècle de Moliere. Visé disait de l'Ecole des Maris : « Les vers en sont moins » bons que ceux du Cocu imaginaire ; mais le sujet en est » tout-à-fait bien conduit ; & si cette pièce avait eu cinq » actes, elle pourrait tenir rang dans la postérité après le » Menteur & les Visionnaires ».

importante, celle de plaire, eſt perdue. Le Poëte tragique a pour lui l'expérience des ſiècles, ſes ſources ſont l'Epopée & l'Hiſtoire ; quand il veut peindre, ſon propre cœur, une connaiſſance générale des hommes ſuffit pour le conduire. Le Poëte comique a beſoin d'une obſervation plus particulière ; les traits qu'il emploie ſont dans la ſociété, mais épars, difficiles à reconnaître, & quand il les a ſaiſis, leur enchaînement eſt l'ouvrage de ſon génie. Le perſonnage qu'il montre eſt pour-ainſi-dire un être qu'il a créé : création d'autant plus difficile, que ſon imagination eſt aſſujettie à la vrai-ſemblance, & qu'en créant il ne doit paraître qu'imiter ! Voilà le premier trait de l'éloge de Moliere, & ſa place eſt au premier rang du plus difficile des genres dramatiques.

Moliere, en débutant au théâtre comme auteur, eut d'abord recours aux ſources où l'on avait puiſé ; il commença par imiter les Italiens. Après avoir donné quelques farces * que ſon nom a fait diſparaître, il donna l'*Etourdi*, qui fut joué à Paris avec un ſuccès prodigieux. Cette pièce eſt Italienne, c'eſt-à-dire ſurchargée d'évènemens & d'intrigues, mais ſans unité & ſans intérêt. Moliere, deſtiné à ne pas faire une faute ſans en tirer des lumières, reconnut que l'unité d'action & l'intérêt ſont inſéparables ; il fit le *Dépit amou-*

---

* « Le Docteur amoureux, les trois Docteurs rivaux, le » Maître d'Ecole, ouvrages dont il ne reſte que le titre. » Quelques curieux ont conſervé deux pièces de Moliere » dans ce genre ; l'une eſt le Médecin volant ; & l'autre, la » Jalouſie de Barbouillé : elles ſont en proſe & écrites en » entier ». *Vie de Moliere avec des jugemens ſur ſes Ouvrages.*

reux, où il n'y a plus qu'un seul nœud, & où le peintre & le grand comique s'annonçent déjà dans la scène du raccommodement, & dans la scène où les deux vieillards se demandent pardon. Ces succès étendaient les vûes de Moliere. Il médita profondément sur son art. A côté de l'intrigue, qui est la source de l'intérêt, il apperçut les mœurs jusques-là négligées, les mœurs dont la peinture redouble l'intérêt par l'illusion théatrale. Frappé de cette idée, Moliere arrêta ses regards sur la Nation ; il pensa que puisqu'elle était l'objet des spectacles, elle en devait elle-même fournir les sujets, & que le ridicule qu'il y puiserait pourroit instruire & plaire, en éclairant la sagesse & en faisant rire la malignité. Il vit d'abord la manie du bel esprit, répandue dans tous les cercles, présidant à ces tribunaux où l'ignorance jugeait les talens célèbres, & où la conversation, si utile aux progrès de l'esprit, quand elle est simple & naturelle, n'était qu'un choc d'expressions vuides & de pensées fausses. Moliere couvrit à jamais de ridicule ces sociétés par la comédie des *Précieuses*. Sa critique répandit une lumière nouvelle & vive : elle est l'époque du bon goût en France ; & tel est l'ascendant du grand homme sur les idées générales, que le mot qui exprimait l'usage le plus * délicat de l'esprit est resté pour en

* « Par la même raison que les vrais braves ne se sont » point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comé- » die & du Capitan . . . . . , aussi les véritables précieuses au- » raient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les » imitent mal ». *Préface de Moliere, en tête des Précieuses ridicules.* Le nom de *précieuse* était donc honorable alors.

caractériser l'abus! La comédie des Précieuses souleva tous les auteurs du tems contre Moliere. Dans la carrière des lettres, les esprits médiocres sont une faction de républicains, qui ne veut point de dictateur; ils se liguèrent contre un homme qui s'annonçait en maître, qui allait changer la scène & s'emparer de la gloire du théâtre. Mais Moliere répondait à leurs satires par de nouveaux succès: *Sganarelle* * fut joué quarante fois, les *Fâcheux* effacèrent les Visionnaires, & sont une excellente copie d'un mauvais original; enfin Moliere vint échouer à *Dom Garcie*. La Nature l'avait fait pour peindre le comique, non le terrible des passions. L'envie triompha de cette chûte: alors le grand homme montra l'*Ecole des Maris!* Il avait préparé la révolution; elle fut subite & le goût fut fixé. Cette pièce est un chef-d'œuvre qui suffisait pour immortaliser son auteur; tout y est supérieur, caractères, intrigue, dénouement! Aussi la haine se réveilla-t-elle; aussi se déchaîna-t-on contre le genre que Moliere introduisait: on ne pouvait pas nier le succès, on prétendit que le genre n'était pas le meilleur. Mais Moliere n'avait pas besoin de juges: tout homme a dans la tête une idée de la perfection; cette idée est souvent confuse, on la sent plutôt qu'on ne la voit, l'homme de génie l'apperçoit d'une manière distincte; & il s'était déjà dit ce qu'une voix du parterre lui fit entendre: Courage, Moliere, voilà la bonne comédie!

---

* Le Cocu imaginaire. On était alors dans l'été, ce qui rend le nombre des représentations plus étonnant.

Il avait reconnu deux genres; l'un des pièces à intrigue, où l'intérêt & le comique naissent des incidens, & où les mœurs qui doivent être vraies ne sont pas l'objet principal. Ce genre demande de l'invention pour entrer facilement en action, pour former un nœud difficile & le délier avec adresse. L'autre genre expose la peinture d'un caractère, auquel toute l'intrigue est subordonnée; c'est de ce caractère que naissent & les évènemens qui engagent l'action, & les évènemens qui la dénouent. Les Italiens ne connaissaient que le premier de ces genres, dont ils n'avaient donné que des esquisses imparfaites; les anciens même n'avaient traité les caractères qu'épisodiquement, excepté peut-être dans l'Avare de Plaute. Un Français, Corneille, le premier montra un caractère, source de l'intérêt & du comique, & seul moteur de la pièce; c'est cette idée de l'art que Moliere doit à ce grand homme, mais qu'il développa avec le génie comique qui manquait à Corneille. Moliere sentit que toute pièce à intrigue, dont les caractères sont faiblement prononcés, est une mauvaise pièce, & il créa l'art en unissant inséparablement les deux genres. Alors Moliere eut recours à l'observation; il considéra la société où l'homme differe tant de lui-même depuis les grands jusqu'au peuple. Là, les hommes polis par l'éducation ont la même superficie: en peignant les enveloppes dont ils sont couverts, il faut saisir les traits fugitifs où la nature se décèle & où l'homme se retrouve. Ici les passions ont plus d'énergie, parce qu'elles sont toujours simples; les caractères portent des traits plus marqués, mais la nature y est défigu-

rée par la dépendance. Entre ces deux conditions extrêmes, on rencontre la médiocrité, qui est l'état naturel de l'homme: c'est-là qu'il s'éloigne & des grands intérêts qui l'avilissent par la fausseté, & de l'indigence qui le dégrade par la servitude. En parlant de l'art de Moliere, de cet art dont on n'a d'autre précepte que ses ouvrages, on a voulu distinguer trois genres : le comique bas, le comique bourgeois, & le comique noble; comme si la Nature n'était pas par-tout également noble, & comme si le préjugé avait dû ennoblir jusqu'aux ridicules des grands! Quoi qu'il en soit, chacun de ces genres demande un homme supérieur, un homme qui ait bien vû l'état qu'il veut peindre: quelle force de tête n'a-t-il pas fallu pour les embrasser tous, pour oser les mêler sur la scène? Moliere a peint la société telle qu'elle est sous nos yeux; les individus y sont liés par une dépendance réciproque, il ne les a pas séparés. Tout caractère est bien placé quand il est utile à l'action, tout caractère est digne d'être présenté quand la peinture en est vraie; c'est à la connaissance de ces vérités qu'il dut le grand art des contrastes, & l'ordonnance de ses tableaux, en grouppant ses personnages comme ils le font dans la Nature. Mais il a bien saisi les nuances qui distinguent les différens états. L'inexpérience d'Agnès n'est pas celle d'Alain & de Georgette; la simplicité de M. Jourdain, dupé par un courtisan, n'est pas celle du bon Orgon, séduit par un hipocrite; Sganarelle * & George Dandin sont deux maris

---

* Dans le Cocu imaginaire.

jaloux qui ne se ressemblent point, tant Moliere a sçu varier les mêmes caractères, soit par une éducation différente, soit par les passions secondaires qui les modifient, soit par les circonstances où il les place. Moliere avait reconnu que dans le nombre des caractères, les uns ont un principe d'action en eux-mêmes, les autres ont besoin d'être ébranlés pour prendre du mouvement; aussi, tantôt il expose un caractère principal, qui domine sur tous les autres, qui engage, suspend & dénoue l'action, tels sont l'Avare & le Tartuffe. Tantôt l'intrigue naît des caractères secondaires, qui en pressant le caractère principal, servent à le développer, comme dans le Misantrope, où la coquette, la médisante, les petits-maîtres, l'homme au sonnet, produisent le peu d'intrigue qui règne dans la pièce, & tendent tous à faire sortir le caractère du Misantrope. Quelquefois Moliere associe des caractères qui n'auraient pas assez de jeu par eux-mêmes, & l'intrigue naît de leur réaction, comme dans l'Ecole des Maris, l'Ecole des Femmes, la Comtesse d'Escarbagnas. Ce sont ces mélanges qui sont les différentes scènes de la vie; c'est par l'observation que Moliere en avait faite, qu'il conçut & déploia l'idée de son art.

Ce qui caractérise particulièrement Moliere, c'est l'invention, c'est le choix de la situation où il place le caractère qu'il veut développer. Le Misantrope est à la Cour, spectateur du vice & de ses intrigues, en butte à l'injustice, aigri par la flatterie & la médisance; tout le porte à fuir, Moliere le retient par l'amour. Il l'enflamme pour une coquette. L'effort de la passion en combattant

le caractère lui donne tout son jeu ; & la vertu, qui parle le langage de l'humeur, rend le personnage comique sans le faire paraître ridicule. C'est au sein de sa famille que la bonté presque imbécille d'Orgon amène l'hipocrite; Orgon le rend plus maître que lui-même : le scélérat écarte tout ce qui peut lui nuire, frère, enfans, & reste seul avec l'homme qu'il a trompé, la fille qui lui est promise, & la femme qu'il veut séduire; c'est alors qu'il se montre & qu'il est démasqué. Moliere a bien vû la Nature quand il a fait l'Avare usurier; tout avare où l'est ou n'ose l'être: mais c'est un trait d'invention sublime que la scène où le fils emprunte & où le père prête à une usure horrible, elle finit par un coup de pinceau remarquable; le père ne fait point de retour sur lui-même, il s'applaudit de l'aventure qui l'avertit de veiller sur son fils. C'est à Plaute que sont dus le vol de la cassette, la séduction de la fille de l'Avare, la scène où Valere avoue le rapt, & où l'Avare le prend pour le voleur; mais que Moliere a embelli tout ce qu'il doit à Plaute ! Comme ces situations sont plus fortes & plus vrai-semblables, par l'adresse d'avoir introduit Valere dans la maison en qualité de domestique, comme ce soupçon de l'Avare est préparé par la jalousie & l'accusation de maître Jacques ! Quelle situation que celle d'Arnolphe, dupe sans cesse de sa propre prudence, joué sans cesse par la simplicité de sa pupille & par l'étourderie du jeune homme, toujours averti par l'indiscretion de l'un & toujours trahi par l'inexpérience de l'autre. Dans l'Ecole des Maris les vûes sont les mêmes, les moiens sont différens; Sganarelle tient ici Isabelle

dans l'esclavage comme Arnolphe tenait Agnès dans l'ignorance : mais il est lui-même le messager de sa captive ; il instruit lui-même l'amant qui doit la lui ravir ; il est témoin de sa fuite & il s'en applaudit. Le comble de l'art est d'inventer de telles situations & de les amener d'une manière naturelle & vrai-semblable. La fécondité de Moliere n'est pas moins singulière ! Le sujet de l'Ecole des Femmes eût été froid en d'autres mains que les siennes ; à peine eût-il fourni un acte : Moliere en a trouvé cinq qu'il a conduits avec une économie incroiable ! Tout est en récit, & tout semble en action ! Il a l'art de varier la même situation de vingt façons différentes, & de rendre le dialogue toujours nouveau à force d'esprit & de comique. Le sujet du Misantrope était susceptible du plus grand intérêt, si le Misantrope eût été malheureux ; si victime des noirceurs des hommes, il eût été forcé de les haïr. Le Poëte a pour ainsi dire appauvri son sujet, pour tirer tout de son génie ; ce n'est point par raison qu'Alceste haït les hommes, c'est par un travers de l'esprit ; il leur dit la vérité par humeur ; il se plaint moins du mal qu'ils lui ont fait que du mal qu'ils peuvent lui faire ! Mais les caractères y sont si bien contrastés, les uns ont tant de force, les autres tant de finesse, que cette pièce, avec peu d'intrigue & d'intérêt, est un chef-d'œuvre qui n'a point eu de modèle, & qui en devient un pour la postérité ! Le sujet des Femmes Savantes paraît d'abord aussi stérile que celui du Misantrope ; il semble ne promettre que de la sécheresse & de la pédanterie ; le génie de Moliere y a mis de l'intérêt & du comique. Le despotisme de la femme, & la faiblesse du mari,

le faux bel esprit opposé au simple bon sens, font un excellent contraste. Les caractères des trois Savantes sont agréablement variés; celui de la folle Bélise, qui croit tout le monde amoureux d'elle, est un caractère original. On place avec raison cette pièce au rang des meilleures de Moliere. Une chose digne de remarque, c'est que la plûpart des chefs-d'œuvre de Moliere n'eurent d'abord qu'un succès médiocre. La représentation du Tartuffe fut suspendue pendant cinq ans. Les faux dévots sont des comédiens qui ne veulent pas être joués sur le théâtre; ils dénoncèrent le Poëte comme impie : mais Moliere avait pour lui le Roi, la raison & la piété éclairée : l'hipocrisie démasquée fut abandonnée au ridicule. A l'égard des autres pièces, si le suffrage public se fit attendre, c'est qu'elles avaient à réformer leurs juges, avant d'en obtenir justice. Le genre de l'Ecole des Femmes était trop neuf & trop singulier; l'Avare était en prose *, & c'était alors une nouveauté hardie; car le préjugé ajoute encore des entraves aux difficultés de l'art; le sujet des Femmes Savantes ne semblait pas susceptible d'intérêt, il fut jugé par cette prévention avant de paraître; le Misantrope & les caractères qui contrastent avec le sien étaient marqués par des nuances trop délicates; le vol de Moliere avait été si rapide, que son siècle n'avait pu le suivre; le parterre applaudit le sonnet ridicule, & ne pardonna qu'avec peine au grand homme qui lui donnait des leçons.

* On n'avait point encore fait de pièce en cinq actes & en prose, avant le Festin de Pierre & l'Avare.

Moliere ajouta à ces chefs-d'œuvre des pièces moins travaillées, mais non moins précieuses par la vérité de l'imitation. Tels sont le Bourgeois Gentilhomme, George Dandin, l'Amour Médecin, le Festin de Pierre, & le Malade imaginaire. Tout y est peint par des traits originaux, par ces traits que Moliere savait saisir sur la nature, & qu'il savait placer comme elle. Une touche aussi vraie, mais plus chargée, anime des ouvrages d'une espèce différente : je parle du Mariage forcé, des Fourberies de Scapin, de Pourceaugnac, & du Médecin malgré lui. Moliere s'y est donné plus de liberté dans le plan & dans le choix des incidens. Mais il semble que c'est injustement * qu'on leur a donné le nom de *farces*. Il n'y en a pas une où les honnêtes gens ne puissent se plaire, où l'on ne trouve des scènes d'une invention heureuse & d'une imitation fidelle ; s'il y en a quelques-unes qui ne semblent faites que pour le peuple, Moliere entouré d'ennemis, avait besoin du suffrage du peuple.

Nous ne parlerons point ici des pièces que Moliere composa pour la Cour ; Moliere y réussit, mais le génie y est resserré par la contrainte : il n'a plus d'aîles lorsqu'il est commandé. Les es-

* Voici pourquoi on leur a donné ce nom : jadis après les pièces sérieuses, Tabarin & d'autres farceurs jouaient quelques scènes que l'on appellait *la farce* : cet usage se perdit. Quand Moliere parut avec sa troupe à Paris devant le Roi, il demanda la permission de finir le spectacle par une pièce d'un acte, *le Docteur amoureux*. On s'est ressouvenu que ces petites pièces tenaient lieu de la farce, & le nom leur en est resté.

prits médiocres font plus propres à ce travail pénible; ce n'eft pas qu'il n'y ait de la gloire à réuffir, car il eft fouvent plus facile d'amufer un peuple qu'un homme, & fur-tout quand cet homme eft Roi.

La facilité de Moliere était incroiable, fes pièces fe fuccèdaient rapidement. Il donna dans la même année l'Amphitrion, George Dandin, l'Avare, & ces ouvrages mis au jour en fi peu de tems paraiffent profondément médités. Si l'on examine en général la fable & la conduite des pièces de Moliere, on verra que ce grand homme a rappellé les règles févères qu'Ariftote avait enfeignées, & que les Latins feuls avaient fuivies. Mais on reconnaîtra combien il eft fupérieur aux anciens dans l'expofition du fujet, dans la marche de l'intrigue & dans le dénouement même. La plûpart de fes expofitions font heureufes, celle du Tartuffe eft unique. C'eft par la rupture de la grand'mère avec toute fa famille que commence la pièce; Tartuffe en eft la caufe, & le dépit de la vieille, en querellant tout le monde, fait la peinture de tous les caractères; car à-travers le langage de la prévention, Moliere a laiffé voir la vérité. S'il s'agit d'expofer les vûes d'un amant fur la femme d'autrui, c'eft au mari que fe fait la confidence, & elle engage l'action en même tems qu'elle inftruit le fpectateur. C'eft toujours par l'action que Moliere annonce & peint fes caractères: il entre dans fon fujet fans peine & le développe fans effort; il en fait fortir une intrigue intéreffante & comique, variée par une infinité d'incidens. Quel art de préparer, de conduire, de prolonger, d'interrompre les fcènes! Il a montré

dans l'Avare comment on pouvait faire marcher deux actions de front, en les unissant par l'influence du caractère principal. Voilà les progrès de l'art! on a commencé par des pièces à plusieurs intrigues, qui n'avaient entre elles qu'une faible liaison; Moliere a senti la nécessité d'un seul nœud, & ne s'est plus permis qu'une action; il lui était réservé de se surpasser, & le comble de l'art fut de réunir deux intrigues sans manquer à l'unité d'intérêt! on lui reproche de n'avoir pas toujours été heureux dans ses dénouemens; mais combien Moliere n'en a-t-il pas de bons? Un père infatué des Médecins est trompé par un amant déguisé; il croit signer une ordonnance quand il signe le contrat de mariage de sa fille. Dans l'Ecole des Femmes Arnolphe, las des importunités d'Horace, presse le mariage du jeune homme avec l'inconnue qu'il ne sait pas être sa pupille; dans l'Ecole des Maris, Sganarelle va lui-même chercher un Commissaire pour surprendre les deux amants, & forcer le mariage de celle qu'il croit être la pupille de son frère. Ces dénouemens sont naturels & tirés du caractère même des personnages. Je sai que Moliere a des reconnaissances forcées. Mais le but du Poëte dramatique est de faire une pièce qui puisse instruire & plaire, de former une intrigue attachante, & le dénouement est la dernière comme la plus difficile partie de l'ouvrage. C'est-là que doit se trouver le résultat, l'effet moral de la pièce, & Moliere n'y a jamais manqué. L'art n'a-t-il donc pas des bornes? Toute intrigue a-t-elle un dénouement naturel & vraisemblable? & dans le cas où elle n'en a point, Moliere a-t-il dû abandonner une excellente in-

intrigue

trigue ou se contenter d'un dénouement possible? C'est une question que nous osons faire à nos maîtres; il ne nous appartient pas de la décider.

Si l'on passe aux détails des pièces, quel art du dialogue! Comme Moliere sait le rendre vif & serré, retarder les explications, faire parler deux personnages sans qu'ils s'entendent, ou leur faire dire deux choses opposées en croyant s'entendre! Quand ses personnages disputent, quelle force de raisonnement d'un côté, quelle finesse & quelle subtilité de l'autre! Dans son genre il raisonnait & dialoguait comme Corneille; & quant à la diction, combien Moliere n'a-t-il pas de stiles différens? Celui des Précieuses ridicules, n'est pas celui du Mariage forcé; le stile du Malade imaginaire, du Bourgeois Gentilhomme, ne ressemble pas au stile de l'Avare ou de l'Ecole des Femmes; mais aucun n'approche du stile du Tartuffe, & sur-tout du Misantrope. Par-tout le langage de Moliere est ce qu'il doit être; par-tout il est conforme à l'âge, au sexe, à l'état, au caractère; il est simple, naturel, délicat, fort selon les choses qu'il exprime: & Moliere, comme le Protée de la Fable, devient le caractère qu'il traite, & n'est jamais semblable à lui-même. De-là naissent ces réponses naïves qui deviennent si comiques par la situation; ces expressions si naturelles, si pleines de sens, qu'elles sont devenues proverbiales; ces traits de force & d'éloquence quand le Misantrope foudroye le genre humain; cette morale si vraie, si remplie de chaleur qui anime dans le Tartuffe les discours du vertueux Cléante. Par-tout Moliere joint à la clarté des

idées, la justesse de l'expression, l'élégance du tour & la propriété du mot. Sa poësie est aussi naturelle que sa prose, elle n'a point de vers oisifs; ils sont pleins, nerveux, & la rime toujours heureuse ne semble jamais cherchée. La force & la facilité de sa poësie lui donnent un rang distingué parmi les Poëtes, comme l'invention & le comique l'ont placé au premier rang des auteurs Dramatiques.

Quand un homme a parcouru une carrière, on le mesure par l'étendue même de la carrière, & par la perfection de ses ouvrages. Mais il est une autre manière de l'apprétier, c'est de le comparer à ceux qui l'ont précédé & suivi. Si cet homme n'a eu des modèles que pour les surpasser, s'il n'a eu que des imitateurs, on peut regarder son génie comme le terme où l'esprit humain s'élève par degrés, & d'où il ne peut plus que descendre. Telle est en effet la gloire de Moliere; il est monté à une place qui lui semblait réservée, & cette place est encore inaccessible. Si Moliere imite les Italiens, il les imite en maître; il leur a pris des scènes qui lui appartenaient. Térence, & sur-tout Plaute, voilà les maîtres, voilà les modèles qu'il était glorieux de surpasser. Térence, si précieux par la pureté de son goût, par la vérité de ses portraits, fait encore les délices des gens de Lettres; parce qu'en peignant le cœur humain, il approche de ce beau universel qui est de tous les païs & de tous les siècles. Plaute, en montrant plus d'invention & de gaieté, fait souvent grimacer ses figures par des traits forcés. Il a fourni deux sujets à Moliere: mais combien l'Amphitrion Français est supérieur à celui de Plaute par la force & la

vérité du comique, & par l'épisode de Cleanthis, qui est un trait de génie! Dans l'Avare, dont nous avons déjà parlé, on voit que Plaute a souvent peint d'imagination; on voit que Moliere suit la Nature & ne la passe jamais.

Avec moins de goût que Térence, Moliere est plus varié dans ses caractères; il a encore plus d'invention que Plaute, & il est plus vrai & plus comique. Moliere a joint les caractères de Térence à l'intrigue & aux incidens de Plaute; & de ces deux hommes il n'en a fait qu'un, qui est resté inimitable. D'ailleurs combien l'art n'est-il pas plus difficile aujourd'hui qu'il ne l'était à Rome; à Rome où la Nature libre se montrait dans toute son énergie. Les caractères sont mieux déploiés, plus différens dans une République; la dépendance a les yeux baissés tandis que la liberté lève un front superbe. Si Plaute & Térence revenaient au monde, ils reconnaîtraient leur maître dans Moliere, parce qu'il a réuni & surpassé leurs talens, & qu'il a mieux peint les mœurs particulières, sous un ciel où les mœurs générales semblent les absorber.

Ainsi le vrai comique n'est plus l'art de Térence ni de Plaute; il est l'art de Moliere, & il le sera toujours; car l'art ne change point tant qu'il ne s'élève que des imitateurs. C'est en quoi l'art & la science diffèrent. La science n'appartient pas moins au siècle qui la perfectionne qu'au siècle qui l'a commencée; l'art n'appartient qu'à celui qui le crée, & l'art est tellement une création, qu'il semble renfermé dans une seule tête: c'est pour ainsi dire une grande pensée qu'un homme suit pendant sa vie, & que ceux qui lui succèdent

ne peuvent appercevoir qu'imparfaitement; le modèle idéal périt avec l'inventeur. En effet le comique n'a pas fait un pas depuis Moliere; c'est lui qui a marqué le commencement & l'extrémité de la carrière; on l'a suivi quelque tems, on a tenté de nouveaux genres; mais le vrai comique a été abandonné par l'impuissance d'atteindre le terme où Moliere est resté.

On demandera sans doute combien a vécu celui qui fit tant de grandes choses? il ne vécut que quinze ans pour le théâtre. Aussi quels que soient les chefs-d'œuvre qu'il a produits, quelle que soit la perfection où son talent l'a porté, il ne s'est pas déploié tout entier. Il n'avait pas atteint l'époque de la vie où l'homme commence à descendre; il jouissait de toute sa force quand le livre de la Nature se ferma devant lui, & il disait à Despréaux, après lui avoir lu le Misantrope: *Vous verrez bien autre chose.* Où se serait donc élevé cet homme extraordinaire pour qui le Misantrope n'était qu'un degré? & quelle idée avait-il de la portée de l'esprit humain, s'il voyait plus loin que le Misantrope? Que de nouveaux caractères, combien de nuances il aurait saisies dans la société! Hé quoi, dans les individus qui nous entourent, tout nous présente la même forme, la même superficie, & l'œil de Moliere y distinguait tant de différences! Qui donc lui avait donné l'art de pénétrer l'homme, au travers de l'homme même, de le dépouiller du respect humain qui le captive, des vices qui gazent d'autres vices, de la politesse qui porte par-tout le même visage, & d'atteindre le caractère individuel en disant, tout le reste est étranger, voilà ce que t'a donné

la Nature? Alors il reconstruisait l'homme qu'il avait analysé, pour le peindre tel que nous le voyons.

Cet art de l'analyse appartient à la Philosophie, & Moliere ne fut pas moins Philosophe que Poëte. Dans tous les siècles les grands Poëtes & les grands Philosophes ont été rares : ce qui est plus rare, ce qui a rendu Moliere inimitable, c'est d'avoir été l'un & l'autre à-la-fois. Le tragique * ainsi que le comique ne nous en offre encore qu'un exemple.

Moliere était né taciturne ; Despréaux l'appellait le Contemplateur. La taciturnité, quand elle pense, produit les plus fortes idées. En effet, il ne suffit pas que l'imagination invente, il faut que la raison murisse. Tandis que l'homme prompt à parler ne répand que des germes de pensée, le taciturne semble vouloir concentrer l'univers au-dedans de soi ; il accumule les observations, & nourrit une idée par une autre. Placé au centre de la société, Moliere la considère en silence : tous les hommes passent devant lui ; chacun d'eux, chaque instant lui fournit une observation. Dans la durée de la vie le caractère ne se montre que par intervalles ; tous ces traits sont à Moliere, il les rassemble dans un point qui est le moment de l'action théâtrale. Ce n'est pas sur un seul homme qu'il prend ses exemples, c'est sur l'espèce entière ; il accumule tout dans un seul individu : ainsi la peinture est étendue sans cesser d'être vraie ; ainsi la peinture est plus utile parce qu'elle

* Moliere & M. de Voltaire.

est plus générale. Qu'eût fait Moliere avec tout le génie dont il était doué, s'il n'eût été qu'un observateur vulgaire? Il eût pu atteindre la régularité de l'ordonnance, il l'eût animée d'un brillant coloris ; mais plus comique que vrai, il eût peint moins l'homme que l'enveloppe, il n'eût tracé que des superficies sans saillie & sans rondeur. Au lieu que Moliere, dépouillé du génie dramatique, se fût fait reconnaître pour un grand Philosophe ; il eût montré le censeur des mœurs, le peintre des caractères, & il eût surpassé la Bruiere comme il a surpassé Térence.

Le premier projet de Moliere fut la réforme du théâtre. On connaît que cette réforme lui appartient, par les licences qu'il s'est permises dans ses premières pièces, licences qui furent applaudies. Lorsqu'il eut introduit la décence du langage, il ne fut plus permis de s'en écarter. Moliere proposa la loi, & la loi approuvée par le peuple devint irrévocable. En épurant la scène comique il n'en bannit pas l'amour, mais il l'assujettit à la bienséance ; & s'il paraît s'écarter quelquefois des règles qu'elle impose, nous devons penser qu'il usa d'une complaisance nécessaire. Il s'agissait d'effacer l'idée d'un comique scandaleux, mais reçu & applaudi ; il s'agissait de changer le goût public, mais il fallait paraître s'y prêter avant de le combattre. Ce goût, fondé sur l'habitude, défendu par l'orgueil & la paresse, arrête les nouveautés comme prohibées ; il faut pour les faire passer, le sceau du souverain, qui en ce genre est l'homme de génie. Moliere portait la sévérité peut-être plus loin que nous ne le faisons aujourd'hui. Il y a lieu de penser qu'il regardait l'amour

comme une faiblesse, il en connaissait les malheurs par une cruelle expérience; on ne trouve point d'amans dans ses pièces; je parle de ces amans impétueux qui excitent un si grand intérêt dans nos pièces modernes. Moliere a senti vivement l'amour, puisqu'il fut jaloux; on ne dira point que Moliere n'a pû peindre ce qu'il a pû sentir : mais il ne se sert de l'amour que pour faire jouer les autres passions. Il ne le montre que comme une passion secondaire. C'est une ressemblance remarquable entre Corneille & Moliere; leur but fut de former des citoiens & des hommes; leur art n'admit point la passion qui les dégrade. Au reste ils avaient senti que l'amour ne se corrige point: nous le tenons de la nature, il faut que la nature détruise elle-même son ouvrage. Les autres passions peuvent être combattues sur la scène par des exemples; l'amour seul se plaît dans sa peinture & se nourrit de ses excès.

Si la plûpart des pièces de Moliere n'avaient pas un but moral, je n'aurais pû l'envisager comme Philosophe; car la sagesse demande compte de l'emploi du tems & du génie, & l'homme juste n'a dans sa vieillesse d'autre jouissance que celle du bien qu'il a fait. Mais ô Moliere, si ta carrière avait été plus longue, quelle vieillesse eût été plus heureuse! Tu as montré la bassesse & la honte de l'avarice; tu as démasqué l'hipocrisie; & si la racine de ces vices n'est point arrachée, c'est qu'elle tient à la nature; il n'est pas donné à l'homme de la changer. Mais qui sait ce que l'avare souffre à ce tableau? L'hipocrite du moins s'effraie au spectacle du Tartuffe; il regarde autour de lui si on ne l'observe pas, & il frémit

au nom que tu lui as donné. Ton Misantrope est une grande leçon ! La vertu même a ses défauts ; mais en cherchant à les corriger, tu as donné à ton Misantrope le caractère imposant de la vertu, & Montausier qui s'y reconnut, souhaita modestement de lui ressembler ! Combien de ridicules n'as-tu pas développés, en peignant le bourgeois qui imite le courtisan, & le courtisan qui s'abaisse à le tromper, en faisant gémir les Dandins de l'alliance des Sottenville ! Mais, diront les censeurs du théâtre, l'effet moral n'a pas lieu, parce que les spectateurs en riant aux dépens des dupes se rangent du parti des fripons. Que conclura-t-on de cette objection si souvent répétée ? Le théâtre a cela de commun avec la scène du monde, avec l'histoire où l'on convient de puiser des leçons. Par-tout les malheureux y sont à côté des méchans, les dupes à côté des fripons, dira-t-on qu'on est moins tenté de plaindre les uns que d'imiter les autres ; dira-t-on qu'il faut fuir la société & fermer les livres ? Non, le théâtre est utile comme l'histoire, pour qui sait s'instruire par l'exemple & s'éclairer soi-même en jugeant les autres. D'ailleurs on rit de la sottise du personnage sans applaudir à son malheur ; on rit d'un bourgeois assez sot pour se laisser voler par un courtisan qui se moque de lui ; d'un païsan ridiculement vain, qui a osé épouser une fille de qualité qu'il n'ose appeller sa femme. Moliere avertit les gens de bien d'éviter de pareils travers ; la meilleure leçon qu'on puisse donner à la vanité, c'est de montrer qu'elle nous rend malheureux ou ridicules.

Un écrivain célèbre par de grands talens &

par des paradoxes, s'eſt élevé * contre Moliere qu'il admire. Il lui a reproché d'avoir rendu la vertu ridicule dans le perſonnage du Miſantrope; je ne diſputerai point avec l'homme éloquent; je l'entraînerai dans un cercle nombreux; je lui montrerai l'homme de bien en butte aux traits de l'eſprit & de la malignité, combattant ſeul contre tous, en impoſant à tous par le grand caractère de la vertu, par l'éloquence de la raiſon & de la vérité, & je lui dirai: Choiſiſſez, quel parti prenez-vous, à qui voudriez-vous reſſembler? je le demande à toute ame noble & ſenſible, & voilà ma réponſe.

Un Prélat ** dont les mœurs & le génie ſont également reſpectables, n'a pas mieux jugé Moliere : il s'étonne que *le rigoureux cenſeur des grands canons, le grave réformateur des mines & des expreſſions de nos Précieuſes, ait é*[illegible] *les avantages d'une infame tolérance dans les maris, en ſollicitant les femmes à de honteuſes vengeances.* Hé quoi, le but de Moliere peut-il être méconnu? Il montre par l'Ecole des Maris, par l'Ecole des Femmes, les dangers où l'innocence eſt expoſée dans l'eſclavage & dans l'ignorance; il enſeigne qu'on ne peut être vertueux ſans être libre & ſans être éclairé. N'a-t-on vû dans le ridicule jetté ſur les modes qu'une cenſure vaine & frivole? Moliere, plus philoſophe, voyait ſeul alors que le vice de la galanterie tient au luxe & aux modes futiles, il

* Lettre ſur les ſpectacles.

** M. Boſſuet, Maximes & Réflexions ſur la Comédie.

attaqua le mal dans sa source; & si Louis XIV l'eût aidé, deux grands hommes eussent réformé la Nation.

Un des caractères du Philosophe est d'aller au-delà de son siècle, & de prendre la place de la postérité. Moliere avait attaqué l'abus de l'esprit dans sa comédie des Précieuses; il s'éleva dans les Femmmes savantes contre l'abus de l'érudition. La recherche des connaissances des anciens est le premier pas d'un peuple qui marché vers la lumière; c'est par eux que l'on pense, c'est leur langue qu'on approfondit; les hommes habitent des tombeaux, ils en tirent laborieusement des décombres, & chaque débris semble une découverte importante! Le génie vient ensuite profiter de leur travail, & s'emparer de leur gloire. Mais leur triomphe subsiste quelque tems à côté du sien: en matière de goût l'idolâtrie du peuple ne cesse que peu-à-peu. Moliere voulut établir les droits du génie & remettre l'érudition à sa place; il fit les Femmes savantes dont le titre ne semble porter que sur les femmes, en qui la science est un ridicule; mais on voit par la pièce que l'auteur en voulait à la science même. Moliere dans cet ouvrage sortit des peintures générales. En approuvant les vûes du Philosophe, nous sommes loin d'applaudir à la vengeance de l'homme: ailleurs il avait nommé Boursault, ici Menage & Cotin sont designés sans qu'on puisse s'y méprendre. Menage était un savant estimable, qui avait plus d'une fois rendu justice à la supériorité de Moliere. Cotin était aussi vain que mauvais Poëte, mais s'ils avaient calomnié l'au-

teur * du Misantrope, pourquoi les plus fortes têtes ont-elles une oreille si sensible à la rumeur de l'envie? L'homme supérieur doit respecter la médiocrité modeste comme on épargne la faiblesse de l'enfance; il ne doit que du mépris à la modicité insolente.

En rappellant l'esprit de la Nation à la raison & au bon goût, Moliere voulut rendre un service d'un autre genre à l'humanité. Il tenta de renverser le trône de la Médecine, de cette science qui s'appuie sur une observation constante, & dont la destinée est de n'avoir jamais qu'une marche incertaine. Mais ses efforts furent inutiles; s'il a corrigé les Médecins, en se moquant de leur ignorance mal déguisée, de leur ton pédantesque, de leur latin barbare, la science est restée inébranlable sur ses fondemens éternels, l'inquiétude & la crédulité humaine. C'est l'illusion de tous les âges, il faut une raison saine & forte pour la connaître & pour oser s'en affranchir. Heureuse la simplicité primitive où l'on ignore les excès, les arts empoisonneurs, & l'antidote qui est souvent lui-même un poison.

Nous avons parcouru les titres de la gloire de Moliere, il ne manque plus qu'un trait à son éloge: c'est la peinture de ses mœurs. Moliere l'a

* L'abbé Cotin & Menage, au sortir de la première représentation du Misantrope, allèrent sonner le tocsin à l'hôtel de Rambouillet, disant que Moliere jouait ouvertement le duc de Montausier, dont la vertu austère & inflexible, passait mal-à-propos dans l'esprit de quelques courtisans, pour tomber dans la misantropie...... Mais Moliere avait communiqué la pièce, avant qu'elle fût jouée, à M. de Montausier. *Hist. de l'acad. Fran. tome II. & Hist. du théât. François, tome XI.*

déjà faite dans la morale de la plûpart de ses pièces. Il réunissait l'humanité des ames tendres à la franchise, à la générosité des ames nobles. Il avait pour le vice cette haine vigoureuse qu'il a donnée à son Misantrope ; & peut-être qu'indigné des vices de la Cour, des cabales de l'envie, aigri par la calomnie qui le poursuivait, il a voulu faire dans cet ouvrage la satire de l'humanité. Tourmenté de chagrins domestiques, il trouva dans les nœuds du mariage tous les dégoûts qu'il avait exposés sur la scène : mais il fut maître de lui-même, & ne mit que de la modération où le ressentiment eût été juste. Quand la jalousie qu'il ne pouvait vaincre, venait agiter son ame trop tendre, il se retirait dans sa maison * d'Auteuil, où des amis illustres par le rang ou par les talens, formaient une société choisie. L'estime & l'amitié adoucissaient l'amertume de sa vie : mais cette amertume était resserrée dans son cœur ; quoique malheureux, il n'en était que plus compatissant. Il jouissait d'un revenu considérable, dont il répandait ** une grande partie sur l'indigence. Il

* Cette maison fut pendant quelque tems une école de la philosophie d'Epicure ; Moliere, Chapelle, Bernier, disciples de Gascendi, s'y rassemblaient avec le baron de Blot, Bachaumont & Desbarreaux.

** « Un jour Baron vint lui annoncer qu'un Comédien de » campagne, que la pauvreté empêchait de se présenter, » lui demandait quelques secours pour aller joindre sa » troupe. Moliere ayant sçu que c'était un nommé Mon- » dorge, qui avait été son camarade, demanda à Baron » combien il croyait qu'il fallait lui donner ? Celui-ci répon- » dit au hasard quatre pistoles. Donnez lui quatre pistoles » pour moi, lui dit Moliere ; en voilà vingt qu'il faut que

connaissait trop bien les hommes pour ignorer combien la vertu est rare ; aussi ne la rencontrait-il point sans enthousiasme, sans la payer de son admiration ; aussi quand un pauvre rapporta une pièce d'or qu'il lui avait donnée par hasard, cet homme vertueux lui en donna-t-il une autre, en s'écriant: *Où la vertu va-t-elle se nicher!* Parole remarquable, & qui suffit seule pour caractériser Moliere ! Osons dire une vérité utile qui naît de l'éloge de ce grand homme ; c'est que les vrais talens élèvent l'ame, & l'ame élevée est toujours bonne. Quelles que soient les traverses que suscitent la haine & l'envie, l'homme de Lettres sera toujours juste, s'il est vraiment supérieur; il a, comme le reste des hommes, Dieu pour témoin, il a de plus l'Univers qui l'observe & l'envie qui l'épie. Si je n'écrivais que pour des Philosophes, j'aurais dit seulement, Moliere fut vertueux, pensez à son génie & rappellez-vous ses ouvrages ! Mais dans ce siècle éclairé tous les préjugés ne sont pas détruits ; une voix sortie de la foule des gens du monde peut m'objecter l'état de Moliere... Son état ! le génie n'en a point. Placé hors de toutes les classes, il est unique comme le souverain ! Quand on lit le Tartuffe, s'informe-t-on si Moliere fut Comédien ?

Nous ne dissimulerons pas que Moliere n'ait fait une faute en montant sur le théâtre. On peut combattre, on ne doit jamais braver l'opinion

---

» vous lui donniez pour vous ; & il joignit à ce présent » celui d'un habit magnifique ; ce sont de petits faits, mais » ils peignent le caractère ». *Vie de Moliere avec des jugemens sur ses Ouvrages.*

publique. Dans la Grèce le Poëte était lui-même Comédien, & cette unité manque chez nous à l'imitation. Moliere fut moins retenu par l'opinion publique qu'encouragé par l'exemple des Grecs. Louons le citoyen qui respecte le préjugé, c'est-à-dire la raison de son païs; mais pardonnons au grand homme qui osa ne consulter que la raison universelle, & regarder comme honorable un état où le talent se montre avec éclat, & où la vertu se conserve quand elle est vraie! Au reste je pourrais demander aux gens du monde, Connaissez-vous l'état que vous voulez avilir; savez-vous ce qu'il exige? L'art de la déclamation tient aux talens de l'esprit. Le Comédien comme le Poëte doit penser, sentir & peindre. Il doit penser pour saisir l'ensemble & les détails du caractère, pour deviner l'auteur même, quand l'expression de l'idée tient au geste ou à l'inflexion de la voix; il doit sentir, car qui peindra ce qu'il n'a point senti? Quand on n'est point ému d'une grande action, comment en rendre l'imitation supportable? Il doit peindre, alors l'émotion ne suffit plus; c'est le sentiment même qu'il faut éprouver. Il faut avoir la vertu de Pauline, les craintes de Mérope, le courage du vieil Horace, la bonté d'Alvarès, & la clémence d'Auguste! Il faut éprouver tout cela, il faut l'éprouver tous les jours pendant quelques heures! Quel état que celui où les leçons de courage & de grandeur sont journalières, & où les affections vertueuses deviennent une habitude! ô mes compatriotes, voilà pourtant ce que vous méprisez! Et vous, qui vous plaignez d'un préjugé barbare, qui gémissez d'un mépris injuste, arrêtez vos regards

fur vous-mêmes, & foyez ce que vous devez être. Vous êtes l'organe des plus grands génies, c'eft par vous que les femences de vertu fe répandent : votre art fera noble, s'il agrandit votre ame, s'il vous pénètre des leçons que vous donnez. Vous n'êtes plus ce que vous étiez dans les tems d'ignorance où naquit le préjugé ; ces tems font changés, & fi le préjugé fubfifte, c'eft par vos mœurs que vous devez le combattre. Laiffez la corruption aux gens du monde ; faites-les rougir par votre exemple, fouvenez-vous que Moliere fut jadis parmi vous ; vous aurez pour défenfe vos vertus, l'éclat de vos talens, le fuffrage de la Philofophie, & tôt ou tard le préjugé fera détruit.

Pour nous, ne dégradons point un état que Moliere a honoré de fon génie. Nous n'avons rien à recommander aux miniftres de la religion ; mais nous pouvons revenir fur les vains préjugés qui flétriffent une profeffion utile. Ofons être juftes, en ceffant d'être inconféquens ; n'expofons point des ames nobles à l'opprobre, ou ne demandons point à des ames avilies les leçons du courage & de l'honneur ; fur-tout ne croyons point avoir le droit de blâmer leurs mœurs ; fi elles font mauvaifes, c'eft nous qui les leur avons données, car l'aviliffement mène à la dépravation. Cependant beaucoup de Comédiens ont été affez forts pour être vertueux. Si je difais : Un homme eut un efprit fupérieur, un talent unique fans orgueil, il fut bienfaifant quoique riche ; il fuivit la vertu dans un état où elle eft rare & difficile ; il gouvernait quelques hommes qui l'entouraient, autant par l'empire de la bienfaifance que par la fupériorité de l'efprit ; à la Cour, il ne follicita

que pour eux; il fut estimé, aimé d'un grand Roi, & cette faveur ne fut point achetée par la flatterie, quoique ce Roi l'aimât. Voilà dirait-on, le portrait du vrai sage, ce vrai sage est Moliere, c'est l'homme qui fut Comédien.

Mais ce sage fut persécuté, parce que ses talens l'exposaient à l'envie, & que le préjugé de son état encourageait la licence. Les critiques sanglantes se multiplièrent avec ses chefs-d'œuvre; la calomnie voulut noircir une union * légitime & malheureuse; elle attaqua sa personne qui était moins connue que ses ouvrages; voilà comme il fut traité à la Ville. A la Cour où l'envie n'a les yeux ouverts que sur l'ambition, l'homme de Lettres est tranquille quand le Prince l'honore. Moliere y fut ami de tous ceux qui aimaient la vertu. Louis XIV, si grand par lui-même, si grand sur-tout par la distribution de son estime, Louis XIV estimait Moliere, & le Comédien était admis dans la familiarité du Prince.

Sans doute les bontés du Roi, l'estime du grand Condé, de Montausier, pouvaient bien le consoler des injures de l'envie, des cabales ** des

* On disait que Moliere, qui était amoureux de mademoiselle Bejart, avait épousé sa propre fille; mais elle était née en Languedoc, avant qu'il eût fait connaissance avec la mère. C'est ainsi qu'on se venge de la supériorité des grands hommes; il faut être digne de telles atrocités pour les inventer.

** Indigné qu'on lui attribuât des livres scandaleux, qu'on l'accusât d'avoir joué des hommes puissans, rebuté par les difficultés sans nombre qu'avait essuiées le Tartuffe, Moliere disait de la vertu: *Il est dangereux de prendre ses intérêts au prix qu'il m'en coûte, & je me suis plusieurs fois repenti de l'avoir fait.*

dévots;

dévots, & le venger d'avance de l'insulte qu'une populace grossière devait faire à ses manes. Peuple vil, assez stupide pour menacer les restes d'un grand homme, & assez lâche pour céder à l'argent que sa veuve fit répandre! Il accompagna le corps avec respect, mais il fallut le corrompre pour le rendre juste. Les funérailles de Moliere furent simples : en cédant aux ordres du Roi, le préjugé l'avait ainsi règlé; mais elles furent remarquables par le cortége d'un grand nombre d'amis qui portaient des flambaux, & qui honorèrent cet homme célèbre jusqu'au terme où l'envie l'abandonna, & où sa gloire, restée victorieuse, se répandit dans l'Univers.

FIN.

ÉLOGE
DE
M. L'ABBÉ DE LA CAILLE.

L'ACADÉMIE Royale des Sciences a loué, ſuivant ſon uſage, les travaux de M. l'abbé de la Caille. Je n'ajouterai rien aux honneurs qu'il a reçus; mais je m'honorerai moi-même en faiſant ſon éloge; & ce dernier tribut manque aux devoirs que j'aimais à lui rendre. M. de Fouchy ne me ſaura pas mauvais gré ſi je ſuis entré après lui dans cette carrière: c'eſt aux bontés de M. de la Caille que j'ai dû mes premières connaiſſances ſur l'Aſtronomie; qu'il me ſoit permis de louer mon maître. Je ne ſerai point blâmé, en répétant les éloges dus à un homme illuſtre & vertueux; on ne peut trop étendre les devoirs de l'amitié & de la reconnaiſſance, & les hommes utiles ne ſont jamais aſſez loués.

Nicolas-Louis de la Caille, diacre du diocèſe de Rheims, profeſſeur de Mathématiques au collège Mazarin, des académies des Sciences de Paris, de Londres, de Berlin, de Petersbourg, de Stockolm, de Bologne & de Gœttingue, naquit à Rumigny près Roſoi, dans la Thierarche, le 15 de Mars 1713, de N. Louis de la Caille & de Barbe Rebuy. Le père de M. l'abbé de la Caille était un homme inſtruit. Il avait paſſé une partie

de sa vie au service dans le corps des Gendarmes, dans l'Artillerie, où il avait acquis des connaissances mathématiques. Son premier desir fut d'élever son fils à ces connaissances, sans prévoir les succès qui l'attendaient dans cette carrièrre. Il est naturel de faire pour ses enfans le choix qu'on a fait pour soi-même : d'ailleurs il avait été frappé de la logique naturelle qui fonde la méthode des Géomètres; & en supposant que son fils ne fût pas propre à s'y distinguer, il pensait que l'esprit des sciences exactes était applicable & utile à toutes les professions. Mais pour le mettre en état de faire lui-même un choix, on l'envoya commencer ses humanités à Mantes sur Seine, puis à Paris au collège de Lisieux, où il fit sa rhétorique.

Nous n'entrerons point dans le détail des premières années de la vie de M. de la Caille. On retrouve les mêmes circonstances dans l'histoire de tous les hommes célèbres, ils se ressemblent par leur jeunesse ; c'est toujours à-peu-près de la même manière que la raison se développe & que le génie s'essaie. Nous dirons seulement que M. de la Caille, né avec un esprit avide de s'instruire, un tact naturel pour ce qui était bon dans chaque genre, dévora avec avidité tout ce qui lui fut présenté dans le cours de ses études, Historiens, Poëtes, Orateurs; & qu'il avait lu ses auteurs avec assez d'attention pour avoir retenu ce qui méritait de l'être. C'est au milieu de ces études que la fortune de son père se perdit dans une entreprise malheureuse, & que son père mourut lui-même, en ne lui laissant que des dettes. M. de la Caille, resté sans ressource, se vit très-près de

cet excès d'indigence qui étouffe tous les talens : il eut besoin d'un bienfaiteur ; & M. le Duc de Bourbon qui avait protégé le père, daigna prendre soin du fils.

Cependant il fallait choisir un état ; M. de la Caille choisit, ou on choisit pour lui, l'état ecclésiastique, comme offrant plus de ressources. Mais ces ressources n'en furent point pour lui : il n'a jamais possédé de bénéfices. Comment en aurait-il obtenu ? il ne savait rien solliciter, il fallait lui offrir ; voit-on souvent les dispensateurs des graces offrir au mérite qui ne demande pas ?

Nous ne passerons point sous silence un fait assez singulier : c'est que M. de la Caille pensa être refusé quand il se présenta pour prendre les degrés de maître ès Arts & de bachelier en Théologie. On a établi des examens qui seraient toujours utiles, si la faveur & les préjugés n'y présidaient pas quelquefois. L'abbé de la Caille avait répondu à tout avec distinction ; mais sa franchise naturelle heurta les opinions d'un vieux Docteur, qui nourri dans l'ancienne Philosophie, avait osé faire reparaître quelques-unes de ces questions oiseuses & ridicules que les lumières de notre siècle ont proscrites. Ce jeune homme dédaignait ces questions & le laissa voir sans doute ; ce fut un affront pour le vieux Docteur, qui refusa le bonnet : mais les examinateurs le forcèrent de le donner. Ainsi le bonnet de Docteur fut refusé à Leibnits dans la ville de Leipsig, où il était né. Nous remarquons cette conformité comme honorable à l'abbé de la Caille. Celui-ci dit adieu à la Philosophie scholastique, dont la raison & les con-

naiſſances mathématiques l'avaient déjà dégoûté : un livre d'Aſtronomie que le haſard fit tomber entre ſes mains, acheva de le décider. Il eſſaya de calculer une éclipſe de ſoleil. Des méthodes défectueuſes, ou mal expoſées, étaient un mauvais guide ; mais il avait un eſprit juſte qui y ſuppléait. Sa fortune ne lui permettant pas d'acquérir d'autres livres, il fallut pour-ainſi-dire qu'il inventât les méthodes déjà trouvées. Il fut long-tems à reuſſir, mais enfin il reuſſit ; & ce tems qu'on ſerait tenté de regarder comme perdu, lui fut utile. Tant de gens liſent, & n'apprennent point à faire uſage de leur eſprit en s'appropriant celui des autres ! Quant à lui, ſon indigence lui valut l'art de découvrir. Il eſt dans les ſciences, comme à la guerre, une eſpèce de courage qui tient au manque de reſſources, & dont le ſuccès eſt le fruit. Les eſſais du jeune de la Caille parvinrent juſqu'à M. Caſſini, qui fut curieux de le connaître ; il le connut bien-tôt en effet : ſa ſagacité & ſon ardeur pour le travail n'étaient pas difficiles à appercevoir. M. Caſſini le prit chez lui, où M. de la Caille devint l'élève du père & l'émule du fils. Les bontés & l'amitié de ce ſavant reſpectable lui inſpirèrent une ſi vive reconnaiſſance qu'il l'a conſervée juſqu'à la mort ; il m'a dit pluſieurs fois qu'il avait regardé comme une fortune ineſpérée, & c'en était une en effet pour un homme amoureux de l'Aſtronomie, de ſe trouver à l'Obſervatoire. Peu de temps après M. Caſſini l'aſſocia avec M. Maraldi ſon neveu, pour aller lever géométriquement le contour des côtes de la France. C'eſt-là que naquit entre eux cette amitié, ſi

solidement établie sur la conformité des vertus & des goûts.

Le grand Dominique Cassini avait entrepris en 1690, de tracer en France la suite des points par où passe le méridien de l'Observatoire. Il s'était écoulé cinquante ans ; le progrès de l'Astronomie & des arts qui lui fournissent des instrumens, demandait une vérification de ce travail. M. Cassini en chargea M. de la Caille conjointement avec M. de Thury son fils. Ce travail acheva de former M. de la Caille. La multiplicité des opérations & des réductions qu'elles exigent, lui donna cette facilité singulière d'observer & de calculer qu'il a toujours conservée. Il en résulta un autre bien pour lui ; sa santé jusqu'alors assez délicate, devint robuste ; elle se fortifia par une vie dure & active. Il passait le jour à parcourir les plaines, à gravir sur des montagnes escarpées, malgré l'intempérie des saisons ; le soir il ne trouvait qu'un mauvais lit, & un repas plus mauvais encore ; mais la fatigue ne connaît ni les insomnies, ni les indigestions. La Nature a voulu que les ménagemens des riches affaiblissent leur constitution que l'habitude du travail eût rendu vigoureuse.

Sur la fin de 1739, M. de la Caille fut rappellé à Paris pour y prendre possession de la chaire de Mathématiques du collège Mazarin, où sa réputation seule l'avait fait nommer. Il retourna bientôt finir ses opérations, dont une place à l'Académie fut la récompense en 1741.

C'est alors que M. de la Caille commença à se montrer tout entier. Un Astronome, dans le sens propre du mot, est celui qui mesure & qui con-

naît les mouvemens des aſtres. Le premier qui fut Aſtronome fonda la ſcience ſur un petit nombre de remarques ſimples ; des remarques on paſſa bientôt à des meſures d'abord groſſières, enſuite plus préciſes lorſque les inſtrumens furent inventés ; enfin toujours de plus en plus délicates, en même tems que les inſtrumens ſe ſont perfectionnés. L'art d'obſerver exige donc aujourd'hui des attentions multipliées, & dont le nombre eſt proportionné à la perfection des inſtrumens ; mais cet art ne ſuffit pas à l'Aſtronome, & c'eſt la moindre partie de ſes connaiſſances. L'Aſtronome qui n'aurait que l'art d'obſerver, en amaſſant des obſervations, reſſemblerait aſſez à un étranger qui dreſſerait une liſte de mots dans une langue qu'il n'entendrait pas. Il faut qu'un Aſtronome poſsède toutes les cauſes réelles ou optiques qui compliquent le mouvement des aſtres, qu'il ait approfondi les théories des Géomètres célèbres de nos jours, qu'il ſoit en état de les comparer avec les phénomènes, de prévoir les cas qui ſont les plus propres à cette comparaiſon, enfin qu'il puiſſe règler ſes obſervations ſur un plan raiſonné, un ſyſtème ſuivi que la théorie lui fournit. C'eſt alors que l'Aſtronome eſt digne de prononcer entre la Nature qui ſemble refuſer ſa marche à nos recherches, & le Géomètre qui s'efforce de la deviner. Voilà ce qu'était M. l'abbé de la Caille, & nous ne craignons point de le propoſer pour modèle. Il eſt vrai que ce modèle eſt difficile à imiter. Il faut un zèle égal au ſien pour embraſſer cette vie laborieuſe & pénible. Il veillait la nuit pour obſerver, toutes les fois que le ciel était ſerein, quand il y avait des obſervations à faire ;

& il y en avait toujours pour lui. Il s'y livrait comme un homme uniquement voué à l'obſervation ; & le jour, occupé de recherches longues & délicates, il ſemblait qu'il ſe fût conſacré uniquement à la théorie & au travail du cabinet. Quand il avait ainſi paſſé une partie de la nuit, il ne connaiſſait point de dédommagement dans la journée ; au contraire ſouvent même il ne ſe couchait point, & il s'applaudiſſait de l'occaſion qui l'avait fait lever plus matin.

M. de la Caille débuta à l'Académie par un mémoire très-utile ; c'eſt l'application du calcul des différences à un grand nombre de queſtions aſtronomiques. Côtes, Géomètre Anglais, voulant apprécier l'effet de l'erreur des obſervations, établit des formules pour déduire de cette erreur ſuppoſée connue l'erreur des réſultats ; M. de la Caille apperçut que ces formules pourraient s'appliquer à une infinité d'autres cas auxquels le Géomètre n'avait pas penſé. Il traduiſit pour-ainſi-dire ſes principes en langue vulgaire ; il en rendit l'uſage facile à l'intelligence du plus grand nombre des lecteurs ; car ſon eſprit était d'étendre & de ſimplifier toutes les méthodes.

M. de la Caille, en paſſant de l'Obſervatoire au collège Mazarin, n'avait plus de lieu commode pour obſerver. On lui bâtit, dans le collège même, un Obſervatoire, devenu fameux par le grand nombre d'obſervations qui y ont été faites, & par la correſpondance établie entre cet Obſervatoire & les plus célèbres de l'Europe. C'eſt de là que ſont ſorties ces obſervations nombreuſes qu'il inſéra chaque année dans les volumes de l'Académie ; obſervations qu'il donna toutes réduites, &

accompagnées des élémens sur lesquels les réductions sont fondées. Persuadé que l'Astronome qui a en vûe le progrès des sciences doit publier ses observations, & en faire jouir le public aussi-tôt qu'elles sont faites; que c'est ne rien donner, que de ne point réduire les observations en les publiant. Elles sont destinées à l'examen des théories, & cet examen en demande un grand nombre; le travail de les réduire devient donc immense. Alors l'entreprise effraie, décourage, & les observations s'accumulent inutilement. Il y joignait même les élémens du calcul, afin que dans des questions délicates, où l'on emploierait ses observations, on pût juger du degré de leur précision: ces choses qui montrent l'esprit d'ordre & d'exactitude qui faisoit son caractère, ne sont pas inutiles à son éloge.

La théorie des projections, déjà perfectionnée, demandait que M. de la Caille y mît la dernière main. Cette théorie est la base des cartes Géographiques; elle est d'un grand usage dans l'Astronomie : par une simple opération graphique on peut prédire les éclipses de soleil & des étoiles par la lune, ou déduire de l'observation la différence des méridiens & l'erreur des tables. M. de la Caille réduit toutes les espèces de projection au problème fondamental de la perspective, *étant donnés de position, un œil, un point visible & un plan, déterminer sur le plan l'apparence de ce point.* Toute projection est un cas particulier de ce problème, & le calcul s'y applique avec facilité & avec la plus grande rigueur. Ici il y a deux mérites réunis, celui de rendre les méthodes plus faciles, & celui de les réunir en une seule.

Depuis qu'il était démontré que les comètes étaient des astres, assujettis comme les autres planètes à un cours périodique règlé, leur apparition était devenue plus intéressante ; il était important qu'elles fussent observées, & que leur orbite bien connue servît à les faire reconnaître ; car l'Astronome fixe, pour-ainsi-dire, dans le ciel, la trace invisible de la comète, & son caractère distinctif est la route qu'elle a décrite. En conséquence Halley avait calculé les orbites de vingt-quatre comètes, & les désignait ainsi à la postérité qui doit les revoir. Mais depuis Halley beaucoup de comètes avaient paru qui n'avaient point été calculées. M. de la Caille marchant sur les pas de ce célèbre Astronome, entreprit de completter son travail ; travail qui devint immense par l'exactitude que l'Abbé de la Caille voulut y mettre. Il feuilleta les registres originaux, & discuta toutes les observations avant d'en faire usage. Quand la comète de 1759 reparut, il ne fut plus permis de calculer ses élémens dans une parabole, parce que le tems de sa révolution déterminait l'ellipse qu'elle décrit. Mais comme le calcul est plus facile, quand on suppose que la trajectoire est une parabole, M. de la Caille montra qu'on pouvait réduire les lieux de la comète, observés dans une ellipse, à ceux où elle aurait été vûe si elle avait décrit une parabole qui eût eu le même sommet & le même foier que l'ellipse.

Les phénomènes que l'on peut observer dans le ciel sont si multipliés, que la vie entière d'un homme infatigable ne suffit pas pour les embrasser tous. Tel Astronome s'attache à suivre les

mouvemens de Jupiter; tel autre veille sur les éclipses de ses satellites. Chacun se fait, pour ainsi-dire, un domaine dans le ciel; & ce domaine est d'autant mieux connu, que l'attention s'est partagée sur moins d'objets. Celui que M. de la Caille avait pris, renfermait les mouvemens du soleil & la position des étoiles. Il les avait choisis, parce que ce sont les connaissances fondamentales de l'Astronomie. Quand on observe une planète ou une comète, on la compare aux étoiles. On peut regarder les planètes & les comètes comme des voyageurs qui parcourent le vuide des espaces célestes; on détermine la route d'une planète dans le ciel par les étoiles dont elle s'est approchée, comme un voyageur désigne sa route sur la terre par le nom des villes où il a passé. La connaissance du mouvement des planètes exige donc que la position des étoiles soit exactement fixée. Ensuite quand du mouvement apparent d'une planète on veut déduire son mouvement réel, la longitude du soleil est supposée connue: il est donc essentiel d'avoir de bonnes tables du soleil. Les Astronomes en avaient construit successivement, qui chacunes étaient bonnes pour leur tems. Mais ce travail a souvent besoin d'être recommencé; car l'Astronomie differe de la Géométrie, en ce que celle-ci étant purement intellectuelle, atteint tout d'un coup à la précision rigoureuse; ses découvertes sont immuables, parce que ce sont des vérités. L'Astronomie au contraire détruit à mesure qu'elle édifie, le tems ne l'amène que lentement à la précision; elle rejette les mesures anciennes, lorsque des siècles écoulés, des yeux plus exercés, ou de

nouveaux inſtrumens, qui ſont de nouveaux yeux, lui promettent des meſures plus exactes.

M. de la Caille avait donc entrepris de perfectionner la théorie du ſoleil; & le mémoire qu'il donna ſur cet objet en 1749, eſt un de ceux qui doivent faire le plus d'honneur à ſa mémoire. Il avait déjà donné une méthode ingénieuſe pour déterminer l'apogée du ſoleil, au moyen de trois obſervations choiſies : elle eſt fondée ſur ce principe, que les deux points qui terminent la ligne des abſides ſont les ſeuls qui ſoient éloignés de 180 degrés, & qui en même-tems partagent également le tems de la révolution. M. de la Caille avait fait depuis long-tems beaucoup d'obſervations, qui lui ont ſervi à déterminer les dimenſions de l'ellipſe que le ſoleil ſemble décrire autour de la terre. Mais ſes propres obſervations ne ſuffiſaient pas pour fixer certains élémens, tels que la grandeur de l'année ſolaire, l'obliquité de l'écliptique & le mouvement de l'apogée. Ces trois élémens n'étaient pas encore ſuffiſamment conſtatés: les Aſtronomes ne s'accordaient pas ſur la durée de l'année ſolaire. Le célèbre M. Euler ſoupçonnait qu'elle n'eſt pas conſtante. On diſputait encore ſur l'obliquité de l'écliptique & ſur ſa diminution, ſur le mouvement de l'apogée, & par conſéquent ſur ſa quantité. Toutes ces queſtions ſont également intéreſſantes; elles ſont du nombre de celles que le tems ſeul peut réſoudre. On a des obſervations faites il y a deux mille ans, & ſi elles étaient auſſi exactes que les nôtres, il ne reſterait plus aucun doute : mais la groſſièreté de ces anciennes obſervations ſe refuſe à des concluſions ſi délicates. M. de la

Caille n'en trouva point qui fussent à-la-fois plus anciennes & plus exactes que celles de Waltherus, faites à la fin du quinzième siècle. Il calcula toutes les observations, & en déduisit les élémens de la théorie du soleil; par ces déterminations comparées à celles qu'il tirait de ses observations, il démontra que l'apogée du soleil avait un mouvement réel & progressif; que l'obliquité de l'écliptique était très-sensiblement plus grande qu'elle n'est à présent, & que par conséquent elle était sujette à quelque diminution. Le changement de l'année solaire, soupçonné par M. Euler, est resté au nombre des conjectures physiques, que la vraisemblance & la Géométrie autorisent, mais qui ne peuvent être éclaircies que par quelques siècles de plus. Feu M. Clairaut ayant calculé les petites inégalités produites dans le mouvement du soleil par l'action de Jupiter, de Vénus & de la lune, M. de la Caille se hâta de joindre ces nouvelles équations à ses tables. On ne peut dire quels seront à l'avenir les progrès des sciences; mais on peut penser que l'exactitude de ces tables est telle qu'il s'écoulera bien du tems avant que l'on puisse tenter d'en faire de meilleures.

La recherche de la position des étoiles fixes, & sur-tout des plus apparentes, étoit encore un travail à recommencer. M. de la Caille s'en occupa, comme nous l'avons dit, dès qu'il eut un observatoire. Il conçut le projet le plus vaste dont un homme puisse avoir l'idée. Ce fut, 1°. de fixer par des observations très-exactes & répétées un grand nombre de fois, les positions des plus belles étoiles du ciel, qui pussent devenir des points connus où l'on rapportât toutes les autres.

2°. De faire le dénombrement de toutes les étoiles au-dessus de la septième grandeur : il avait pour cela une méthode aussi simple qu'ingénieuse ; une lunette dont l'ouverture embrassait environ deux à trois degrés dans le ciel, était fixée dans la direction du méridien. Là il attendait toutes les étoiles que la révolution diurne faisait passer devant l'ouverture de la lunette, & voilà d'abord une bande du ciel connue, décrite & observée. Il relevait ensuite sa lunette deux ou trois degrés plus haut, pour observer une nouvelle bande ; & en partageant ainsi le ciel en bandes ou zones de deux à trois degrés de largeur depuis le zénit jusqu'à l'horison, il était en état de faire le dénombrement & de déterminer les positions de toutes les étoiles, sans qu'il lui en échappât aucune. Quand il eut achevé la première partie de ce projet, relativement aux plus belles étoiles visibles sur notre hémisphère, il se proposa d'aller au-delà de l'équateur pour observer les étoiles qui s'élèvent trop peu sur notre horison, ou qui sont absolument invisibles en Europe. La partie du ciel qui s'étend depuis le pole austral jusqu'au tropique du capricorne, la plus riche en belles étoiles, méritait bien d'être connue & décrite. Halley fit à ce dessein le voyage de l'île de Sainte-Helène, qui est située vers 16 degrés de latitude australe. Mais cet illustre Astronome n'observa qu'environ trois cens étoiles. Le ciel, qui couvre cette île, souvent chargé de brouillards, ne lui permit pas d'en observer davantage. M. de la Caille voulut completter le travail de Halley, en le recommençant. Il choisit le cap de Bonne-

Eſpérance, comme l'établiſſement le plus auſtral * des Européens, & celui où l'air était le plus pur, & le ciel le plus ſerein. Ce voyage, qui a contribué à le rendre célèbre, avait encore pluſieurs objets intéreſſans. M. de la Caille s'était propoſé premièrement d'obſerver la parallaxe de Mars périgée, de Vénus en conjonction inférieure; enfin, la parallaxe de la lune, qui eſt un élément important pour la théorie de cette planète. Secondement, de déterminer avec exactitude la poſition du cap de Bonne-Eſpérance; poſition ſi intéreſſante pour tous les vaiſſeaux qui doivent doubler ce cap en allant aux Indes & à la Chine; au reſte, il eſt bon de remarquer que ce voyage ne fut point une commiſſion du Gouvernement; il en faut faire honneur à ſon zèle ſeul. L'Académie l'approuva, le Miniſtère s'empreſſa de fournir les ſecours néceſſaires, mais le projet appartient à l'abbé de la Caille; & quand il eſt queſtion d'un travail long & pénible, d'un voyage périlleux, ſous un climat nouveau, qui peut être nuiſible, on doit louer le courage qui demande à s'y expoſer. Une obſervation que nous ne devons pas négliger, c'eſt que ce projet décèle un homme qui a embraſſé la ſcience dont il s'occupe, qui connaît le terme où elle eſt reſtée, & le point où on peut la porter: c'eſt le caractère diſtinctif du véritable ſavant; car l'homme ne marche dans la carrière des ſciences que pour en reculer les bornes. Jamais projet ne fut mieux rempli. On voit communément les hommes étendre fort loin les

* La latitude auſtrale du cap eſt 33 degrés 55 minutes.

projets dont ils s'occupent, & les resserrer dans l'exécution. M. de la Caille, qui embrassait plusieurs grandes recherches, s'était engagé à les suivre ; il tint parole, & fit plus qu'il n'avait promis. Que ceux à qui les momens sont précieux, que ceux qui savent que le fruit du travail est la seule trace que le tems laisse après lui, s'arrêtent sur cette époque de l'histoire de M. de la Caille, & contemplent la vie laborieuse qu'il a menée au Cap. Qu'on se représente un homme qui passe chaque nuit sept à huit heures, l'œil continuellement attaché à une lunette où il observe toutes les étoiles qui peuvent être observées : tantôt debout, tantôt couché * regardant le zénith, toujours combattant le sommeil & multipliant ses travaux pour le surmonter. Car son dessein n'était d'abord que d'observer les étoiles de la quatrième grandeur, & au-dessus ; mais leur nombre n'était pas assez grand, & dans les intervalles ses yeux s'appesantissaient par le sommeil ; il observa toutes les autres, pour être toujours en action. La nuit finie, à peine s'est-il permis trois ou quatre heures de repos, qu'il se relève pour prendre des hauteurs du soleil : un autre travail succède ; il rédige les observations qu'il a faites pendant la nuit. Son repas est interrompu par l'heure des hauteurs correspondantes qui le

* Il était souvent très-long-tems dans cette position si incommode, il avait un support fait en espèce de fourche, sur lequel il reposait sa tête ; d'ailleurs il s'était accoûtumé à compter de suite à la pendule, à écrire en même tems sans s'interrompre ; & c'est ainsi que souvent il passait plusieurs heures de la nuit.

rappelle à ſon inſtrument. Enfin la promenade, qui eſt le ſeul délaſſement qu'il ſe permette, lui offre de nouvelles recherches: il remarque les plantes, les animaux inconnus dans notre climat, la direction des vents, les meteores: dans d'autres momens il obſerve la température & la peſanteur de l'air, la déclinaiſon de l'aiguille aimantée; il meſure la longueur du pendule, & la durée des crépuſcules. C'eſt ainſi qu'il raſſemble les connaiſſances phiſiques de ce climat, comme des pierres qui ſerviront peut-être un jour à fonder l'édifice du ſiſtème de la Nature. Il revient terminer la journée, en préparant les obſervations de la nuit ſuivante. Le travail & la fatigue recommencent pour lui lorſque la nuit rend le repos au reſte des hommes. Cependant il faiſait encore toutes les autres obſervations, auxquelles pourraient ſe borner les travaux d'un Aſtronome; telles que les oppoſitions des planètes, les éclipſes de la lune & des ſatellites de Jupiter; les occultations d'étoiles, l'obliquité de l'écliptique, *&c.* Le travail forcé, les veilles, jointes à la chaleur du climat, échauffèrent tellement ſon ſang, qu'on fut obligé d'avoir recours à des ſaignées répétées pour en prévenir l'inflammation.

Cependant il avait rempli les vûes qu'il s'était propoſées; & ſix mois lui reſtaient juſqu'au retour des vaiſſeaux. Son génie actif lui ſuggéra l'idée de meſurer un degré du méridien dans la partie auſtrale de la terre. Il conſidéra que ces meſures ne pouvaient être trop multipliées; que la ſienne ferait connaître ſi les deux hémiſphères avaient la même figure, & qu'elle ſervirait avec les autres meſures à conſtater ou la régularité de

la forme du globe, ou la dissimilitude des méridiens. Ainsi, il entreprit & exécuta seul un travail qui avait été confié à plusieurs hommes célèbres. Non que je prétende diminuer la gloire qui leur est dûe, en réunissant sur l'abbé de la Caille celle qu'ils ont partagée entre eux. Une détermination si importante & si délicate doit être remise à plus d'une main habile; non-seulement pour l'exactitude du résultat, mais plus encore pour le degré d'authenticité qu'il doit avoir. Cette gloire ne s'affaiblit point en se partageant. L'abbé de la Caille seul, & privé de ce secours, n'a rien épargné pour atteindre à l'exactitude; il a mesuré trois fois la base dont il s'est servi, & se multipliant lui-même, il a suppléé aux associés qui lui manquoient. D'ailleurs il n'a pas négligé les preuves que les illustres Académiciens ont données; il a démontré l'exactitude de ses opérations par les détails qu'il en a publiés. Il a trouvé la longueur du degré de 57037 toises; ce degré plus long que celui de l'équateur, & plus court que celui du cercle polaire, confirme l'applatissement de la terre: mais il est plus grand qu'il ne devrait être à cette latitude relativement à ceux qui ont été mesurés en France; & il donne lieu de croire que les méridiens n'ont pas une figure régulière.

A l'arrivée des vaisseaux il reçut les ordres du Roi pour aller déterminer la position des îles de France & de Bourbon. Il obéit; & après un an de séjour dans ces îles, où il fit toutes les observations nécessaires, il se rembarqua pour retourner en France. Le tems de ces traversées n'était pas un tems d'oisiveté pour lui: il éprouva diffé-

rentes méthodes pour trouver la longitude en mer. Les distances de la lune aux étoiles avaient paru depuis long-tems un moien suffisant; mais il était difficile de faire faire aux pilotes les calculs & les réductions qu'elles exigent. Il s'occupa dès-lors du moyen de mettre cette méthode à leur portée, & il parvint bien-tôt à la réduire à quelques calculs qui pouvaient être faits d'avance par des Astronomes exercés, & à quelques opérations graphiques qui ne passent point les connaissances qu'ont ordinairement les pilotes. Ils les convainquit de la bonté de sa méthode, par des exemples où il redressa l'estime qui était tombée dans des erreurs considérables, & de la facilité de cette méthode, en leur en faisant faire eux-mêmes les opérations. Il estimait que les bornes de la précision de cette méthode étaient de vingt-cinq à trente lieues. Les montres marines nous promettent aujourd'hui une précision bien plus grande; mais la méthode de M. de la Caille pourra toujours être utile, parce qu'en faisant usage des montres, il faut bien se garder de négliger les observations astronomiques. Les observations doivent toujours servir à veiller sur les montres. Des machines d'un usage continuel, qui lorsqu'elles deviendront communes, seront exécutées par des mains plus ou moins habiles, peuvent éprouver quelque dérangement considérable & inattendu, qui coûte la vie à un grand nombre d'hommes.

Après quatre années de fatigues & de travaux, M. de la Caille rentra en France le 4 Juin 1754, avec la gloire dûe à un bon citoien, qui a rempli dignement un projet utile. Il rapportait un catalogue de 10035 étoiles, placées entre le pole au-

ſtral & le tropique du capricorne. Il s'en faut de beaucoup que la partie du ciel, compriſe entre le pole boréal & le tropique du cancer, ſoit auſſi-bien connue, quoique ſous nos yeux : mais le nord de l'Europe ne jouit pas d'un ciel aſſez favorable; on n'y peut faire des obſervations longues & ſuivies. Paris, Londres, preſque toujours enveloppés de nuées ou de brouillards, ſont le déſeſpoir des Aſtronomes! L'Italie, l'Eſpagne ou le midi de la France, peuvent ſeuls permettre de pareilles entrepriſes. Auſſi M. de la Caille, conſtamment occupé du projet dont nous avons déjà parlé, fut-il vivement tenté d'aller paſſer quelques années en Languedoc pour terminer ce travail, & donner à l'Aſtronomie un catalogue de toutes les étoiles, au-deſſus de la ſeptième grandeur. Différentes circonſtances ſe ſuccédèrent, & s'opposèrent à l'exécution de ce projet, juſqu'à ce que la mort y vînt mettre le dernier obſtacle.

Ses amis le ſollicitèrent de donner la relation de ſon voyage. Mais il n'en a donné qu'une fort abrégée dans les Mémoires de l'Académie. Les obſervations aſtronomiques furent ſon objet unique; il n'était pas homme à entreprendre rien qui pût l'en diſtraire. Dans ſes heures de loiſir, qui étaient fort courtes, M. de la Caille a fait les remarques qui ſe ſont préſentées à lui; mais il n'avait pas le tems néceſſaire à l'obſervation de toutes les choſes qui doivent fonder une relation. Pour connaître les mœurs des Hottentots, il faudrait s'enfoncer dans les terres. Ceux qui ſont au ſervice des Européens, n'ont qu'une tradition confuſe de leurs anciens uſages; façonnés aux mœurs de leurs maîtres, le caractère national eſt abſolument

défiguré. Ceux qui ſont libres, ſont trop éloignés des établiſſemens des Hollandais; & M. de la Caille n'eut rien écrit ſur des oui-dire. Il a relevé ſeulement quelques-unes des erreurs dont eſt rempli le livre de Kolbes, qui a fait une deſcription du cap de Bonne-Eſpérance. M. de la Caille répondait à ceux qui le preſſaient à cet égard : *Je pourrais, comme bien d'autres, compoſer une longue relation ; mais quand on ne veut écrire que ce qu'on a vû, & ce qui eſt digne d'être remarqué, on ne fait pas des volumes.* Il a été au Cap comme Aſtronome, & la relation de ſon voyage eſt la ſuite nombreuſe d'obſervations qu'il en a rapportées. Peu de tems après ſon retour, il publia ſon livre, *Fundamenta Aſtronomiæ :* livre qui eſt en effet le fondement de l'Aſtronomie, puiſqu'il renferme toutes les obſervations ſur leſquelles la théorie du ſoleil eſt établie, & les poſitions des 400 plus belles étoiles des deux hémiſphères, rectifiées avec le plus grand ſoin. On ne peut rien voir de plus exact. Toutes les déterminations ſont fondées ſur la méthode des hauteurs correſpondantes, dont il eſt le premier qui ait fait un ſi grand uſage ; il n'y a point d'étoiles qui n'ait été obſervée pluſieurs fois, & chaque fois par dix ou douze hauteurs, priſes avant & après le paſſage par le méridien ; l'imagination s'étonne en s'arrêtant ſur l'idée d'un pareil travail, elle doit admirer le courage qui l'a entrepris & la conſtance qui l'a exécuté.

Ses recherches ſur les étoiles tendaient à éclaircir toutes les queſtions importantes dont elles peuvent être l'objet. Depuis que la perfection de nos inſtrumens a permis de faire des obſervations

très-exactes, on a ſoupçonné que les étoiles regardées comme fixes, pouvaient avoir un mouvement propre, qui n'avait été inſenſible juſqu'alors, que parce qu'il était moindre que l'erreur des obſervations. La théorie de la gravitation fait tendre tous les corps céleſtes les uns vers les autres ; les plus grands, doués d'une force prépondérante, cèdent moins à l'action des plus petits : mais ils cèdent toujours un peu ; & le ſoleil, cette théorie admiſe, n'eſt pas dans un repos parfait. De plus, nous ignorons ſi le ſoleil, entraînant tout le ſiſtème qui l'accompagne, n'a pas un mouvement de tranſlation dans l'eſpace abſolu, mouvement dont nous ne pouvous avoir de preuves, faute de points fixes, auxquels nous puiſſions le rapporter. La queſtion du mouvement propre des étoiles eſt donc intéreſſante, & par elle-même, & parce qu'elle peut nous éclairer ſur ce point, puiſque l'analogie nous porte à croire que les étoiles ſont des ſoleils ſemblables au nôtre. Mrs Halley, Caſſini, & le Monier, avaient fait voir que *Sirius*, *Aldebaran*, *Arcturus*, ont changé de poſition à l'égard des autres étoiles. M. de la Caille entreprit d'en examiner un aſſez grand nombre : il ſe ſervit pour cela des obſervations de M. de la Hire, faites il y a quatre-vingt-dix ans avec de bons inſtrumens. Il les calcula, en y emploiant toute la préciſion de l'Aſtronomie moderne * ; & après avoir déduit les poſitions de ces

* On n'a point retrouvé ce mémoire : il faut qu'il ait été perdu. Mais je ſuis sûr de lui avoir vû faire ce travail, & j'ai fait moi-même le double de tous les calculs.

étoiles pour 1680, ces positions comparées à celles qu'il avait observées en 1750, lui firent connaître les étoiles qui avaient eu un mouvement propre dans l'espace de soixante-dix ans.

Un grand mémoire sur les réfractions astronomiques, fut encore un fruit de son voyage au Cap. Plusieurs Astronomes avaient construit des tables de réfraction, mais elles étaient fondées sur des hipothèses, sur des élémens incertains ; & en effet elles étaient toutes différentes entr'elles. D'ailleurs depuis que les Académiciens avaient voiagé vers l'équateur, on savait que les réfractions étaient plus petites sous l'équateur que sous la latitude de Paris, & que par conséquent elles croissaient en allant de l'équateur vers les poles, ou du-moins jusque vers la latitude de Paris. M. de la Caille imagina de déterminer à-la-fois, indépendamment de toute hipothèse, les réfractions sous la latitude de Paris & du Cap, & d'en connaître la différence. Voici l'esprit de sa méthode. Il choisit deux étoiles, dont l'une passe au méridien fort près du zénith du Cap, & assez près de l'horison à Paris. L'autre au contraire passe au méridien à Paris près du zénith, & ne s'élève que très-peu sur l'horison du Cap. Les hauteurs de ces étoiles comparées, donnent deux différences de latitude entre Paris & le Cap, qui seraient égales, s'il n'y avait point de réfractions ; la différence de ces deux quantités est l'effet de quatre réfractions ; il ne s'agit plus que de les séparer, & c'est ainsi que M. de la Caille parvint à les observer directement. Cette méthode a un avantage de plus ; des quatre hauteurs des deux étoiles, il y en a deux très-grandes où la réfraction

est peu de chose; & deux très-petites où la refraction est considérable; de ces deux petites hauteurs, l'une est observée à Paris, & l'autre au Cap; on peut donc conclure les réfractions sous ces deux latitudes, & ensuite en comparant ces réfractions entre elles, en connaître la différence. M. de la Caille trouva que les réfractions étaient plus petites d'un 40ème au Cap qu'à Paris. Ce n'est pas tout; on s'était apperçu que les réfractions étaient variables, suivant les différens degrés du chaud ou du froid, & suivant les hauteurs du barometre. M. de la Caille, après avoir établi la quantité de la réfraction moyenne, trouve qu'une variation d'un pouce dans la hauteur du baromètre simple produit le même effet, mais en sens contraire, qu'une variation de 10 degrés dans le thermomètre de M. de Reaumur; il évalue cet effet à la vingt-septième partie de la réfraction moyenne. Ainsi par des observations multipliées, par des principes soigneusement discutés, par des calculs scrupuleux & répétés, il donna à l'Astronomie la table des réfractions, la plus exacte qu'elle ait encore eue.

Nous devons nous arrêter ici pour remarquer ce que la science doit à M. de la Caille. Le siècle précédent fut celui des découvertes; le champ était fertile, & la culture produisit une moisson abondante. L'Astronomie fut enrichie d'un grand nombre de connaissances nouvelles; en même tems les instrumens se perfectionnèrent. Alors parut M. de la Caille, dont le caractère était d'embrasser & de lier les connaissances acquises; de porter la précision par-tout; d'imaginer les recherches les plus délicates, & de les suivre avec

une sagacité éclairée; de tirer le plus grand parti & des instrumens perfectionnés, & des vûes nouvelles de la Géométrie. C'est ce caractère qui lui a fait entreprendre & exécuter trois ouvrages, qui sont les fondemens de l'Astronomie; la théorie des mouvemens du soleil, les positions des étoiles, & la table des réfractions.

Ses observations du Cap lui fournirent deux autres mémoires, l'un sur la parallaxe de la lune, qui est immense par le travail, & important par son objet; & l'autre sur la parallaxe du soleil, déduite de la parallaxe de Mars périgée, & de Vénus en conjonction inférieure. Mais nous n'avons exposé jusqu'ici que ses principaux ouvrages; & si l'on veut juger des travaux qui ont rempli sa vie, il faut y joindre ses Elémens de Mathématiques, de Méchanique, d'Optique & d'Astronomie, qu'il avait composés pour ses leçons du collège Mazarin, ouvrages où l'on trouve beaucoup de précision sans obscurité, & un grand nombre de connaissances assez élevées, sous le titre de *Leçons élémentaires*. Il faut y joindre les Ephémérides, calculées pour trente ans, & dont le calcul demande beaucoup de tems & de patience; les éclipses calculées pour 1800 ans, & destinées au livre de l'Art de vérifier les dates. Les auteurs de cet ouvrage avaient recueilli le calcul de ces éclipses dans différens auteurs; ils prièrent M. de la Caille de jetter les yeux sur la suite qu'ils en avaient formée. M. de la Caille, qui pensa que les sources où ils avaient puisé étaient susceptibles d'erreurs, jugeant que le mérite de ce livre était l'exactitude, recommença les calculs de toutes les éclipses arrivées, ou qui

doivent arriver depuis la première année de notre ère jusqu'en 1800. Voilà quelle était son ardeur pour le travail, son amour pour l'exactitude; sa simplicité était telle qu'il rendit son ouvrage sans dire ce qu'il lui avait coûté, & qu'il fut étonné de se voir nommé dans la préface. Il avait encore du tems pour la rédaction des ouvrages des autres, quand ces ouvrages étaient utiles. Il donna, dans les Mémoires de l'Académie, l'extrait de la relation du voyage que le père Feuillée fit aux îles Canaries pour déterminer la position du premier méridien; & quand il publiait ainsi le travail d'un autre, cela veut dire qu'il le refaisait: car dans celui-ci il ne supposa que les observations, & il recommença tous les calculs. C'est ainsi qu'il fit en 1761 l'extrait des observations que M. de Chazelles avait faites dans le Levant, & la notice détaillée des observations de Guillaume Landgrave de Hesse. Après la mort de M. Bouguer, il veilla sur l'impression du Traité de la dégradation de la lumière, & il donna depuis une seconde édition du Traité de la navigation du même auteur. On voit par ce détail que peu d'hommes ont autant travaillé, puisque tous ces ouvrages, dont la plûpart demandent de longues recherches, ont été faits & publiés dans l'espace de vingt ans. Si la vie n'est en effet que la somme des momens où l'ame déploie son activité, qui est-ce qui a plus vécu que lui? Heureux d'avoir connu le prix du tems, & d'en avoir fait un digne emploi, il n'a jamais senti l'ennui qui pour la moitié des hommes est le fléau de la vie. Le tems qui s'écoule, qu'on regrette sans cesse, dont on accuse la lenteur ou la rapidité, marche

pour tous d'un pas égal. C'eſt nous qui retardons ou qui précipitons ſa courſe. L'eſprit qui médite s'élance, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, d'une heure à l'autre, ſans meſurer l'intervalle qui les ſépare, ſans s'appercevoir de la ſucceſſion des inſtans; tandis que l'oiſiveté qui ſe traîne ſur chacun des anneaux de cette chaîne infinie les compte avec ennui.

Cet emploi du tems ne ſe trouve que dans la retraite où les heures ſemblent ſe multiplier. M. de la Caille s'était fait une ſolitude au milieu de Paris, non qu'il fermât ſa porte à perſonne, il penſait qu'un ſavant qui peut être utile ne doit jamais ſe faire celer; mais ſon viſage qui devenait ſombre, ſon front glacé, à l'approche des gens oiſifs, leur ôtait l'envie d'y revenir.

Le dernier ouvrage qu'il entreprit, fut un catalogue des étoiles zodiacales. Il avait deſſein de l'inſérer dans le volume des Ephémérides qu'il allait faire paraître. Mais ce terme, qu'il avait mis à ſon travail, devint ſans doute la cauſe de ſa mort; il fit des efforts incroiables pour qu'il fût fini dans l'hiver de 1761 à 62. L'inconſtance du ciel lui laiſſait à peine une heure de repos chaque nuit; il ſe relevait ſans ceſſe, & ſe croyait très-heureux quand pluſieurs heures de veille lui valaient l'obſervation d'une étoile. Cette tâche qu'il eût faite à l'aiſe en trois ou quatre mois au Cap, lui coûta près de deux ans à Paris, & ne fut achevée qu'aux dépens de ſa vie. Son ſang s'enflamma; il fut attaqué le 5 Mars d'une fluxion de poitrine, dans laquelle il ſe mêla de la malignité; la force de ſon tempérament réſiſta quelque tems: mais enfin, victime de ſon goût pour

l'Astronomie & de son ardeur pour le travail, il expira le 21 Mars, à six heures du matin, emportant les regrets de ses amis, de l'Académie, qui faisait une grande perte en lui, & de l'Europe, qui le plaçait à côté des plus célèbres Astronomes. Il était âgé de quarante-neuf ans. Il a legué à l'Académie les registres de ses Observations, qui composent sept volumes *in-folio*. Il font foi de sa persévérance à observer le ciel, tandis que les Mémoires de la même Académie constatent le grand nombre de résultats importans qu'il en a tirés.

Six mois avant sa mort il avait lu à la rentrée publique de l'Académie un discours sur les progrès de l'Astronomie dans le milieu de ce siècle. Ce discours d'un stile concis & serré présente un tableau très-bien fait. M. de la Caille fait voir comment ces progrès rapides sont dus d'un côté à des instrumens nouveaux ou perfectionnés, & de l'autre à la sublime théorie de Newton, qui donnant des vûes nouvelles, ouvrant une infinité de voies aux recherches astronomiques, enchaînant les phénomènes connus à ceux que cette théorie indiquait, mit l'esprit humain en possession du vrai sistème du monde. M. de la Caille y développe d'une manière philosophique les causes qui firent rejetter si long-tems en France cette théorie, & qui la firent adopter ensuite avec une espèce d'enthousiasme. On la combattit sans l'entendre ; on la rejetta comme trop peu phisique. Il a fallu que décomposée, examinée par parties, l'accord de ses différentes parties avec les phénomènes, aient montré que le tout était inébranlable. Alors on a reconnu dans Newton

l'interprète de la Nature. On voit par ce difcours que M. de la Caille eût été l'hiftorien qui manque à l'Aftronomie. J'ignore s'il en eût jamais le projet. Mais ce qu'il méditait d'entreprendre, c'était un traité de la pratique de cette fcience, & ce livre, écrit avec la concifion qui lui était propre, rempli des détails qui lui étaient familiers, aurait été un excellent ouvrage.

Son efprit étoit jufte & méthodique, les connaiffances rangées avec ordre dans fa tête fe préfentaient fans peine. Toujours modefte, l'amour-propre ne l'a jamais follicité de paffer le point où il croyait voir les bornes de fon efprit : il difait avec fimplicité : *Je ne fais pas cela*, & fouvent on ne devait pas en croire la modeftie fur fa parole. Il s'exprimait avec la netteté convenable aux fciences abftraites, & perfonne ne fut plus propre à les enfeigner. Doué de la plus heureufe mémoire, il n'avait jamais rien oublié ; parce que, fi j'ofe m'exprimer ainfi, il lifait plus de l'efprit que des yeux : toute matière où l'on avait mis de l'ordre fe rangeait dans fa tête comme dans un moule qui lui était propre. Muni de principes févères, & d'un goût naturel pour la vertu, il l'avait confervée pure & incorruptible dans fa retraite ; c'eft-là que la vertu n'a point à combattre, à l'abri de l'exemple & des occafions, qui dans le monde, lui enlèvent toujours quelque chofe ; comme l'action des flots de la mer mine infenfiblement le rivage qui lui réfifte. Conftant à remplir fes devoirs, facrifiant tout à la juftice, à la franchife ; libre de toute ambition & de tout intérêt, fachant étendre fa fortune par fa modération, je ne crains point de

dire que sa probité mérite plus d'éloges que ses ouvrages ! c'était le seul point sur lequel il souffrait qu'on le louât ; il était satisfait de penser qu'il avait rempli ses devoirs ! Ennemi de la flatterie, il savait qu'elle ne loue guères la vertu. Il a rempli ses fonctions de Professeur au collège Mazarin avec le plus grand scrupule. Plusieurs accès de goute ne l'ont point empêché de donner ses leçons, & il n'y a manqué que les dix derniers jours de sa vie, lorsque les efforts réunis de tous ses amis, & l'accablement de la maladie ne lui permirent plus de sortir de son lit. C'est ainsi que sa probité délicate étendait la chaîne de ses devoirs. Son père, en mourant, n'avait laissé que des dettes. L'abbé de la Caille se crut dans l'obligation de les payer, & ne cessa d'épargner sur des appointemens modiques, jusqu'à ce qu'il eût donné cette marque de respect à la mémoire de son père. Un autre exemple de probité que la corruption des mœurs rend plus digne d'être remarqué, c'est le refus qu'il fit de passer des marchandises en fraude à son retour de l'île de Bourbon. Ses malles ne devaient point être visitées. Une somme assez considérable lui fut offerte pour en remplir quelques-unes de marchandises. Il ne considéra les droits des fermes générales que comme ceux d'un particulier qui avait eu confiance en lui : il rejetta l'offre, & fit surement ce qu'il devait faire : mais combien de gens, honnêtes sur tout autre point, s'appuiant des raisonnemens que l'on fait sur les gains des fermes, n'auraient pas regardé celui-là comme illicite !

Le compte des dépenses de son voyage a prouvé s'il était désintéressé. Je ne le louerai

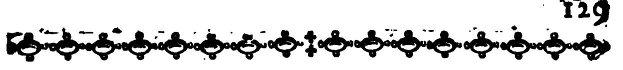
point d'avoir rendu un compte fidèle; mais je le louerai d'une économie dont on se croit aisément dispensé quand on voyage aux dépens du Souverain. Il ne fit usage des gratifications qu'on lui accorda, que pour récompenser un homme qui l'avait suivi.

Son caractère était l'amour de la vérité. Il la disait hautement; malheur à ceux qu'elle pouvait blesser. Peut-être dans le monde lui eût-on reproché cette liberté courageuse; mais il ne vivait pas dans ce monde où tant de ménagemens mettent le vice à son aise. *Mon ami*, me disait-il, *si les hommes de bien déploiaient ainsi leur indignation, les méchans mieux connus, le vice démasqué ne pourraient plus nuire, & la vertu serait plus respectée.* Tel était l'homme qui m'honora de son amitié, que je pleure tous les jours, & qui méritait le respect des hommes, plus encore que leurs louanges.

Il était froid & réservé avec ceux qu'il connaissait peu: mais doux, simple, égal & familier dans le commerce de l'amitié. C'est-là que dépouillant l'extérieur grave qu'il avait en public, il se livrait à une joie paisible & honnête. Alors son front brillait de la sérénité de son ame, il semblait qu'il la communiquât à tout ce qui l'entourait. Je n'ai jamais eu de jours plus doux que ceux que j'ai passés avec lui. Ses amis ne l'oublieront jamais; & ses ennemis, s'il est possible qu'il en ait eu, n'ont rien à dire contre lui. Heureux du moins de mourir ainsi! car la récompense du sage est de dire en mourant: Je n'ai fait que du bien sur la terre, & nul après ma mort ne s'élevera contre moi.

FIN.

ÉLOGE



ÉLOGE* DE LEIBNITZ.

Qui a remporté le prix à l'académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse en 1768.

** Omnia ad unum.

LORSQU'UN grand talent ſe montre, il éclipſe tout ce qui l'entoure. Des milliers d'hommes ſe meſurent à ce coloſſe, & peut-être ſe plaignent-ils de la Nature; peut-être penſent-ils que pour organiſer une ſeule tête, elle dépouille une génération entière. La Nature eſt juſte, elle diſtribue également tout ce qui eſt néceſſaire à l'individu, jetté ſur la terre pour vivre, travailler & mourir. Mais elle réſerve à un petit nombre d'hommes le privilège d'éclairer le monde; & en leur confiant les lumières qu'ils doivent répandre ſur leur ſiècle, elle dit à l'un: Tu obſerveras mes phénomènes; à l'autre, Tu ſeras Géomètre; elle appelle celui-ci à la connaiſſance des lois; elle deſtine celui-là à peindre les mœurs des peuples & les révolutions des empires. Ces génies paſſent

* L'auteur a fait quelques corrections à cette pièce.

** On a mis ſur la tombe de Leibnitz pluſieurs emblèmes & pluſieurs deviſes, & entre autres le chiffre 1, avec la deviſe, *Omnia ad unum*.

en perfectionnant la raison humaine, & laissent une grande mémoire après eux. Mais tous se sont partagés des routes différentes. Un homme s'est élevé qui osa être universel, un homme dont la tête forte réunit l'invention à la méthode, & qui sembla né pour montrer l'étendue de l'esprit humain.

A ces traits l'Europe reconnaîtra Leibnitz, qui fut à-la-fois Poëte, Jurisconsulte, Historien, Politique, Grammairien, Géomètre, Physicien, Théologien, Métaphysicien & Philosophe; ou simplement Philosophe. Car les différentes recherches où l'homme s'engage ne sont que le développement des vûes du Philosophe, qui spectateur de l'Univers, placé entre Dieu & son ouvrage, contemple l'un pour s'élever jusqu'à l'autre.

La Philosophie est l'usage de la raison étendu à tout ce qui nous entoure, & ramené sur nous-mêmes: c'est d'après cette idée que nous allons peser la gloire de Leibnitz; nous suivrons ses premiers pas dans la carrière; nous montrerons où étoient placées les limites qu'il a reculées; nous interrogerons ce siècle fameux par tant de systèmes; nous lui demanderons sur quels objets Leibnitz a porté les lumières de la raison, & le siècle répondra, sur tous! Mais en déploiant les vûes sublimes d'un homme supérieur, la vérité distinguera celles qui furent exactes de celle qui ne furent que grandes; elle dira où l'esprit de système a prévalu sur la saine Philosophie: & cet exemple fera voir qu'un grand homme peut tenir à son siècle par une erreur, tandis que prenant son essor, il élève son siècle avec lui.

Leibnitz (1), destiné à être la lumière de l'Europe, ne tarda pas à s'éclairer lui-même; il faut peu de tems à la Nature pour perfectionner son ouvrage, quand la raison se développe & se mûrit à la chaleur du génie. On voit Leibnitz franchir d'un pas rapide le premier âge (2) de la vie où se traîne le reste des hommes. Il possédoit un trésor, & l'éloge de son enfance fut de le connaître & d'en jouir. Ce trésor étoit une bibliothèque (3), espèce de temple où la jeunesse incertaine consulte les oracles du dieu qui préside aux talens. L'Orateur & le Poëte éveillèrent en lui l'imagination; il sentit qu'il serait dominé par elle; il sentit que doué des talens les plus opposés, libre de choisir entre la Poësie (4) & les sciences, dans les sciences même où son goût l'entraînait, l'imagination saurait l'inspirer. Cependant il rencontre la Géométrie, ou la raison elle-même, qui s'y montre toujours saine & invariable; saisi de respect à sa vûe, il reconnaît le guide du sage! Bien-tôt il maîtrise l'imagination; il lui défend de troubler la raison qui marche devant lui, & ne se permet de suivre l'une, que quand l'autre ne peut plus le guider.

Il jette ses premiers regards sur la Jurisprudence (5). Cette science, malheureusement nécessaire à l'Europe civilisée; cette science honorée sur-tout dans la patrie de Leibnitz, où le Germain porte le triple joug des coûtumes de ses pères, des constitutions de l'Empire, & des lois de Rome! Rome n'est plus, & le respect de son nom survit à sa ruine pour faire respecter ses lois! Le corps Germanique représente aujourd'hui cette maîtresse du monde; il hérita de ses titres, de ses

lois, il eût peut-être hérité de sa grandeur (6), si comme elle, il n'eût connu qu'un intérêt & qu'un pouvoir. Du mélange monstrueux (7) des coûtumes nationales & Romaines naquirent la contradiction des lois, & l'incertitude de la justice. Leibnitz fut frappé de l'imperfection de la Jurisprudence ! L'étude qu'il en avait faite était à peine achevée, qu'il osait prescrire la manière (8) dont cette science devait être enseignée & étudiée, qu'il donnait le plan d'un ouvrage qui reste encore à faire : celui où l'on tracerait la chronologie des lois Romaines, les vicissitudes qu'elles ont éprouvées, soit dans Rome libre ou dans Rome asservie, & les progrès ou la décadence de leur autorité chez les autres peuples. L'homme profond, qui recherche l'origine, la marche & l'esprit de la loi, n'a plus qu'un pas à faire pour devenir législateur. Aussi Leibnitz récemment émancipé par les lois (9) ne s'effraia-t-il point de l'idée vaste de remonter à leur source, & de puiser dans le droit naturel, dans les devoirs des hommes & des nations, le principe des rapports qui les enchaînent. Leibnitz embrassait une législation universelle (10). Ce projet, qui ne fut pas rempli, n'était point le fruit de l'orgueil de la jeunesse, mais de l'aveu que l'esprit se fait à lui-même de ses propres forces. L'esprit de Leibnitz voyait tout en grand ; il était doué d'une étendue & d'une pénétration sans bornes. Tout incompréhensibles que sont Dieu & l'infini, il s'est plongé dans la profondeur de ces idées ! Pour être législateur, il suffit d'avoir la Nature & la société devant les yeux, & de dire au genre humain : Voilà ce que tes penchans t'inspirent ; voici ce que tes

devoirs t'ordonnent. Le législateur considère l'homme en lui-même, d'où naît le droit naturel; les individus rassemblés composant une volonté, une force unique de l'union des volontés & des forces, d'où naît le droit civil; les nations divisées par l'intérêt, mais réunies par l'humanité, d'où naît le droit des gens. Ces objets d'une utilité générale étaient faits pour Leibnitz. Quel est l'homme de génie qui n'est pas touché de consacrer ses veilles à la félicité du monde, de recueillir la gloire avec le sentiment du bonheur public, & de pouvoir s'avouer, en lisant son ouvrage, j'ai mérité des louanges, parce que j'ai voulu que les hommes fussent heureux. Mais ces projets de législation ne sont peut-être que de pures spéculations philosophiques; les lois sont revêtues du sceau de l'antiquité, les abus en sont consacrés; on respecte encore le tout dont on ose blâmer les parties; & la plûpart des hommes que l'habitude enchaîne, & que les grandes entreprises effraient, vous diront : Comment détruire cet édifice immense? quelle main osera le reconstruire? Berlin le fait aujourd'hui; il faut un Roi qui veuille comme FREDERIC, & un sage qui exécute comme lui (11). Le même honneur attendait la vieillesse de Leibnitz; il ne fallait que peu d'années ajoûtées à sa vie. Le Czar Pierre, animé de ce courage qui ne connaît point d'obstacles, donnait des mœurs & des arts à son peuple; il créait des hommes, en même tems qu'il fondait des villes; & Leibnitz devait être le Solon de la Russie (12). Mais la mort priva ce grand homme d'une gloire si rare, & l'Univers d'un exemple plus rare encore, celui d'un Souverain qui du

haut de son trône appelle la Philosophie, & lui remet la puissance législative pour le bonheur de ses sujets ! On voit quelles étaient les vûes de Leibnitz sur la Jurisprudence ; & quoique ces vûes n'aient pas été suivies, on en doit faire honneur au Philosophe, qui eût été célèbre comme Jurisconsulte. Qu'importe à l'étendue du génie, qu'un projet n'ait pas été rempli ? Souvent les hommes sont aussi grands par leurs projets que par leurs travaux.

La Jurisprudence, fondée sur les siècles qui l'ont vû naître, s'étendre, s'obscurcir, demande l'étude de l'Histoire, où l'homme s'est peint dans ses ouvrages, qui sont les mœurs, les usages & la chaîne des évènemens politiques ; c'est sur la connaissance approfondie du genre humain que sont fondées les lois ; mais combien le genre humain ne differe-t-il pas de lui-même ? combien de nuances s'offrent à la Philosophie, qui parcourt la terre d'un pole à l'autre, & remonte le grand fleuve du tems jusqu'à l'origine du monde ? Leibnitz considère toutes les parties de cet immense tableau ; il en saisit les rapports & le resserre en l'embrassant. Il compare l'homme abruti par l'ignorance à l'homme élevé par la raison ; il l'observe esclave ou libre, dans l'histoire des Empires & des Républiques ; sous les différens climats, il le trouve changé par l'influence du sol, & de l'air qu'il respire. Ces faits ne montrent que l'homme modifié par les causes morales ou physiques ; mais ils tendent vers un centre, qui est l'homme de la Nature. Telle fut sans doute à-peu-près la succession des idées de Leibnitz, & c'est ainsi que le Jurisconsulte devint

Historien; c'est ainsi qu'en comparant les mœurs & les usages, il s'enfonça dans la recherche pénible des antiquités. Combien d'usages, si différens entre eux aujourd'hui, dénaturés par le tems, ont la même origine! Semblables à ces ruisseaux qui sortent du sein de la terre, le vulgaire ne soupçonne pas qu'ils aient une source commune; tandis que le Philosophe la trouve au sommet des montagnes où les vents déposent les eaux de la mer.

L'étendue des connaissances de Leibnitz le rendit précieux aux Princes qui surent le connaître. Les Souverains se disputèrent à l'envi l'honneur de se l'attacher (13). Leibnitz introduit à la Cour, y trouva la politique; non la politique considérée comme une science, & qui n'est que la science de la législation, mais la politique considérée comme un art, qui sert les passions des Princes, en montrant ou cachant au besoin la vérité; cette politique que les Philosophes n'approfondissent que pour la démasquer. Leibnitz engagé par la reconnaissance & par l'équité des causes qui lui étoient commises, fait valoir les droits qu'il avait à défendre sans trahir ceux de la vérité (14); il choisit avec art le vrai point de vûe des matières qu'il traite; il les rend lumineuses & intéressantes par de profondes recherches sur le droit public, & montre encore le grand homme dans les petites choses, si l'on ose appeller ainsi celles qui ont intéressé les Souverains. Mais dans un ouvrage de Philosophie, les objets se pèsent relativement à l'Univers; & le nom de Souverain se confondant avec celui d'individu, on ne trouve rien de grand que Dieu, la nature, les sciences & les lois! . . . .

Leibnitz fut rendu à l'Histoire par le duc de Brunswick (15). Un Historien Philosophe est un avantage que le Ciel n'accorde qu'à un petit nombre de siècles. Heureux les Princes qui savent en profiter ! Ils desirent de vivre dans l'avenir, & l'intérêt des peuples est qu'ils aient ce desir, qui doit les rendre bons & justes; mais alors il faut que leur mémoire soit conservée dans son entier; il faut que l'écrivain sache peindre, en racontant, & qu'il décrive leurs actions par une suite de tableaux dont les couleurs fortes & caractérisées donnent de la vie à l'Histoire. Le Duc veut que les talens de Leibnitz contribuent à l'illustration de sa Maison; il le charge d'en écrire l'histoire. Aussi-tôt Leibnitz se propose de l'établir sur les fondemens les plus solides. Car cet homme avait cela de particulier, qu'il se rendait également propre aux petites choses & aux grandes; qu'il était compilateur exact, en même tems qu'il était homme de génie; aussi nulle tête ne fut plus riche & n'eut plus de ressources ! Il parcourt l'Allemagne pendant trois ans, visitant les savans, les bibliothèques, les monastères, les tombeaux mêmes, pour en tirer quelque lumière. Il rassemble les chartres, les anciens titres qui y sont renfermés; il ramasse de toutes parts les connaissances, les pièces curieuses & utiles, soit à son projet, soit à la vaste littérature dont il était avide; il entreprend le voyage d'Italie, où fut la souche de la Maison de Brunswick: mais la Philosophie l'appelle encore dans ce pays, le centre des beaux arts, jadis fameux par l'empire dont il étonna l'Univers; plus cher alors aux yeux de Leibnitz par la renaissance des Lettres. C'est à son retour

qu'il publia tout ce qui était étranger à son objet, sous le titre de *Code diplomatique du droit des gens* (16); ce code est un recueil de déclarations de guerres, de manifestes, de traités de paix, de transactions, faits entre différens Souverains, où l'on peut lire leurs intérêts passés, prévoir peut-être leurs intérêts futurs, ou du-moins connaître la manière dont ils traitent les uns avec les autres. Leibnitz pensait que c'était dans ces sources qu'il fallait étudier l'Histoire & le droit des gens. Ce n'est pas qu'il crût y trouver le secret des Cours; il savait que sur la scène du monde, on ne peut que rarement juger des causes par les effets. Ainsi que dans une longue file de boules d'ivoire, la dernière seule est mise en mouvement par l'impulsion donnée à la première; de même autour des trônes, les passions pressées agissent les unes sur les autres de degré en degré jusqu'au Souverain, qui souvent cède aux plus subalternes lorsqu'il paraît commander. Voilà l'écueil des calculateurs & des politiques. Le code du droit des gens fut suivi du recueil des historiens de Brunsvick, matériaux qui devoient servir de fondemens à l'Histoire (17). Leibnitz n'a laissé que le plan de ce grand ouvrage; il devait commencer par une dissertation sur l'état de l'Allemagne (18), antérieur à toutes les histoires; il pensait que la Physique lui en indiquerait les traces dans ces bancs de coquillages dont la mer a formé le sol de l'Europe, & dans l'empreinte qu'ont laissé sur les pierres les poissons & les plantes; monumens obscurs où nous ne voyons que les preuves du séjour de la mer; mais qui oserait prescrire des bornes à la vûe de Leibnitz! De-là il passait aux

anciens habitans, aux différens peuples qui se sont succédés ; il traitait de leurs langues, & du mélange de ces langues produit par le mélange de ces peuples. C'est par ces recherches qu'il semblait vouloir étendre son plan ; on eût dit que se trouvant à l'étroit dans l'histoire d'une Maison particulière, il cherchait à agrandir le théâtre où devait s'exercer son génie. Dans l'ouvrage même il se proposait de répandre la lumière sur l'obscurité de plusieurs siècles, & sur la source des plus grandes Maisons de l'Empire. Mais des méditations d'un autre genre entraînèrent l'activité de Leibnitz ; & ce plan ne fut point rempli, parce que tel est le sort des hommes, que le tems manque aux projets des uns, tandis que les projets manquent à l'existence des autres.

Tout cela n'était pour-ainsi-dire qu'une branche des connaissances de Leibnitz sur l'Histoire ; il l'avait embrassée dans toute son étendue, & surtout cette partie intéressante qui appartient à l'esprit humain, c'est-à-dire les mœurs des peuples & les opinions des hommes. Il avait porté par-tout ce coup-d'œil philosophique qui trouve toujours quelque chose de neuf. Il prolongeait, par exemple, les tems de barbarie. Selon lui, ils ne s'étaient pas terminés à la fin du douzième siècle ; il regardait le treizième & le quatorzième comme les plus barbares. *Au milieu du douze*, dit-il, *on discernait encore le vrai d'avec le faux : mais ensuite les fables renfermées dans les cloîtres & dans les légendes, se débordèrent impétueusement, & inondèrent tout.* Il pensait qu'on peut être ignorant, raisonnable & heureux ; & que les vrais tems de barbarie sont ceux où l'on a trompé le genre humain.

Le ſage ſortant de la lecture de l'Hiſtoire, eſt fatigué de la triſte uniformité des ſcènes qu'elle préſente. Hé quoi, dit-il, les hommes ne font que paſſer ſur la terre, & la diſcorde & la guerre ſont éternelles. Leibnitz ne ſait où repoſer ſa vûe par-tout l'intérêt trace avec du ſang les limites des Etats; l'intolérance entourée de buchers, dit à la penſée: Voilà la route que j'ai preſcrite; & ce n'eſt ſouvent qu'un aveugle * qui dit à d'autres aveugles: Il faut ou me ſuivre ou mourir. Hommes, pourquoi vous déchirer? Anglais, Français, Allemans, vous êtes tous frères & citoyens du monde! La raiſon s'élève au milieu des erreurs pour les combattre; mais ſi l'homme ſe refuſe à la lumière, elle ne détruit point l'individu pour anéantir les penſées, & elle crie au fanatiſme: celui qui s'égare eſt encore enfant de l'Etat & de l'humanité. C'eſt alors que la *paix perpétuelle* & la tolérance civile ont tous les vœux du ſage. Que l'Egliſe décide donc & qu'on l'écoute; l'eſprit de Dieu, l'eſprit de la charité l'anime toujours; elle haït la perſécution. Que les Princes réunis ſoient eux-mêmes leurs juges, & que le Pape & l'Empereur, comme *chefs ſpirituel & temporel* (19), conſervent le repos du monde en préſidant à ces deux tribunaux. Voilà ce que Leibnitz écrivait à Peliſſon, au vertueux abbé de Saint-Pierre! Voilà le germe de ces principes de tolérance civile, que tant de plumes éloquentes répandent aujourd'hui dans l'Univers, &

* Calvin fit brûler à Genève, en 1553, Michel Servet, pour des opinions théologiques; intolérance doublement abſurde dans un hérétique.

que de savans Evêques (20) ont plus d'une fois défendus.

Si j'osais suivre encore la génération des idées de Leibnitz, je dirais que l'Histoire approfondie, le conduisit à la Grammaire & à la Philosophie des langues. Leibnitz savait la plûpart des langues mortes & vivantes : une mémoire heureuse lui avait fourni cette clé de toutes les sciences. Non que j'appelle ici Grammairien celui qui simplement entend & parle ces langues : ce nom appartient à celui qui en étudie le génie, & qui des principes particuliers qui les constituent, remonte aux principes généraux où elles se réunissent. C'est donc à cette recherche que l'Histoire paraît avoir entraîné Leibnitz. Il avoit consulté les savans de tous les païs, recueilli tout ce qu'on savait des langues anciennes & modernes de l'Europe; les voyageurs, les missionnaires, chargés de ses instructions, lui envoyaient les alphabets des peuples de l'Asie, & la traduction de quelques morceaux écrits dans leur langue. C'est en rapprochant ces morceaux, en les comparant, qu'il en tirait des observations générales & des remarques très-fines. L'origine des peuples est l'objet le plus digne de la curiosité d'un Philosophe (21). Mais les monumens historiques ne sont nés qu'avec la constitution des Etats. Tout ce qui est au-delà se perd dans les ténèbres, & les premiers établissemens, faits au milieu de l'ignorance, sont enveloppés de ses ombres épaisses. Au défaut des lumières que l'antiquité refuse, Leibnitz proposa l'idée la plus belle & la plus philosophique, ce fut de puiser dans le langage même des peuples ces connaissances si souvent desirées, sur leur source. &

leur fraternité ; il considéra dans chaque langue ces racines primitives, qui ont constamment une certaine signification, & dont un grand nombre de mots dérivent. La plûpart de ces racines se trouvent les mêmes chez différens peuples ; il en conclut l'existence d'une langue primitive, mère de ces langues, & d'un peuple antérieur, dont ces peuples sont également issus (22). Quel est ce peuple ? en quel tems a-t-il existé ? Là s'éteint cette faible lumière, & la nuit recommence. Quoi qu'il en soit, à-travers ces ombres, on apperçoit le genre humain former deux ou trois souches, dont sont sortis tous les peuples comme autant de branches. Ces ressemblances, fines & difficiles à saisir, parurent alors peu exactes ; il est des vérités qui ne sont pas susceptibles de démonstration : la vûe de l'esprit les pénètre ; mais toutes les vûes ne sont pas les mêmes, & les objets sentis & devinés par le génie, trouvent parmi les hommes beaucoup d'incrédules.

Semblable à un voyageur qui, fatigué d'une longue marche, s'arrête, porte ses regards sur la route qu'il a parcourue, & mesure avec déplaisir les sinuosités de son cours ; Leibnitz réfléchissait au prix dont on achète la connaissance des langues, c'est-à-dire au tems qu'elle dérobe à la culture des sciences. Les savans, disait-il, ne forment qu'un peuple ; ils ne devraient avoir qu'une langue ! Le Philosophe de Berlin serait entendu de celui de Londres, les idées se multiplieraient par la facilité du commerce, & les sciences rendues plus accessibles auraient des progrès plus rapides. Cette idée d'une langue universelle est très-philosophique, & dut frapper Leibnitz ; mais

j'oserai dire à ses admirateurs, & sans doute à l'Europe entière, que Leibnitz ne fut point séduit. Cette idée exige ou la connaissance d'une langue de plus, ou des traductions sans nombre. Une langue de plus n'est qu'une nouvelle dépense de tems; de longues traductions suspendent la marche de l'esprit humain. Combien d'années seraient perdues pour ne rien acquérir? On a pensé encore, qu'à l'imitation d'un peuple fameux par son antiquité, Leibnitz voulait exprimer chaque idée par un signe simple. Leibnitz n'était point né pour forger des entraves à l'esprit humain. Eût-il formé le projet d'une langue dont le dictionnaire serait une Encyclopédie? eût-il voulu que l'art de savoir lire consumât la vie. A la Chine cette langue borne pour jamais les progrès des sciences; & ce peuple, le premier éclairé, est encore depuis quarante siècles, au crépuscule du beau jour qui éclaire l'Europe. Si Leibnitz avait eu cette idée; s'il l'avait déposée dans le commerce de l'amitié, je distinguerais les projets d'un homme de ses travaux, & je dirais: Ceux-là sont les premières vûes de l'esprit, toujours grandes, quelquefois peu exactes; ceux-ci sont mûris par la méditation, qui ramène le génie sur lui-même, & perfectionne son ouvrage. Mais cette erreur, où je ne retrouve point Leibnitz, appartient à ceux qui l'ont mal entendu; je le reconnais, lorsque contemplant toutes les vérités, il tente de les soumettre au calcul. Philosophes sévères, c'est peut-être ici le rêve d'un grand homme; mais vous ne l'entendrez point sans admiration. Il avait reconnu que les vérités de toutes le sciences dérivent de quelques vérités premières, tra-

duites & présentées comme dans la Géométrie, sous mille formes différentes ; & sans doute il eût désigné ces vérités premières par des caractères généraux, & les formes qui les modifient, par des caractères particuliers. L'esprit méditant une vérité eût apperçu d'un coup-d'œil la chaîne qui la lie au principe commun, la distance qui la sépare de ce principe, & les rapports qu'elle conserve avec les autres vérités. Ces caractères eussent guidé la raison dans ses recherches, & les erreurs n'auraient été que des erreurs de calcul ; au défaut des données suffisantes, le calcul eût montré les degrés de vrai-semblance & de probabilité. Ainsi Leibnitz étendait aux autres sciences la certitude des sciences exactes, & devenait le guide de tous les siècles ! ainsi l'esprit humain devait marcher de toutes parts d'un pas plus ferme & plus rapide ! Ces caractères, comme ceux de l'algebre, auraient appartenu à toutes les langues, & voilà l'idée de cette langue universelle (23), la seule qui fût philosophique, & vraiment digne de Leibnitz ; & comme j'ai osé le dire, la seule qu'il ait jamais eue.

Arrêtons-nous un moment sur l'esprit philosophique qui fait le caractère de Leibnitz ; & pour juger de ce qui appartient véritablement à ce grand homme, jettons les yeux sur les tems qui l'ont précédé. Cent ans s'étaient à peine écoulés depuis la renaissance des lettres ; l'Europe s'éclairait par degrés : mais la Philosophie n'était sortie des ruines de l'antiquité qu'à la voix de Bacon. Elle parut sur la terre sans attirer les regards ; le genre humain, récemment introduit dans le sanctuaire des sciences, encore presque aveugle, cherchait en tâtonnant à reconnaître quelques

parties du temple, & ne pouvait suivre l'architecte qui lui en montrait le plan. Cet architecte était Baçon, qui dit aux hommes: « Voilà les » premières vérités de toutes les sciences, c'est le » terme d'où vous devêz partir; voyez-vous ces » points qui s'élèvent dans cet espace immense, » ce sont les vérités que vous avez à découvrir, » & voici la route qui y conduit ». Les hommes y portèrent une vûe faible & mal assurée, ne virent rien & ne l'écoutèrent plus. Il fallut que des génies qui parlaient la même langue vinssent accoûtumer les Nations à l'entendre. Les germes des connaissances futures, déposés dans les ouvrages de Bacon, restaient ensevelis. Descartes, Bayle, Locke, Newton & Leibnitz paraissent; ils allument à ce foier les flambeaux dont ils éclairent le monde; toute la Nature est soumise à l'examen, & l'esprit philosophique se montre sur les débris des préjugés & des erreurs. Il naît avec Descartes, qui donne une nouvelle existence à la Géométrie, ne craint point de revenir sur les notions les plus claires, & fait faire le premier pas à la Philosophie, en commençant par douter de ce qu'elle enseigne; il suit Bayle dans l'application de ce principe à la Dialectique, où l'art de la critique, par les objections opposées aux preuves, ébranle & fortifie tour-à-tour les raisons de croire & de douter; il conduit Locke, qui rappelle en soi son ame pour la décomposer & la connaître; il s'élève avec Newton, qui interroge les phénomènes, & leur arrache le secret du méchanisme de l'Univers; enfin il s'étend par les travaux de Leibnitz, qui, aussi hardi que Descartes, aussi subtil que Bayle, peut-être moins profond que Newton &

moins

moins sage que Locke, mais seul universel entre tous ces grands hommes, paraît avoir embrassé le domaine de la raison dans toute son étendue, & avoir contribué le plus à répandre cet esprit philosophique, qui fait aujourd'hui la gloire de notre siècle.

Cependant un nouvel ordre de choses se découvre à la vûe de Leibnitz; ses connaissances Mathématiques s'étendent (24); il va jetter les fondemens d'une immortalité justement méritée, France (25), l'aveu même de Leibnitz te donne part à sa gloire! C'est dans ton sein que s'est développé le germe que l'Allemagne avait vû naître; tes grands hommes l'inspirent & lui donnent une nouvelle impulsion! Il trouve réunis dans la capitale Cassini, Huyghens, Roberval, Bossuet, Arnauld, & la mémoire de Descartes & de Pascal. Telle est la vraie grandeur des nations; la magnificence du siècle de Louis XIV. s'est évanouie, & ces grands noms demeurent! Ils appellaient alors le sage qui, des contrées éloignées, venait chercher l'exemple & l'instruction; Huyghens éclaire Leibnitz; la carrière de la Géométrie s'ouvre, & Leibnitz a bien-tôt dévancé son maître! bien-tôt il découvre le rapport de la circonférence du cercle à son diamètre, exprimé par une suite de nombres rationnels. Il crut être le premier qui eût fait cette découverte; mais son sort était d'être prévenu par Newton. Le desir de voir cet homme rare conduisit Leibnitz au milieu d'un peuple altier, qui abusant de sa liberté, venait de faire frémir l'Europe étonnée de voir juger les Rois. Les secousses violentes qui agitent les Etats, sont des époques où le génie s'éveille

au cri des passions déchaînées ! Locke, Barrow, Gregori, Boyle, Vallis fleurissaient alors. Leibnitz se plaît au spectacle de tant de grands hommes rassemblés ; il s'agrandit en se mesurant avec Newton, qui comme un chêne, s'élevait au milieu d'eux ! Il n'a pas encore vingt six ans ; & dans la route qu'il s'est fraiée, il ne voit que Newton à côté de lui. La Société Royale se hâte de l'admettre au nombre de ses membres. Lorsque l'académie des Sciences de Paris fut augmentée d'une classe d'associés étrangers, elle s'empressa de choisir Leibnitz en même tems que Newton : leur destinée était d'avoir la même carrière & les mêmes honneurs ! Leibnitz remporta dans sa patrie l'estime que lui avaient inspiré ces Sociétés savantes. Il médita sur leur utilité ; il y vit l'exemple produire l'émulation, le commerce des idées accélérer la marche de l'esprit, & l'influence du génie se répandre sur la foule qui l'entoure. C'est de ce concours que naissent les progrès des sciences ; ainsi dans tous les genres les travaux réunis ont vaincu les obstacles. La formation des langues, la perfection des arts sont dus aux sociétés civiles ; les Académies sont maintenant pour les sciences, ce que furent les sociétés civiles pour les arts nécessaires. Les âges se transmettent le dépôt des connaissances, & les Académies veillent sur cet héritage de nos ancêtres, pour le remettre avec de nouveaux accroissemens à la postérité. L'électeur de Brandebourg s'honorait de l'amitié qu'il avait pour Leibnitz ; le Philosophe en profita pour exciter l'émulation du Prince, & l'Allemagne eut une Académie (26). Leibnitz en fut le vrai fondateur, si l'on peut appeller ainsi

celui qui crée une idée, tandis que l'autorité l'exécute. Berlin eſt aujourd'hui l'émule de Paris & de Londres ; ces trois Académies ſont ſemblables à ces hautes montagnes qui s'élèvent vers le ciel & dominent la terre : leur ſommet n'a pour habitans que ces eſpèces favoriſées, à qui la Nature donna des aîles rapides ! On en a vû ſortir des aigles, qui uniſſant leur vol & perçant la nue, ont oſé fixer le ſoleil, & lui demander compte de la courſe inégale de l'aſtre de la nuit ! C'eſt dans les Mémoires de cette Académie & dans le Journal de Leipſig, que Leibnitz dépoſa la plûpart de ſes inventions Mathématiques ; le détail en ſerait immenſe, ſi nous oſions l'entreprendre. Là ſont ſes recherches ſur les dimenſions des figures curvilignes, ſur la réſiſtance des milieux, & ſur le mouvement des graves dans ces milieux ; la deſcription d'une machine Arithmétique plus parfaite que celle de Paſcal ; ſes réflexions ſur les lois de la Nature, par leſquelles Dieu conſerve la même force dans l'univers. Deſcartes, contemplant ce grand ouvrage, avait ſenti que la régularité de ſa marche ſuppoſait un principe conſtant. Il établit que la quantité de mouvement était toujours la même. Leibnitz reconnut l'erreur (27) de Deſcartes. En effet, lorſque la main ſoutient un poids qui tend à deſcendre, il y a de moins dans l'univers le mouvement qu'auraient produit les deux puiſſances qui ſe détruiſent ; mais la force exiſte quoiqu'elle n'agiſſe pas ; elle a ſon effet dès que l'obſtacle ceſſe, & c'eſt la force, dont ſuivant Leibnitz, la quantité eſt conſtante dans le ſyſtème du monde. Bien tôt s'éleva le ſchiſme ſur la meſure des for-

ces *vives* : les favans fe partagèrent ; les uns mefurant avec Leibnitz la force *vive* par le carré de la vîteffe, les autres fimplement par la vîteffe. On vit d'un côté Leibnitz, Herman, Volf, Poleni, S'gravefande ; de l'autre Newton, Clarke, Pemberton, Defaguilliers, Mairan & Jurin, partis de principes fi différens, tous dans les mêmes problèmes, arrivaient aux mêmes folutions ! l'Europe étonnée ne connaiffait point de juge qui pût prononcer entre Leibnitz & Newton ! La queftion, qui avait paru d'abord appartenir à la Géométrie, n'eft plus aujourd'hui qu'une queftion métaphyfique dont la décifion eft indifférente à la Géométrie (28). Dans la voie de la certitude, Leibnitz & Newton pouvaient-ils différer autrement ?

Toutes ces recherches, ces confidérations profondes, qui ont placé Leibnitz au rang des premiers Géomètres, s'effacent & difparaiffent à côté d'une découverte à jamais mémorable ; elle fuffirait feule pour l'immortalifer. Chaque Géomètre, en avançant dans la carrière, ajoûte aux vérités connues des vérités nouvelles ; mais peu d'hommes font deftinés à opérer des révolutions dans les fciences. Defcartes fut l'auteur de la première ; femblable au Genois qui réunit les deux mondes, il eut l'idée féconde & fublime d'unir deux fciences, jufques-là féparées, en appliquant l'Algèbre à la Géométrie. Leibnitz fut l'auteur de la feconde ; il rendit plus facile l'art de découvrir, en perfectionnant l'inftrument, en le rendant plus fin, plus propre à pénétrer l'effence des rapports, par l'invention de ce calcul qui, fuivant la Nature dans fes pas infenfibles, en déduit les lois générales qu'elle obferve dans fa mar-

che ; tel est le calcul différentiel. Jamais invention n'eut tant d'influence sur l'état présent & futur des sciences, n'eut des succès plus grands & plus prolongés ! les problèmes les plus difficiles cèdent à la nouvelle méthode. Il semble que Leibnitz ait donné des aîles à l'esprit humain ! Géomètres de Paris & de Berlin, lorsque vous asservissez la lune à vos calculs, lorsque vous estimez les forces décomposées dans des courbes, vous avouez que le flambeau qui vous guide fut allumé par Leibnitz. Cette route que Leibnitz ouvrit aux Géomètres de tous les siècles, est celle qui conduisit Newton aux lois du mouvement des corps célestes : route qu'il avait long-tems parcourue seul & en silence, & qu'il n'ouvrit qu'après avoir atteint le but. Leibnitz publia les Principes du calcul différentiel en 1684, dans le Journal de Leipsig. Newton déposa les fondemens du calcul des fluxions en 1687, dans son immortel ouvrage des Principes Mathématiques de la Philosophie naturelle. Ces deux grands hommes s'étaient déjà communiqué leurs idées ; tranquilles & sans jalousie, ils s'applaudissaient de s'être rencontrés. En effet, la gloire de l'invention demeure la même, quoiqu'il y ait deux inventeurs, & seulement la reconnaissance du genre humain se partage. Le calcul différentiel, publié le premier, se répandit plus généralement. Le nom de Leibnitz vola dans l'Europe ; sa *Notation* fut adoptée par-tout, excepté en Angleterre ; les Anglais gardèrent le silence, & Leibnitz pendant quinze ans, jouit paisiblement de sa gloire. Ce fut en 1699 que s'éleva la réclamation de l'Angleterre en faveur de Newton. L'envie répétant le cri de la prévention nationale, & allant

plus loin qu'elle, accusa un Géomètre, assez riche d'ailleurs pour être à l'abri du soupçon ; & Leibnitz fut cité comme plagiaire au tribunal du public (29). Leibnitz sans inquiétude, demanda justice à la Société Royale dont Newton était membre. Les pièces de ce fameux procès sont publiques, & la raison a enfin jugé, lorsque la chaleur de la dispute a été passée. La gloire de Newton est à couvert; on ne peut lui refuser le titre d'inventeur, & même de premier inventeur, si l'on consulte la date des pensées. Les expressions énigmatiques, dont il se couvre dans ses lettres à Leibnitz, suffisent maintenant pour prouver son droit à l'invention, & ne pouvaient la faire connaître alors (30). Qui a donc conduit Leibnitz, si ce n'est le génie qui marchait devant Newton? Que répondra le petit nombre de ses accusateurs, au témoignage de Newton même; déposant en faveur de son rival, & l'associant à sa découverte (31)? Lorsque deux hommes s'élèvent au plus haut degré, est-ce leur siècle qui doit prononcer entre eux? Tout ce qui les entoure est-il fait pour les suivre & pour les apprécier? Ces hommes sublimes n'ont de juges que leurs émules, si ces émules sont assez grands pour être justes! Le comble de l'absurdité fut de reprocher à Leibnitz que la méthode du calcul différentiel n'était que la méthode de Barow! Ce reproche ne retombait-il pas sur Newton, puisque le calcul différentiel est le même que celui des fluxions? Le principe de ces calculs semble en effet caché dans la méthode de Barow: mais c'est ainsi que les découvertes se préparent. Les vérités particulières, qui mènent aux vérités générales, re-

ſtent quelque tems ſans fruit, comme les germes qu'un peu de terre enſevelit; ce ſont ces germes répandus dans l'univers que l'œil du grand homme découvre, & que ſon génie féconde.

On croirait que cette importante découverte, qui mérita l'empreſſement des plus grands Géomètres, qui fut augmentée, étendue par Bernoulli (33) qui rendit rivaux deux hommes tels que Leibnitz & Newton, fut généralement accueillie: ce ſerait mal connaître l'eſprit humain; le ſort du commun des hommes eſt de ſe refuſer à la lumière, & de fermer les yeux ſur tout ce qui peut être utile; nulle vérité ne s'eſt établie ſans combattre. Le calcul différentiel, où la Géométrie eſt guidée par une Métaphyſique aſſez fine, trouva des contradicteurs. Soit qu'on ne l'eût pas entendu, ou qu'on ne voulût pas l'entendre, mille ennemis s'élevèrent (32); les partiſans de Deſcartes ne voyaient rien au-delà de ſes principes & de ſes opinions, ils ſemblaient penſer que Deſcartes avait fermé la carrière des ſciences. C'eſt alors que Leibnitz leur propoſa les problèmes de la courbe iſochrone (34) & de la courbe paracentrique; le ſeul Huyghens s'y éleva, & donna la ſolution du premier: mais les Bernoulli même échouèrent long-tems au ſecond, & ne l'atteignirent qu'après s'être appropriés les principes de Leibnitz. Ces illuſtres Géomètres lui rendirent à leur tour ſes défis, en propoſant les problèmes de la chaînette & de la brachyſtochrone, auſſi-tôt réſolus par Leibnitz. La ſolution de ces problèmes dépend encore du calcul intégral, dont les principes naiſſent des principes du calcul différentiel. Mais la Nature qui a dévoilé l'art de décompoſer les gran-

deurs, & de les réduire à leurs derniers élémens, ne permet pas toujours de remonter des élémens aux grandeurs mêmes. Ici la science est bornée : peut-être le principe universel est il inaccessible à l'esprit humain ; peut-être aussi la découverte en est-elle réservée aux siècles futurs, & à celui qui, suivant les pas de Descartes & de Leibnitz, serait l'auteur d'une troisième révolution dans les sciences. Leibnitz, cette recherche intéressante était digne de ton génie, & trop grand pour te flatter sans fondement, tu te promettais des succès non partagés (35). Descendu avec Newton dans l'abîme de l'infini, tu te serais remontré seul sur le bord, & là déploiant l'art de reconstruire les grandeurs, tu aurais dit à ton émule : Il nous fut facile * de descendre aux sombres rives, mais ma gloire est d'avoir revu la lumière.

De ces notions intellectuelles, que contemple l'esprit dégagé des sens, Leibnitz passe à la physique générale, & rappelle le témoignage de ses sens pour suivre la Nature. Il parcourt les genres de la Botanique, les merveilles de l'Anatomie ; il donne de nouvelles vûes à la Médecine (36) ; il interroge la Chimie sur les mystères de la composition des corps ; il ne dédaigne pas même l'Alchimie, cette prétendue science qui méprise toutes les autres, tandis qu'elle cache sa misère dans l'ombre, cette aveugle qui quelquefois a trouvé ce qu'elle ne cherchait pas (37) ; à la

---

* *Facilis descensus averni.*
Noctes atque dies patet atri janua ditis :
Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras,
Hoc opus, hic labor est. Æneid. lib. VI.

voix d'Hartſoecker & de Brandt, il obſerve ces êtres vivans, deſtinés à la génération de l'homme; il répète l'expérience du phoſphore (38). C'eſt ainſi que l'obſervateur conduit le Philoſophe. Mais après avoir parcouru les différentes branches de la Phyſique, le Philoſophe s'arrête ſur la Nature même : il conſidère ce qu'elle eſt aujourd'hui, & lui demande ce qu'elle fut autrefois ? A cette grande queſtion le génie ſe réveille, il s'élance dans le paſſé : il apperçoit la terre au nombre des ſoleils qui éclairent le monde ; il voit le feu détruire toute matière combuſtible, & s'éteindre faute d'aliment : les eaux volatiliſées, retomber ſur cette maſſe vitrifiée, & la mer couvrir ſa ſurface entière ! Ce ſyſtème de Leibnitz eſt peut-être plus hardi que ſolide ; mais il a de la grandeur (39), & quelle que ſoit l'erreur qui le détruiſe, il n'appartient pas à tous les hommes de ſe tromper ainſi.

Cet amas prodigieux de connaiſſances, l'enchaînement qu'elles recevaient d'une tête bien organiſée devaient faire naître le plan d'une Encyclopédie. Ce plan n'eſt autre choſe que l'hiſtoire des penſées d'un homme de génie, qui en parcourant toutes les ſciences, en a réuni les principes. La ſomme des vérités eſt devant ſes yeux ; il trace les lignes de communication, & fait marcher l'eſprit humain, en ſuivant le fil qui conduit aux conſéquences. C'était le projet de Bacon, en partie exécuté par Alſtedius (40) ; mais cet ouvrage eſt la compilation, non l'enchaînement de nos connaiſſances. Leibnitz ſe propoſa de le réformer, ou plutôt de le recommencer, à l'aide de quelques gens de Lettres ; Leibnitz ſuffiſait preſ-

que seul pour cette entreprise! Mais trop occupé de ses vastes idées, toujours entraîné, sa vie se consuma sans qu'il pût s'y livrer. La gloire de l'exécution était réservée à notre siècle, & à deux hommes célèbres, nés pour remplacer Leibnitz & Bacon.

Nous avons jusqu'ici suivi Leibnitz dans des sciences particulières. Chacune de ces sciences est un point de vûe de la Nature, qui s'y montre sous une de ses faces. Mais le tableau général appartient à la Philosophie qui compare & généralise les propriétés de tous les êtres, & à la Métaphysique, qui examine leur essence. Nous avons rendu compte des titres solides de la gloire de Leibnitz. Ses découvertes Mathématiques sont immortelles: mais la Philosophie spéculative, la Métaphysique, sont des sciences d'une autre espèce. Dans la Géométrie, tout est soumis à l'évidence; ici ce sont des vûes, des rapprochemens, des généralités, des explications; il est juste de changer de balance pour apprécier le mérite; il faut peser non le succès, mais les efforts. Deux choses fondent la gloire des hommes, la découverte de la vérité, ou la vrai-semblance substituée à la vérité inaccessible; & dans ce dernier cas, pour prononcer avec équité, il faut se transporter au siècle des systèmes, se proposer une de ces questions si grandes, si profondes, & peut-être insolubles; il faut se représenter quelles méditations, quelle force de tête, quel courage ont été nécessaires pour atteindre à cette vrai-semblance: alors on peut juger. Leibnitz a mesuré, pénétré, décomposé la Nature; & quand ses systèmes, ses idées métaphysiques seraient dé-

truites par les progrès de la raiſon, on connaîtra par les erreurs mêmes ce que l'homme valait, & l'on reſpectera le Philoſophe marchant dans une route ténébreuſe, à la ſeule lumière du génie.

Leibnitz retrouva dans la Philoſophie ſcholaſtique le ſquelette défiguré de la Philoſophie ancienne, ſouvent ſi ſage, & quelquefois ſi ſublime. Il fut la puiſer dans ſa ſource. Ariſtote & Platon devinrent ſes maîtres. On reconnaît dans les écrits de Leibnitz un eſprit nourri de leurs principes (41), tantôt ſage, profond, & ſacrifiant à la raiſon comme Ariſtote; tantôt ſublime comme Platon, & comme lui s'abandonnant à l'imagination. Deſcartes fut encore ſon guide, ou plutôt l'objet de ſon émulation; lorſque Leibnitz naquit, il ne vit autour de lui que le culte de Deſcartes. Le trône d'Ariſtote était renverſé; & l'ignorance, dont le caractère eſt de combattre en rebelle ou de ſe ſoumettre en eſclave, avait rejetté ſes fers pour en prendre de nouveaux. Son idolâtrie fut aveugle, & ſon mépris eſt injuſte (42). La Philoſophie d'Ariſtote eſt la même que celle de Deſcartes. L'une & l'autre eſt corpuſculaire & méchanique. Malgré le nombre des partiſans de Deſcartes, Leibnitz n'héſite pas à préférer Ariſtote. Quelles que ſoient les erreurs de ſa Phyſique, les principes généraux en ſont vrais, & voilà le ſceau du grand homme! Dans la ſcience de la Nature, dans cette mer immenſe où nagent des faits épars & difficiles à ſaiſir, les erreurs particulières ſont du ſiècle; les principes généraux ſont du génie (43). « Partiſans de Deſcartes, hommes » toujours enfans, s'écriait Leibnitz, vous vous » traînez ſur les pas d'un grand homme, au-lieu

» d'eſſaier à marcher ! Celui qui oſe éclairer ſes » ſemblables a la poſtérité pour juge. Il ſeme les » opinions ; l'erreur croît au milieu d'elles ; mais » le flambeau de la raiſon brûle, détruit tout, ex- » cepté la vérité. Sans doute Leibnitz peut juger » Deſcartes, comme à ſon tour Leibnitz ſera jugé. » Deſcartes fut ſublime dans ſa Géométrie ; s'il ſe » trompa ſur les lois du mouvement, il montra » du-moins que le mouvement ſuivait des lois » générales. Le reſte de ſa Phyſique eſt un édifice » déjà preſque écroulé. Sa métaphyſique démon- » tre l'exiſtence des corps & l'immortalité de » l'ame ; mais elle s'arrête à leur influence mu- » tuelle. Deſcartes n'explique point comment » l'homme agit en vertu de la penſée ; il renvoie » les bêtes à la claſſe des machines, & tranche, » comme Alexandre, le nœud de la difficulté. » En vain l'expérience lui montre, dans l'animal, » les paſſions de l'homme ; il oublie que ſi l'auto- » mate peut avoir des deſirs, il peut avoir des » penſées. Deſcartes, en proſcrivant les cauſes » finales, ſemble ôter à la ſageſſe de Dieu ce qu'il » donne à ſa puiſſance. Où ſont les preuves de ſa » ſageſſe, ſi l'ordre & l'utilité ne ſont pas le but » & la raiſon de ſes ouvrages » ? C'eſt par ces méditations que Leibnitz ſe prépare à entrer dans le monde intellectuel.

Il commence, comme Deſcartes, par établir les principes qui doivent le guider. Tels ſont le principe de contradiction & celui de la raiſon ſuffiſante (44). L'un eſt la baſe de la Géométrie, où toutes les vérités ſont néceſſaires ; l'autre ſert à la Phyſique, où tous les effets dépendent d'une cauſe première, & naiſſent les uns des autres.

Nous regardons comme faux tout ce qui implique contradiction. Nous pensons que rien n'est sans une raison suffisante, quoique souvent cette raison nous soit inconnue. De ce dernier principe découlent la loi de continuité, & le principe des indiscernables *. L'une enseigne que tout changement, tout accroissement arrive par des degrés successifs; l'autre proscrit les parties similaires, par la raison qu'il y a par-tout un choix. Leibnitz joint à ces principes celui de la force toujours constante dans sa direction & dans sa quantité. Ainsi la Physique & la Géométrie viennent se réunir à la Métaphysique, source unique d'où découlent toutes les sciences.

Ces principes établis, le Philosophe médite. Il a les yeux fixés sur la Nature : il embrasse l'éternité même. Il voit tous les êtres se succéder rapidement devant lui, & disparaître, emportés par le tems. L'un naît, l'autre périt, & la Nature reste inaltérable ou se répare sans cesse. L'espace environne tout, les corps le pénètrent; il n'a de bornes que l'infini. Ces corps sont étendus, & résistent à l'effort qui les déplace! Qu'est-ce que l'étendue de ces corps? qu'est-ce que la force qui les déplace? Il voit la matière toucher la matière, & le choc enfanter le mouvement; mais la raison du mouvement est-elle dans la matière, ou dans une cause étrangère? De-là passant à l'être qui observe, Leibnitz se demande ce que c'est que l'ame, cette substance qui a des perceptions, des

* Le principe de Leibnitz était, qu'il n'y avait point dans la Nature de parties absolument semblables, & que l'on ne puisse absolument distinguer l'une de l'autre. Par conséquent elles sont toutes discernables; cependant il a donné au principe le nom de *Principe des indiscernables*.

idées, qui juge & qui agit; cette substance intangible qui touche les corps pour les mouvoir, ou qui les meut sans les toucher? Voilà les grandes questions qu'il se propose de résoudre, & voici ce que dit la raison éclairée par le génie.

Le tems n'est rien hors des choses, il est l'ordre des successions. C'est cet ordre qui le constitue & le mesure. Anéantissez le monde, le tems disparaît avec lui: Dieu seul demeure avec l'éternité qui est une & sans parties, comme tous ses attributs. L'espace qui renferme l'univers & ses habitans, n'est que l'ordre des choses coexistantes (45). L'esprit l'apperçoit à l'aide des abstractions; mais l'espace ne doit son existence apparente qu'à celle des corps qui semblent le pénétrer. Otez ces corps, le vuide reste & l'espace s'anéantit.

L'essence de la matière est d'être étendue & impénétrable (46): mais la raison suffisante de son étendue doit se trouver dans l'existence des parties qui la composent. Que sont ces parties? Si elles sont étendues, la même question renaît. Les élémens de l'étendue sont donc des êtres simples sans étendue (47). De-là ils ne peuvent avoir ni figure, ni divisibilité: ils sont inaltérables; ce qui n'a point de parties ne peut ni se composer ni se dissoudre; ils s'unissent pour former des corps; ils se séparent pour en former d'autres: ainsi se produit de toutes parts le phénomène de l'étendue. Mais l'existence de ces élémens suppose des qualités qui les distinguent du néant; le principe des indiscernables exige qu'ils different les uns des autres, & la loi de tout être créé veut qu'ils soient soumis au changement. Ces conditions ne peuvent être remplies que par la force

& la perception dont ils sont doués. La force active constitue l'existence de la *monade*, c'est-à-dire de l'être simple; & les perceptions, infinies en nombre & qui se succèdent sans cesse, établissent les différences & les changemens. Ainsi Leibnitz explique ce paradoxe, qu'il y a multitude & succession dans l'unité de l'être simple. Non-seulement la monade a la perception de ce qui l'entoure (48), mais elle est avertie d'une manière confuse de ce qui se passe aux extrémités du monde, parce que tout est enchaîné; l'ébranlement arrivé dans un point de l'espace & de la durée se propage de toutes parts à l'infini, comme l'ondulation de la surface de la mer s'étend jusqu'aux bornes de l'Océan. Chaque monade est donc un tableau de l'univers: mais Dieu seul peut y lire l'état présent des choses, lié comme effet au passé, & comme cause à l'avenir. La force & les perceptions animent tout, & la vie est répandue dans la matière. Ajoûtez à ces perceptions la conscience ou la mémoire qui les réunit, la monade deviendra l'ame des bêtes (49), la raison, elle deviendra l'ame humaine (50); enfin la préscience, la raison éternelle & la puissance infinie, & la monade sera l'unité suprême; Dieu, principe de toutes les monades, émanées de son sein par une espèce de fulguration (51); semblable à l'éclair qui, s'échappant du nuage entr'ouvert, répand sur la terre les particules électriques pour en pénétrer tous les corps. Nous ne jugerons point du degré de vrai-semblance de ces idées; mais on conviendra qu'elles étonnent par leur profondeur & leur sublimité! Que la raison circonspecte s'arrête & craigne de condamner Leibnitz: il peut avoir deviné le secret de la Nature! En partant de la création & de l'existence

d'un Être ſuprême, raiſon unique de tous les autres, le principe de la raiſon ſuffiſante devait conduire Leibnitz à imaginer les monades, à ne regarder l'étendue que comme un phénomène; mais des idées communes à celle-là, il y a un ſaut conſidérable que le génie ſeul peut faire; lui ſeul peut ſuivre ainſi le principe juſqu'à ſes dernières conſéquences, & lier le tout ſi étroitement.

De l'indeſtructibilité des monades, de la force dont elles ſont animées, il réſulte que la quantité de force doit être conſtante, & que la direction de cette force ne peut être changée que par le choc des forces oppoſées. D'où naît donc l'empire étonnant de la volonté ſur le corps? quelle influence a-t-elle ſur lui? comment peut-elle lui commander, ſuſpendre ou faire agir la force des monades qui le compoſent? C'eſt par l'harmonie préétablie entre ces ſubſtances. (52) L'une penſe & veut, en ſuivant les cauſes finales; l'autre agit en vertu des cauſes efficientes. Ces cauſes concourent enſemble, & s'accompagnent ſans ceſſe par d'immuables lois; le mouvement une fois imprimé au ſyſtème du monde s'étend, ſe réfléchit, ſe diſtribue à tous les êtres; & par la prévision de l'Être ſuprême, il ſuit la penſée ſans en dépendre, ou précède la penſée ſans la faire naître. Peut-être ce ſyſtème ne réſout-il une difficulté que par des difficultés inſolubles (53); mais ce qui eſt remarquable, c'eſt le fil des idées d'un grand homme. Le ſyſtème de l'harmonie eſt lié à celui des monades; tout part d'un ſeul principe, & Leibnitz parcourt ſucceſſivement & ſans s'arrêter les explications des phénomènes, d'une manière ſemblable en quelque ſorte à ces inſtru-

mens

mens méchaniques, qui partant d'un point, décrivent une courbe infinie par un mouvement continu.

De grandes questions s'élèvaient sur la liberté de l'homme & la préscience de Dieu, sur le mal physique & moral (54), en contradiction avec la bonté de l'Être suprême. L'Europe retentissait du nom de Bayle, & sa plume éloquente entassait les objections dans son Dictionnaire immortel, où, suivant l'expression de Leibnitz, *la raison & la foi paraissent en combattantes, & où il veut faire taire la raison après l'avoir fait trop parler.* Leibnitz entreprend de les réconcilier.

Il pose pour principe que deux vérités ne sauraient se contredire. La raison est l'enchaînement des vérités que l'homme a découvertes; la foi a pour objet la vérité révélée d'une manière extraordinaire : ce qui appartient à la foi est au-dessus de la raison, mais non pas contre la raison; parce que l'une & l'autre ayant sa source dans l'entendement divin, ne peuvent être opposées. Les vérités de la foi tiennent à l'idée de Dieu, & aux preuves de la révélation: la raison examine ces preuves, produit la foi, & les mystères ne sont plus à ses yeux que des vérités isolées, qui tiennent aux vérités connues, par une chaîne invisible que Dieu s'est réservée. La permission divine, qui semble souffrir le mal, les decrets qui le punissent; le choix des élus, entre une infinité d'êtres issus du même père, paraissent incompatibles avec l'idée de la justice naturelle. Cependant Dieu est juste; cependant ces idées universelles de justice ne sont pas fausses, ou tout serait perdu! Il semble qu'on ne puisse établir un attribut de l'Être suprême qu'aux dé-

pens d'un autre. Mais la conciliation de ces choses est téméraire, elle est en Dieu même; & la raison, dit Leibnitz, doit regarder ce qui existe comme indispensable & juste, sans sonder plus avant ce qui tient à la divinité, à sa manière d'être & d'agir; mystères qui sont la source de tous les autres.

Dieu est la première raison des choses. C'est par lui que l'univers sortit du sein des possibles, & reçut l'actualité. Tous les êtres indifférens à la forme, à l'ordre, aux propriétés dont ils jouissent, pouvaient être autrement qu'ils ne sont, & la raison des contingens doit être dans une substance éternelle & nécessaire. D'une infinité de mondes possibles, & prétendant également à l'existence, il résulte que cette substance est intelligente, puisqu'elle a choisi; & comme tout est lié, cette substance doit être unique. Cet examen & ce choix supposent l'entendement & la volonté: l'un est la source des essences, l'autre l'origine des existences. Mais à un entendement qui embrasse tout, est unie nécessairement une volonté qui se porte au bien ou au meilleur: d'où il parait s'ensuivre que le monde créé est le meilleur des mondes. Cependant l'entendement existe avant la volonté, & l'origine du mal est dans la nature idéale de la créature renfermée dans les vérités éternelles de l'entendement divin. Le mal physique n'est donc point l'effet d'une volonté primitive, qui doit tendre au bien absolu; mais d'une seconde volonté, qui limitée par l'idée de créature, conçue antérieurement, a dû tendre au meilleur. Dieu s'est représenté tous les possibles; chacun des êtres a contribué idéalement à son choix,

hors de lui-même il n'a rencontré que l'imperfection; & après avoir pesé les diverses proportions des biens & des maux, il a dit au meilleur des mondes : Je te donne l'existence. Dans cette contemplation intime, Dieu a vû, par la nature des choses, tout ce qui naîtrait dans l'éternité, de l'existence & de la combinaison de ces choses; mais il ne l'a point déterminé. De-là naît la liberté de l'homme, en même tems que la préscience de Dieu.

Telle est la Théodicée (55); tel est cet ouvrage où le génie éblouit la raison & dérobe le noeud de la difficulté, enveloppé dans des recherches profondes; où l'homme est libre, tandis que tout est lié dans le meilleur des mondes possibles. Ce système de l'optimisme (56) console un moment l'humanité, effraiée des désordres qui l'environnent; chimère brillante, dont le prestige efface les maux éloignés, & cède à la douleur présente. Philosophe sublime, pendant que tu raisonnes, écoute les cris qui t'affiégent : l'Asie esclave te demande, si le genre humain fut formé pour cinq à six tirans? l'Amérique, inondée du sang de ses habitans, si des barbares avaient le droit de les égorger? & l'Europe, assise sur des volumes de lois, te montre que le crime secoue sa chaîne, & règne encore dans le meilleur des mondes! Sois juste, & tu verras l'homme marchant à la mort, consumé par le travail & la maladie, traîner sa vie entre la crainte & la douleur! La foudre gronde sur sa tête, & les entrailles de la terre le menacent en gémissant; interroge Pline, expirant au pié du Vésuve! Considère ces campagnes fertiles, où des vents arides ont apporté la stéri-

lité & la famine, où le laboureur redemande au Ciel le pain de ses enfans. Aveugle, que parles-tu d'ordre & de bonheur! Sans doute tes talens élèvent l'espèce humaine; mais ses maux existent, mais l'oppression règne; & la vertu, qui appelle la mort, demande une autre vie au Dieu qui est son refuge: voilà le monde où tout sera bien!

Ces systèmes, ces idées métaphysiques, sont le terme obscur où vient se perdre l'esprit humain, élancé hors de sa sphère. Dans cette nuit profonde Leibnitz combattait Clarke (57), Clarke qui avait Newton derrière lui. Leibnitz reprochait à Newton d'avoir regardé l'espace comme le sens par lequel Dieu apperçoit les choses. Mais en traitant ces mystères inaccessibles, les esprits supérieurs ne s'entendent pas toujours. Cependant Leibnitz éclaire encore son siècle, en s'égarant dans les profondeurs de la Métaphysique. Un abîme est ouvert entre l'homme d'un côté, Dieu & la Nature de l'autre: Leibnitz tente d'y descendre; la raison restée sur le bord, observe en silence l'inutile effort du génie, & crie à la postérité: Arrête, Empedocle s'est perdu dans l'Etna!

Mais, dira-t-on, comment Leibnitz a-t-il pu se livrer à ces méditations infructueuses? comment la Philosophie ne l'a-t-elle pas arrêté? C'est que la Philosophie a ses degrés & ses âges; c'est qu'elle est d'abord incertaine dans sa marche: le desir de tout découvrir l'écarte de la vraie route; & quand l'imagination lui offre ses systèmes, elle en fait l'essai, comme d'un instrument propre à chercher la vérité; il a fallu savoir qu'il pouvait nuire avant de le briser. Le siècle de Leibnitz était le siècle des systèmes, & ce caractère dominait

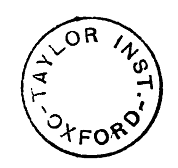
fur la Philofophie naiffante. Les fciences fortaient de leur berceau : la Géométrie marchait d'un pas rapide ; on penfa que la Phyfique & la Métaphyfique devaient la fuivre, & l'on anticipa fur leurs progrès par des hypothèfes. Mais la Métaphyfique repofe dans le fein de la Nature ; nous n'avons que fon ombre fur la terre : c'eft-là que Defcartes vit que les bêtes étaient des machines ; c'eft-là qu'il apperçut les tourbillons. Mallebranche crut y lire la doctrine des caufes *occafionelles*. Leibnitz en naiffant, refpira l'influence que Defcartes avait répandue fur fon fiècle ; & s'il fut entraîné par l'exemple de ce grand homme, fon erreur fut fublime, & la hauteur de fon vol a furpris l'humanité.

Tels font les travaux de Leibnitz, de ce Philofophe juftement célèbre, que toutes les fciences ont immortalifé. La légiflation réclame, avec les races préfentes & futures, celui qui s'occupa du bonheur du monde, celui qui connut la raifon des lois, & reçut d'un grand Prince le grand nom de légiflateur. L'Hiftoire & la Grammaire déclarent que Leibnitz leur appartient ; il a pénétré dans l'obfcurité des fiècles ; il a fait fortir la vérité de leurs ténèbres, & en uniffant ces deux fciences, il a montré le premier les lumières qu'elles fe prêtent. La Métaphyfique donne à Leibnitz, non la palme des découvertes qu'elle refufe, mais le prix du génie qui ofe les tenter. La Phyfique confacre fa gloire : feul il embraffa le domaine entier de la Nature, fuivit le détail, & voulut faifir l'enfemble de fes phénomènes : il eft remonté à l'origine des chofes ; il a vû la mer couvrant la face de la terre, préparer la fer-

tilité de l'Univers. Mais sur-tout la Géométrie montre avec complaisance l'homme qui balança Newton, l'homme à qui elle doit ses derniers progrès, & l'une de ces découvertes rares qui distinguent un petit nombre d'hommes, & de siècles privilégiés. Chacune de ces sciences pose sa couronne sur la tête de Leibnitz, & l'esprit philosophique y joint le laurier de l'universalité. A ce mot j'entends murmurer le vulgaire; la voix de l'envie s'élève, & la médiocrité qui s'étonne, demande si des méditations partagées ne sont pas affaiblies, & si, comme l'Esprit suprême, l'esprit humain peut tout embrasser? Oui, sans doute; n'a-t-il pas le génie, cette espèce de sens par lequel il apperçoit l'infini? Qui sait ce que le génie peut faire avec l'emploi du tems? Les connaissances des siècles tiennent à quelques vérités générales; c'est par ces vérités que le génie les saisit & les réunit! Celui qui se borne à un genre circonscrit lui-même ses idées; celui qui les a tous parcourus connaît seul la Nature! Cette universalité même caractérise le Philosophe, qui, de la hauteur de ses pensées, comme d'un point élevé dans l'espace des airs, contemple la terre qui roule sous ses piés. Dans cet amas confus de races qui se succèdent, d'espèces & d'individus qui se dévorent, il observe les nuances qui séparent les êtres, & les rapports qui les lient; chaque idée agrandit en lui l'idée de l'Être suprême, & lui découvre la chaîne de ses devoirs; ce grand spectacle lui montre la Religion dressant par-tout ses autels. Il la respecte ici, elle est l'ouvrage de Dieu : là il la conserve, elle est nécessaire à l'homme dont elle est l'ouvrage. De-là descen-

dant aux Souverains du monde, il les révère quand ils font juftes ; il obéit quand ils ne font que fes maîtres. Il interroge fon propre cœur : il y trouve l'amour de fes femblables, les noms facrés de père, de fils & d'époux ; voilà ce qui l'attache à fon exiftence, pendant que le vice & l'erreur fement autour de lui le dégoût de la vie ; mais l'amour des hommes l'encourage ; la dignité de fon miniftère l'élève ; il regarde les vices, les préjugés comme fes feuls ennemis, & combat les uns par l'exemple de fa vertu, tandis qu'il accable les autres de fes lumières.

Tel eft l'ordre des penfées du Philofophe (58), & la peinture des mœurs de Leibnitz. O Leibnitz, ta vie fut celle d'un fage ; la mort ne paraît point rédoutable au fage ! Elle entre dans le fanctuaire où il contemple le grand livre de la Nature ; à chaque page eft écrit le nom de la mort : le fage la voit, & regarde le terme de la vie comme il en a vû le cours, comme l'accompliffement des lois générales. Leibnitz, entre la douleur & la Philofophie, fe défend contre la faibleffe humaine : l'efprit commande encore ; il médite ; il trace fans effroi fes dernières penfées, & lorfqu'il veut les relire, la nature n'obéit plus, & le fage ceffe de vivre. C'eft ainfi qu'après un jour ferein, où le foleil prodigua fa lumière, cet aftre defcend le foir vers une horifon fans nuage, & fe couche avec tout fon éclat !



NOTES.

Ces notes sont tirées de la Vie de Leibnitz, par M. le chevalier de Jaucourt; de l'Eloge de Leibnitz, par M. de Fontenelle; de quelques articles de l'Encyclopédie; de l'Histoire des Mathématiques, de M. de Montucla; du Recueil des pièces sur la Philosophie de Leibnitz, Clarcke, & Newton, &c. par M. Desmaiseaux, & de tous les Ecrits de Leibnitz qu'on a pu se procurer.

(1) Godefroi Guillaume, baron de Leibnitz, historiographe de l'électorat d'Hanovre, président perpétuel de l'Académie de Berlin, associé étranger de celle de Paris, *&c.* naquit à Leipsic, ville du cercle de haute Saxe, le 3 Juillet 1646. Frederic Leibnitz, son père, était professeur en Morale, & greffier de l'Université: sa mère, Catherine Schmuck, était fille de Guillaume Schmuck, docteur & professeur en Droit dans l'Université de la même Ville; la sœur de sa mère était mariée à Jean Strauchius, secrétaire de la ville de Brunsvick, & jurisconsulte célèbre; Paul Leibnitz son grand-oncle, avait servi en Hongrie avec assez de distinction pour que l'empereur Rodolphe II l'ennoblît, & lui donnât les armes que son arrière-neveu a toujours portées. [*Vie de Leibnitz.*] Le père de Leibnitz mourut le 5 Septembre 1652, & le laissa âgé de six ans, avec un bien très-médiocre, qu'il fallut partager entre plusieurs enfans de différens lits. Mais la mère était une femme éclairée & vertueuse, qui s'attacha à lui donner une excellente éducation. L'éducation des grands hommes est peut-être plus simple que celle du vulgaire. Celui-ci ne peut se passer de guide; il n'a que les inclinations qu'on lui prête: ceux-là n'ont besoin que de ces connaissances premières, qui sont la clé des sciences. L'instinct du talent commande; ils s'attachent au genre que la Nature leur destine, ou les embrassent tous comme a fait Leibnitz.

(2) Jean Horschuchius & Tileman Bachusius, enseignèrent à Leibnitz les principes des langues Latine & Grecque. C'est-là à-peu-près tout ce qu'il voulut apprendre d'eux. *Vie de Leibnitz.*

Il eſt important d'employer utilement l'âge précieux où le cerveau reçoit des impreſſions profondes. Pendant que la Nature grave, elle avertit les hommes de n'apporter à ce dépôt que ce qui eſt utile & néceſſaire à toute la vie, la Religion, la Morale, les principes du gouvernement, les phénomènes de la Nature, les langues néceſſaires, ce doit être l'ouvrage de la Philoſophie ; en éclairant les hommes il faut qu'elle veille ſur l'enfance qui les prépare, & qu'elle briſe les entraves qui retiennent les eſprits ſupérieurs en accablant la médiocrité.

Les premiers maîtres de Leibnitz furent Thomaſius & Kuhnius, l'un profeſſeur en Philoſophie, l'autre en Mathématiques, dans l'Univerſité de Leipſic. Thomaſius était un homme ſupérieur pour ſon tems. Avant Leibnitz la Philoſophie conſiſtait à connaître & à méditer les ſentimens des anciens, à ſe renfermer dans le cercle de leurs opinions ; dans ce ſiècle, où l'érudition était plus commune que la méditation, les bons eſprits étaient ſeuls capables de démêler les vérités renfermées dans les écrits d'Ariſtote & de Platon, tandis que les autres expliquaient, commentaient ſans entendre, & s'attachaient aux mots, ſource éternelle de diſputes. Thomaſius avait lu ces Philoſophes en homme éclairé ; il s'était pénétré de leurs principes. Il avait l'eſprit juſte & vaſte, le même deſir de ſavoir que Leibnitz. Leibnitz a déclaré « que ſi Thomaſius avait paru trente ans » plus tard, & qu'il eût été témoin des grandes découvertes » qui ont été faites, il aurait porté la Philoſophie tout auſſi » loin qu'aucun de ceux qui ſe ſont fait la plus belle & la » plus grande réputation ». *Vie de Leibnitz.*

Thomaſius enſeignait clairement ; Kuhnius qui n'était pas ſi profond, ou qui avait des idées moins nettes, s'exprimait avec obſcurité. Leibnitz devinant ce que le Profeſſeur rendait inintelligible, expliquait aux autres étudians, & le diſciple était le véritable maître. Celui qui lui ouvrit la carrière des Mathématiques fut Weigel, profeſſeur à Iena, ſous lequel il alla étudier. Weigel était alors un mathématicien célèbre. On a de lui pluſieurs bons ouvrages. Il propoſa de réduire à quatre les dix chiffres dont nous nous ſervons ; & pour le dire en paſſant, cette idée eſt peut-être le germe de l'Arithmétique binaire, où Leibnitz enchériſſant ſur ſon maître, réduit tous les chiffres à deux. Boſius, dont

il prit encore des leçons, était un savant d'une autre trempe; nourri d'une érudition profonde, versé dans la connaissance des auteurs anciens & modernes, il savait répandre sur l'Histoire sainte & profane la lumière de la critique : voilà trois hommes, Thomasius, Bosius & Weigel, dont les talens réunis formèrent les talens de Leibnitz. En passant dans ses mains, ils prirent ce caractère de grandeur qui étonna l'Europe. *Vie de Leibnitz*.

(3) Son père lui avait laissé cette bibliothèque. Dès qu'il sut assez le grec & le latin, il entreprit de l'épuiser; Poëtes, Orateurs, Historiens, Jurisconsultes, Philosophes, Géomètres, Théologiens, il dévora tout.

(4) Leibnitz était Poëte; il a fait de très-beaux vers latins. Lorsqu'en 1676 il perdit le duc Jean Frederic de Brunsvick, son protecteur & son ami, « il composa sur sa mort » un Poëme latin qui est un chef-d'œuvre, & qui mérite » d'être compté parmi les plus beaux d'entre les modernes. » Il ne croyait pas, comme la plûpart de ceux qui ont tra» vaillé dans ce genre, qu'à cause qu'on fait des vers latins, » on est en droit de ne point penser & de ne rien dire, si ce » n'est peut-être ce que les anciens ont dit. Sa poësie est » pleine de choses; ce qu'il dit lui appartient; il a la force » de Lucain, mais de Lucain qui ne fait pas trop d'effort ». [*Fontenelle*]. Je n'ai point vû ce Poëme; je ne connais que la description du phosphore, qui se trouve dans les Mémoires de Berlin. Leibnitz y étale toutes les richesses de la Poësie, toutes les comparaisons que l'Histoire & la Fable peuvent fournir. Il finit par ces vers.

Innocuus, ni fortè hostili durius ausu
Tractatur, nimio motu tum concipit iras,
Horribili fremitu, verisque ardoribus urit,
Omnia corripiens, & longa incendia miscet.
Promptius Assyriam possis extinguere naphtam
Phasidis aut pulsæ tunicam, lethalia dona.
Cum tumulatus aquis nimio discedit ab æstu,
Dissimulat vires, tantum cum forte movebis,
Admota-ve manu facies sentire calorem,
Impiger emisso testatur fulgure vitam,
Immortale animæ referens emblema beatæ, &c.

Miscell. Berol. 1710.

Il a fait aussi des vers français. Il écrivait dans cette langue très-correctement pour un étranger, & avec plus de force & même d'agrément que beaucoup de Français. La force du stile est dans les idées, dans la manière précise de les concevoir, & l'expression est toujours soumise au grand homme, qui se montre encore à-travers les difficultés d'une langue étrangère.

(5) Il étudia en Droit, d'abord sous Falkner, professeur à Iena, & ensuite à Leipsic, sous Leonard Schwendendorffer & sous Quirinus Schacher. Il y fut reçu maître ès Arts, & obtint en 1665 le grade de bachelier. L'année suivante, il se préparait à recevoir le bonnet de docteur en Droit; il n'avait pas l'âge prescrit par les statuts de l'Université: mais tant de raisons sollicitaient la dispense, indépendamment des exemples, que Leibnitz ne pensait pas qu'elle pût lui être refusée. Nous voudrions, pour l'honneur de la ville de Leipsic, pouvoir supprimer ici la vérité, & dissimuler qu'elle méconnut les talens qui devaient un jour faire sa gloire; mais on sait que la dispense d'âge qui doit être offerte au mérite, ne fut point accordée à Leibnitz, & qu'il obtint de l'Université d'Altorf, la distinction que ses concitoyens lui avaient refusée. On a dit qu'il avait offensé les Scholastiques par le mépris qu'il avait pour eux, & qu'il avait parlé d'Aristote avec trop peu de ménagement; mais cela s'accorde mal avec son respect pour ce grand homme, dont il prit la défense contre les partisans de Descartes. M. de Fontenelle pense que la femme du Doyen de la Faculté fut la cause de ce refus. Leibnitz soutint à Altorf un acte public sur un sujet important, *de Casibus perplexis in Jure*, & fut reçu Docteur avec un applaudissement universel. On lui offrit une chaire extraordinaire de professeur en Droit; mais Leibnitz fut assez sage pour répondre qu'il fallait achever de s'instruire avant d'enseigner aux autres. Leibnitz préféra le séjour de Nuremberg à celui d'Altorf, parce qu'il espérait y trouver plus de gens de lettres. Ce fut à Nuremberg qu'il entra dans une société d'Alchimistes. [*Voyez la note 37.*] Ce fut à Nuremberg qu'il se lia d'amitié avec le baron de Boinebourg, chancelier de Jean-Philippe de Schonborn, électeur de Mayence. Ce Seigneur aimait les savans, était savant lui-même, & ne pensait pas que la culture des lettres fût incompatible avec la dignité des grandes places. Il parta-

geait son tems entre l'étude & les affaires. Le baron de Boinebourg rencontra Leibnitz à la table de l'hôtellerie où ils étaient logés tous les deux. La logique & l'érudition du jeune Leibnitz le frappèrent. Il lui offrit ses conseils, son amitié. Il l'exhorta de se livrer à la Jurisprudence & à l'Histoire, & l'engagea à préférer au séjour de Nuremberg celui de Francfort sur le Mein, qui les rapprochait davantage. Il alla plus loin, & promit de lui procurer à la Cour de Mayence un emploi digne de lui. *Vie de Leibnitz.*

(6) « Le défaut de l'union de l'Empire n'est pas, comme » M. l'abbé de Saint-Pierre le parait prendre, que l'Empe- » reur y ait trop de pouvoir; mais que l'Empereur, comme » empereur, n'en a pas assez ». *Observ. de Leibnitz sur le Projet de Paix perpétuelle.*

(7) Les établissemens considérables sont presque toujours les plus mal faits. Les capitales des grands royaumes ne sont dans leurs commencemens qu'un amas de rues & de maisons, placées les unes près des autres, suivant le besoin; ensuite les murs se sont étendus, les accroissemens se sont multipliés sans aucun plan; & comme les grandes villes n'ont point eu d'architectes, les grands Etats n'ont point eu de législateurs. Des peuples réunis ont apporté des législations différentes. Ces lois mal assorties ne montrent que les membres épars d'un corps qui n'a jamais existé; il y manque le principe d'union, l'esprit du législateur. Telle est la Jurisprudence de l'Europe. Lorsque les Barbares eurent détruit l'empire Romain, ils élevèrent de nouveaux empires sur ses débris. Ces Barbares avaient leurs lois, simples comme eux, & peut-être d'autant plus justes & plus utiles. Forcés d'admirer encore le peuple qu'ils avaient craint si longtems, ils crurent l'égaler en adoptant sa Jurisprudence: sans doute il est des lois qui naissent du droit naturel, & qui appartiennent à tous les hommes. Mais ouvrez le code de toutes les nations, vous y retrouverez ces lois. La Nature, qui est par-tout la même, a par-tout dicté ce qui est nécessaire. A mesure que les peuples se sont éloignés de ce nécessaire toujours simple, leurs lois ont été plus différentes; l'arbitraire, dont les formes sont infinies, a souvent décidé. Le climat a, dit-on, commandé quelquefois, & le Gouvernement a fait des lois pour des esclaves ou pour des hommes. Ainsi les branches de l'arbre des lois s'éloignent de

leur fouche inébranlable, qui eft le droit naturel. C'eft donc une abfurdité que de confacrer des lois étrangères en confervant les fiennes, & de placer celui qui juge entre des lois qui fe contredifent. Dès que les lois fe multiplient, elles ne font plus favorables au bon droit; elles deviennent des armes avec lefquelles les paffions combattent; les unes fervent pour l'attaque, les autres pour la défenfe; le plus habile a l'avantage, & il fuffit à l'iniquité de fe couvrir du manteau de la loi. Si la révolution des chofes humaines n'eft qu'un cercle dont le terme tient à l'origine, pourquoi la Philofophie ne ramènerait-elle pas la fimplicité des premiers âges? La fcience de tromper, il eft vrai, s'eft perfectionnée avec les autres : mais quelles que foient les reffources qu'elle fournit, l'équité éclairée fera toujours la plus forte. Dans le fiècle de la raifon, les vices doivent être efclaves de l'ordre public; il ne s'agit que de les circonfcrire. Cette tâche ferait le chef-d'œuvre d'une bonne légiflation. Cette légiflation doit être fimple, & telle qu'un citoyen puiffe être lui-même fon juge. Il n'y aurait guères de procès, fi les lois étaient affez claires pour que tout homme pût fe dire : Je fuis injufte, je ferai condamné.

(8) *Nova Methodus difcendæ docendæque Jurifprudentiæ*, *1667*. Ce livre eut le plus grand fuccès, & commença la réputation de Leibnitz. Lincker, profeffeur en Droit à Iena, fut le feul qui l'attaqua. Mais la manière dont il entreprit de le réfuter, prouve le mérite même du livre. Il fe fert des recherches de Leibnitz pour le combattre; &, comme dit très-bien l'homme de lettres eftimable dont une partie de ces notes eft tirée : « On ne pille guéres ceux qu'on n'eftime » pas beaucoup ». D'ailleurs, s'il maltraita Leibnitz, c'eft qu'il maltraitait tout le monde. C'était un de ces gens qui fe rendent célèbres par leur caufticité, & qui comme ces animaux deftinés à nous garder pendant la nuit, veillent dans la carrière des Lettres pour dévorer les paffans. *Vie de Leibnitz*.

(9) Leibnitz avait vingt-deux ans. On n'eft majeur par le Droit Saxon qu'à vingt-un ans accomplis.

(10) C'était en effet le projet de Leibnitz. Il l'annonça dans un ouvrage intitulé, *Corporis juris reconcinnandi ratio*. Il y développe le plan qu'il fe propofait de fuivre, & ce plan était très-vafte, puifqu'il embraffait une légiflation uni-

verselle. On s'en est étonné, & l'on a proposé deux questions. La première, si Leibnitz, âgé de vingt-deux ans, pouvait être législateur de l'Europe, & si cette entreprise n'exigeait pas une multitude de connaissances, un jugement long-tems éprouvé par l'expérience, qui est le fruit de l'âge mûr. La seconde, si les mêmes lois peuvent convenir à tous les peuples policés. On peut répondre à la première, que Leibnitz était déjà fort instruit lorsqu'il conçut ce grand projet; il est inutile de faire remarquer qu'il avait médité les lois, puisqu'il en avait connu les défauts. J'avoue que pour en proposer de nouvelles, il faut des connaissances plus étendues. Mais Leibnitz, qui connaissait l'importance de la matière, l'aurait long-tems méditée; & cet ouvrage commencé à vingt-deux ans, n'eût peut-être pas été fini à cinquante. La seconde question demande un examen plus approfondi; si tous les hommes étaient raisonnables, la loi serait inutile, ou pour mieux dire, tout homme serait la loi. Car la loi est la raison humaine, qui seule doit gouverner le monde; comme raison, elle guide chaque particulier par ses règles immuables; comme loi, elle le punit s'il s'en écarte. Il s'ensuit donc que la raison étant ou devant être la même chez tous les peuples policés, un grand nombre de lois peuvent être communes à ces peuples. Le caractère national, la manière de vivre semblent exiger des lois différentes: un peuple qui vit de la pêche n'a pas besoin de lois sur la chasse; des lois sur le commerce sont inutiles à un peuple conquérant. Que s'ensuit-il de-là? Rien, sinon que le génie ou l'habitation d'un peuple lui interdisent ou lui prescrivent le commerce; mais non pas que les lois du commerce ne soient immuables, comme leur source qui est la liberté. Niera-t-on que tous les peuples éclairés ne dussent avoir la même Jurisprudence criminelle; le vol, le meurtre est-il autre chose en Angleterre qu'en France? Pourquoi ne serait-il pas puni de même? On ne m'objectera point que le fait dépose contre moi: car en jettant les yeux sur l'Europe, je vois par-tout le principe d'effrayer par l'exemple; & si les châtimens different, c'est que là ils sont justes, & qu'ici ils sont barbares! Les lois civiles pour l'ordre des successions, la solidité des actes, & la sûreté des conventions devraient-elles être différentes? A l'égard des lois qui tiennent à la forme du gouvernement, le législateur n'aura pas oublié de

distinguer celles qui doivent appartenir à une République ou à une Monarchie. Quant aux Etats plus ou moins despotiques, ce grand ouvrage ne les regarde pas; ils n'ont d'autre loi que la volonté du Prince, & ils changent de législateurs en changeant de Maître. Là, l'homme gouverne & non pas la raison. Si le projet de ramener tous les peuples à des lois communes n'est jamais exécuté, ce n'est donc pas qu'il soit impossible, ce n'est pas que la raison ne soit partout la même; c'est que lorsque les hommes s'en sont une fois & long-tems écartés, ils tiennent à l'usage établi comme ils tiendraient à la raison même. Il faut une lumière vive & durable pour les ramener. Mais pourquoi ne pourrions-nous pas l'espérer des siècles qui suivront le nôtre? L'esprit philosophique, que Leibnitz a par-tout introduit, a fait des progrès rapides: les abus sont éclairés de toutes parts, & une réclamation générale s'élève! Des Souverains ont dit à leurs sujets: Rassemblez-vous des extrémités de mon Empire, proposez les lois qui conviennent à votre bonheur, & j'y poserai la sanction de mon autorité. Osons croire qu'un jour viendra où cet amas informe & contradictoire de lois étrangères & nationales sera examiné, où les lois utiles seront conservées & simplifiées; alors les formes étant plus expéditives, le bon droit sera clair, & la chicane n'aura plus de ressources.

(11) Le Code Frédéric est l'ouvrage d'un grand législateur, d'un grand Roi, d'un grand Capitaine & d'un Philosophe. Tous ces talens réunis appartiennent à un seul homme, qui comme Leibnitz, semble se transformer & se multiplier! La gloire de l'Hercule de la Fable est la dépouille de plusieurs Hercules, & la postérité croira, qu'à l'exemple de la Grèce, l'Europe de vingt Frédéric n'en a fait qu'un.

(12) En 1711 le Czar Pierre vint à Torgaw, ville de l'électorat de Saxe, pour y conclure le mariage du prince Alexis, son fils aîné, avec Charlotte-Christine-Sophie, princesse de Wolfembuttel. Il y vit Leibnitz. Le Monarque & le Philosophe conférèrent des moyens de changer un grand Empire, ou plutôt de rendre ces changemens durables. Leibnitz lui communiqua ses idées sur la législation; elles furent adoptées par le Czar, qui décora Leibnitz de titres & de pensions, & qui lui promit ce que les Princes seuls peuvent donner, le théâtre où le génie se montre & s'exerce.

Leibnitz se flatta de l'espérance d'être législateur d'un peuple nouveau : mais il mourut, & le projet périt avec lui. Catherine II. achève aujourd'hui l'ouvrage de Pierre-le-Grand. *Vie de Leibnitz.*

(13) Il fut conseiller de la chambre de Révision de la chancellerie de Mayence. L'Electeur étant mort en 1674, il s'attacha au duc de Brunsvick-Lunebourg, qui lui donna une pension & le titre de conseiller. Le Ministère lui offrit à Paris une pension & une place à l'Académie. En 1696 le duc d'Hannover le fit conseiller privé de Justice, titre honorifique qui lui laissait toute sa liberté. En 1711 le Czar lui donna le même titre avec une pension de mille roubles. Dans la même année l'Empereur le fit conseiller Aulique, & deux ans après lui donna une pension de deux mille florins, avec des offres beaucoup plus avantageuses, s'il voulait demeurer à sa Cour. *Vie de Leibnitz.*

(14) Leibnitz défendit en 1669 les prétentions de Philippe Guillaume, prince de Neubourg, à la couronne de Pologne. L'écrivain se fit beaucoup d'honneur ; le livre ne persuada personne, suivant la destinée des écrits politiques, & un concurrent qu'on ne soupçonnait pas fut élu. Sous le nom de Cæsarinus Furstnerius, il écrivit en 1677, à l'occasion du congrès de Nimegue, sur le droit que les princes de l'Empire prétendaient avoir d'y envoyer des ambassadeurs. Cette prérogative avait été attribuée aux Electeurs & aux princes d'Italie. Leibnitz y intéresse avec beaucoup d'adresse la grandeur de l'Empereur à l'élévation des princes de l'Empire. « Il prétend que l'Empereur est le général né, » le défenseur, l'avoué de l'Eglise, principalement contre » les infidèles ; & que de-là lui vient le titre de Sacrée Ma- » jesté, & à l'Empire celui de Saint Empire ; & que quoi- » que tout cela ne soit pas de droit divin, c'est une espèce » de système politique formé par le consentement des peu- » ples, & qu'il serait à souhaiter qui subsistât en son en- » tier. Il en tire des conséquences avantageuses pour les » princes d'Allemagne, qui ne tiennent pas beaucoup plus à » l'Empereur que les Rois eux-mêmes n'y devraient tenir ; » du-moins il prouve très-fortement que leur souveraineté » n'est point diminuée, par l'espèce de dépendance où ils » sont, ce qui est le but de tout l'ouvrage ». [*Fontenelle.*] Cet ouvrage eut un grand succès, marqué par cinq éditions

consécutives.

consécutives. En 1694 il soutint que le titre de grand porte-enseigne de l'Empire appartenait au duc d'Hannover. En 1706 il justifia les droits du roi de Prusse à la principauté de Neufchatel. *Vie de Leibnitz*.

(15) Ernest Auguste, duc de Brunsvick. Leibnitz voyagea pendant les années 1687, 1688, 1689 dans la Franconie, la Baviere, la Suabe, l'Autriche & l'Italie. Les marquis de Toscane, de Ligurie & d'Est, ont la même origine que les princes de Brunsvick. Ces Princes sortent d'Azon d'Est, marquis de Toscane, qui vivait dans l'onzième siècle, & qui épousa Cunégonde, princesse Allemande, héritière des Guelphes. Il eut de Cunégonde un fils nommé Guelphes, qui hérita de son oncle maternel ; le fils de Guelphes, Henri-le-Noir, ajoûta aux Etats de son père les duchés de Saxe & de Baviere ; & Henri-le-Lion, fils d'Henri-le-Noir, recueillit le duché de Brunsvick du chef de sa mère. Azon eut d'une seconde femme un fils nommé Fulques, souche des princes de la maison d'Est, qui devinrent ensuite ducs de Toscane.

« Ce fut dans ce voyage d'Italie, que passant sur une » petite barque seul, de Venise à Mesola, un chapelet dont » il avait jugé à propos de se pourvoir à tout évènement, » dans un païs d'inquisition, lui sauva la vie. Il s'éleva une » tempête furieuse : le pilote qui ne croyait pas être entendu par un Allemand, & qui le regardait comme la » cause du péril, proposa de le jetter à la mer, en conservant néanmoins ses hardes & son argent, qui n'étaient pas » hérétiques. Leibnitz sans se troubler, tira son chapelet d'un » air dévot, & cet artifice fit changer d'avis au pilote. Un » Philosophe, c'était, je crois, Anaxagoras l'athée, échappa » au même danger, en montrant au loin, à ceux qui méditaient d'appaiser les dieux, en le précipitant dans les flots, » des vaisseaux battus par la tempête, & où Anaxagoras » n'était pas ». *Encyclopédie*, *art*. *Leibnitz*.

(16) Le Code diplomatique du Droit des gens parut en deux volumes *in-folio*, dans les années 1693 & 1700. Le Recueil des anciens Historiens de Brunsvick en trois volumes, qui parurent en 1707, 1710 & 1711. Leibnitz a rassemblé dans ce Recueil tous les morceaux qui avaient trait à l'Histoire, à la Chronologie, aux titres & aux droits des Princes, à la Géographie du païs, &c. Leibnitz était extra-

ordinaire; tout ce que l'homme peut entreprendre était de son ressort! Tantôt son génie s'élevait jusqu'aux nues; tantôt, avec la même facilité, il s'abattait sur une plaine stérile, pour y cueillir des fleurs sèches & sans éclat!

(17) Le plan de l'histoire de Brunsvick fut trouvé, après la mort de Leibnitz, dans ses papiers, par M. Eccard, son intime ami. Les journalistes de Leipsic l'ont inséré dans leur Journal de 1717, pag. 360.

(18) On peut avoir l'idée de cette dissertation, par le morceau qu'il inséra en 1693, dans le Journal de Leipsic de Janvier, pag. 4, sous le titre de *Protogea*. Ce morceau était certainement un essai de sa dissertation. C'est encore là que se trouve l'idée de son système sur l'origine physique du monde. *Voyez la note 38, & l'endroit de l'éloge qui y répond.*

(19) Leibnitz, dans son Traité du droit d'ambassade & de souveraineté des princes de l'Empire, posa pour premier principe la prééminence de l'Empereur sur les têtes couronnées, & alla jusqu'à établir que tous les Etats chrétiens, du-moins ceux d'Occident, ne font qu'un corps dont le Pape est le chef spirituel, & l'Empereur le chef temporel! « Cette République chrétienne, dit M. de Fontenelle, » n'aurait rien d'étonnant si elle était imaginée par un Alle» mand catholique; mais elle l'était par un luthérien: l'es» prit de système qu'il possédait au souverain degré, avait » bien prévalu à l'égard de la religion sur l'esprit de parti ».

Leibnitz goûta le projet de l'abbé de Saint-Pierre. *Voyez la lettre à cet Abbé, & les observations sur son projet.* « Il y a » eu des tems, dit-il, que les Papes avaient formé quelque » chose d'approchant, par l'autorité de la Religion & de » l'Eglise universelle. Le pape Grégoire IV, avec les évê» ques de l'Italie & de la France, s'érigea en juge des diffé» rends entre Louis-le-Débonnaire & ses enfans. Nicolas I. » prétendit, sous main, au droit de juger avec un synode, & » de faire dépouiller Lothaire, roi d'Austrasie; & Charles» le-Chauve, oncle de ce Prince, appuia les prétentions » du Pape, pour ses intérêts particuliers. Grégoire VII. » prétendit hautement un droit semblable, & même plus » grand, sur l'empereur Henri IV; & Urbain II, son suc» cesseur après Victor III, exerça celui de directeur même » du temporel de l'Eglise universelle, quoiqu'indirectement,

» en établissant les expéditions d'outre-mer contre les infi-
» dèles. On voit que les Papes passaient pour les chefs spi-
» rituels, & les Empereurs, ou rois des Romains, pour les
» chefs temporels, comme parle notre Bulle d'or, de l'E-
» glise universelle ou de la société Chrétienne, & les Em-
» pereurs en devaient être comme les généraux nés. C'était
» comme un droit des gens entre les chrétiens Latins du-
» rant quelques siécles; & les Jurisconsultes raisonnaient sur
» ce pié-là..... La grande réforme dans l'Occident changea
» l'état des choses.... Cependant je crois que s'il y avait eu
» des Papes, en grande réputation de sagesse & de vertu,
» qui eussent voulu suivre les mesures prises à Constance,
» ils auraient remédié aux abus, prévenu la rupture, & sou-
» tenu ou même avancé davantage la société Chrétienne;
» cependant on peut dire encore présentement, que l'Em-
» pereur a quelque droit & direction dans la société Chré-
» tienne; & c'est ce que sa dignité lui donne outre la pré-
» séance ». Les lettres de Leibnitz & de Pelisson ne traitent pas expressément de la tolérance; mais elle serait une suite nécessaire des principes que Leibnitz cherchait à établir. Leibnitz préparait la tolérance civile, en montrant qu'il y avait des théologiens Catholiques qui ont pensé qu'on peut être sauvé avec le pur amour de Dieu, sans la croiance des articles révélés. *Lettres de Leibnitz à Pelisson sur la tolérance.*

(20) Voyez l'histoire de François I. par M. Gaillard, où la tolérance civile est traitée avec autant de sagesse que d'humanité. Voyez aussi les sentimens des Péres & des Evêques, qu'il a recueillis, sur cet objet important.

(21) Je ne dois point oublier, à l'honneur de mes compatriotes, que Leibnitz s'est donné la peine de rechercher leur origine. Il l'a découverte dans un auteur du septième siècle, nommé *le Géographe de Ravenne*, qui dit, liv. I. ch. xj. « A la quatrième heure de la nuit est la patrie ou
» région des Normands, que les anciens appellaint *la Da-*
» *nie*; au-devant de laquelle est la région de l'Elbe, que
» les anciens appellaient *Morunganie*; & c'est dans cette
» région de l'Elbe, où la ligne des Français a eu sa demeure
» pendant plusieurs années.

Morunganie signifie une région maritime. D'ailleurs, Paul Diacre rapporte qu'elle était située le long de la mer Baltique; d'où Leibnitz conclut que cette région est celle

qu'on nomme aujourd'hui *Pomeranie*. Les Français ont donc habité d'abord la Pomeranie. Voilà ce que l'Histoire apprend de plus ancien sur leur compte. Leibnitz montre que leur second gîte a été entre la rivière du Mein & les montagnes du Harz; le troisième, entre le Véser & le Rhin; & le quatrième enfin, dans les Gaules. Il envoia cette dissertation à M. Remond; il desira qu'elle fût donnée par le baron d'Imhof * au marquis de Torcy, & ensuite présentée au Roi, si ce Ministre le jugeait à propos. Il mit à la tête ces quatre vers.

Exiguis egressa locis gens Francica tandem
Complexa est sceptris, solis utramque domum.
Magne tibi, Lodoix, debet fastigia tanta,
Et capit ex uno natio fata viro.

Le P. Tournemine fit une réponse à cette dissertation. Leibnitz répliqua. Ils firent briller l'un & l'autre leur érudition. Je laisse aux savans en ce genre à décider des meilleures preuves. N'en serait-il pas de l'origine des peuples au milieu des ténèbres de l'antiquité, comme des objets vus de loin pendant la nuit : ils changent de forme au gré de l'idée du spectateur, & représentent tout ce que l'on veut. *Voyez Recueil de pièces : Lettres à M. Remond.*

(22) Leibnitz pose pour principe, que les noms propres ont été autrefois appellatifs, & que conséquemment dans les noms de fleuves, forêts, villes & hommes, que l'Histoire a conservés, on peut retrouver plusieurs mots des langues perdues. Ainsi le poëte Fortunat nous ayant laissé la signification de la terminaison *ric*, qui voulait dire fort; on peut conjecturer que les Germains, les Allemans, les Francs, les Saxons, les Goths & les Vandales, tiennent ce mot d'une langue primitive, dont la leur est issue. Le mot celtique *mar* ou *mare*, cheval, qui subsiste encore dans le mot maréchal, n'est pas inconnu, dit-on, aux Tartares qui ont conquis la Chine. Le mot *Kan*, Roi ou Prince, est dérivé de *kan*, konnen, qui dans les langues teutoniques signifie pouvoir. Car ces mots *king*, *konig*, *chagan*, *cau*, ont désigné ou dési-

* Envoié extraordinaire du duc de Wolfenbutel.

gnent un Roi, un Prince, chez les Sarmates, les Huns, les Persans, les Turcs, les Tartares, les Chinois, les Anglais, les Allemans, *&c.* Par-là Leibnitz entrevoit les traces d'une langue primitive, & conséquemment très-ancienne, qui s'est conservée dans plusieurs expressions. Il conçoit qu'elle a été formée par onomatopée. *At in linguis*, dit-il, *paulatim natis orta sunt vocabula per occasiones ex analogiâ cum affectus qui rei sensum comitabatur.* Il ramène à cette langue primitive toutes les langues sous deux classes. Il appelle *japetiques* ou *scithiques*, les langues qui sont répandues dans les païs septentrionaux, auxquels il rapporte toute l'Europe; & langues araméennes, celles qui se sont répandues dans les païs méridionaux. Il trouve des rapports surprenans entre quelques mots scithiques conservés par Hérodote, & les langues qui sont celtiques d'origine, telles que les langues grecque, latine & allemande. Dans la Scithie les Amazones, selon Hérodote, étaient surnommées *Æorpata*, meurtrières d'homme, de *aor*, homme, & de *pata*, tuer. Leibnitz trouve beaucoup d'analogie entre *aor* & les mots *vir*, *baro*, *herus*, *herr* : entre *pata* & *battere*, *battuere*, *patschen*. *Arismapi* était le nom d'un peuple de Scithie qui était Cyclope; *arima*, signifiait un, & *spu*, oeil. On trouve des traces de ces deux racines dans le mot allemand *arm*, qui veut dire pauvre, abandonné; dans le mot grec ἐρημος, solitude; & dans les mots latins, français, allemands & italiens *specere*, espier, *spehan*, *spiare*, qui signifient tous voir, regarder. C'est ainsi que par des racines communes entre les anciennes langues scithiques, & les langues issues de la langue celtique, il prouve que les Scithes & les Celtes avaient conservé les restes d'une langue plus ancienne, inventée & parlée par un peuple dont ils étaient également issus. Voyez là-dessus l'excellent ouvrage de M. le président de Brosses, qui ramène toutes les racines semblables à une même source par des principes simples & lumineux. Ces principes paraîtront peut-être détruire les preuves de Leibnitz : mais il est possible, je crois, de les concilier. M. de Brosses se fonde sur cette vérité, que les hommes ont désigné, autant qu'il a été possible, les objets sensibles par des sons imitatifs, & nommé ce qu'ils ont connu d'abord par les sons les plus aisés à prononcer. De-là les enfans se sont servis des lettres labiales pour former le nom de père; & chaque langue

introduit dans ce nom quelques-unes des consonnes *b*, *p*, *m*, *f*. (*Voyez l'ouvrage cité, tome I. pag.* 244.) De cette conformité il ne s'ensuit pas une fraternité entre tous ces peuples, & on ne peut pas conclure que leurs langues soient dérivées d'une langue mère commune. Mais si l'on fait attention que le bruit seul peut s'exprimer directement par un son imitatif, on verra que les objets sensibles à la vûe, au tact, au goût, à l'odorat, deviennent successivement plus difficiles à peindre. La difficulté redouble pour les idées intellectuelles, pour les qualités abstraites que l'esprit sépare des corps. Ces idées sont, je crois, rendues le plus souvent par des signes arbitraires : mais pour qu'elles le soient par onomatopée, il faut saisir des rapports plus ou moins éloignés, avec des choses plus faciles à peindre. Ces rapports, pour être sentis, ont exigé des lumières, & une finesse de tact qui n'appartient pas à tous les peuples ; si ce trait de ressemblance se trouve entre eux, ce ne peut-être l'effet ni du hasard, ni de la marche simple de la Nature ; c'est le fruit des progrès & des travaux de la Société. On pourra donc conclure que plusieurs peuples ont une même origine, lorsqu'une idée intellectuelle sera rendue dans leurs langues par un son semblable, ou à-peu-près. Il suit de ce principe, que le mot *king* ou *kan*, choisi par Leibnitz, semble prouver la parenté des peuples qui l'emploient ; parce que les idées de puissance & d'autorité attachées au mot *king*, sont des idées purement intellectuelles. Les découvertes de M. de Brosses ne détruiront donc point toutes les preuves qui font l'objet des recherches de Leibnitz : mais j'avoue qu'elles ajoutent de nouvelles difficultés à ces recherches, déjà pénibles par elles-mêmes ; celui qui s'y livre a besoin d'une sagacité profonde, & d'une métaphysique fine & délicate, pour discerner ce que la Nature peut avoir enseigné à tous les hommes, de ce que les hommes ont imaginé pour étendre & perfectionner le langage.

(23) Il sera aisé de s'en convaincre en lisant les passages suivans, extrait des Lettres de Leibnitz.

« J'oserais ajouter une chose, que si j'avais été moins » distrait, ou si j'étais plus jeune, ou assisté par de jeunes » gens bien disposés, j'espérerais donner une manière de » spécieuse générale, où toutes les *vérités de raison* seraient » réduites à une façon de *calcul*. Ce pourrait être en même

» tems une *manière* de langue ou d'écriture universelle ; » mais infiniment différente de toutes celles qu'on a pro» jettées jusqu'ici. Car les caractères, & les paroles mêmes, » y dirigeraient la raison ; & les erreurs, excepté celles de » fait, n'y seraient que des erreurs de calcul : il serait très» difficile de former, ou d'inventer cette langue ou *caracté-* » *ristique* : mais très-aisé de l'apprendre sans aucuns Diction» naires. Elle servirait aussi à estimer les degrés de vrai» semblance, lorsque nous n'aurions pas *sufficentia data*, » pour parvenir à des vérités certaines, & pour voir ce » qu'il y faut suppléer ; & cette estime serait des plus impor» tantes pour l'usage de la vie, & pour les délibérations de » pratique, où en estimant les probabilités, on se mécompte » le plus souvent de plus de la moitié. (*Lettre à M. Remond*, » *10 Janvier 1714.*) J'ai parlé de ma Spécieuse générale à » M. de l'Hôpital & à d'autres ; mais ils n'y ont pas donné » plus d'attention que si je leur avais conté un songe. Il » faudrait que je l'appuiasse par quelque exemple palpable. » Mais pour cet effet il faudrait fabriquer une partie de ma » Caractéristique ; ce qui n'est pas aisé, sur-tout dans l'état » où je suis, sans la conversation des personnes qui me puis» sent animer, & assister dans des travaux de cette nature ». (*au même*, *14 Mars 1714.*) Ces Lettres sont insérées dans le Recueil de M. des Maiseaux.

Leibnitz avait disposé une espèce d'alphabet des pensées humaines, qu'on trouva dans ses papiers après sa mort ; & il avait chargé un jeune homme de mettre en ordre des définitions de toutes les choses. *Vie de Leibnitz*.

(24) Il avait déjà publié trois ouvrages qui appartiennent aux Mathématiques. L'un était son Traité de l'art des combinaisons, qu'il mit au jour en 1668 ; les deux autres renferment sa Théorie du mouvement abstrait & concret : le premier adressé à l'académie des Sciences de Paris ; le second, à la Société Royale de Londres. « Le premier de ces traités, » dit M. de Fontenelle, est une théorie presque très-subtile & » toute neuve du mouvement en général ; le second, est une » application du premier à tous les phénomènes.....Les idées » en sont simples, étendues, vastes. Elles partent d'abord d'une » grande universalité, qui est comme le tronc, & ensuite » se divisent, se subdivisent, & pour-ainsi-dire, se ramifient » presque à l'infini avec un agrément inexprimable pour

» l'esprit, & qui aide à la persuasion. C'est ainsi que la Na-» ture pourrait avoir pensé. Dans ces deux ouvrages il » admettait le vuide, & regardait la matière comme indiffé-» rente au mouvement & au repos. Il a depuis changé de » sentiment sur ces deux points ».

(25) Leibnitz, en 1672, n'avait pas encore voyagé. Il vint à Paris à la sollicitation du baron de Boinebourg, qui le pria d'y aller prendre soin de son fils. C'est à Paris qu'il eut la première idée de sa machine arithmétique, dont il communiqua le projet à M. Colbert & à l'Académie. M. Huet l'engagea à travailler à un Commentaire sur Martianus Capella; mais le manuscrit fut volé & son travail perdu. Après avoir vû la France, l'Angleterre & la Hollande, il revint en 1676 à Hannover, auprès du duc de Brunsvick Lunebourg, auquel il s'était attaché, après avoir perdu l'électeur de Mayence & le baron de Boinebourg. *Vie de Leibnitz*.

(26) L'Académie de Berlin fut fondée en 1700, & Leibnitz en fut Président perpétuel. Le volume des Mémoires publié en 1710, est plein de ses ouvrages; il s'y montre sous les différentes formes de Chimiste, de Poëte, de Géomètre, de Physicien, de Grammairien, *&c.* mais toujours en grand homme. C'est à ses illustres successeurs que j'ose présenter aujourd'hui cet Eloge : eux seuls sans doute étaient dignes de l'entreprendre, eux qui ont hérité de ses talens, & que son esprit anime encore! Mais ils demandent une chose juste; c'est que l'Europe, témoin de sa gloire, contribue à son éloge, & que la voix de l'Univers mette le sceau à l'estime patriotique!

(27) Voyez les objections de Leibnitz contre ce principe de Descartes, les réponses de l'abbé de Catelan, & les répliques de Leibnitz dans les nouvelles de la république des Lettres, 1686 & 1687.

(28) Nous n'entrerons point dans l'examen d'une question si long-tems débattue de nos jours; nous renvoions à la dissertation de M. de Mairan dans les Mémoires de l'Acad. an. 1728, à la préface du Traité de Dinamique de M. d'Alembert, où la métaphysique de cette question est traitée avec la clarté & l'exactitude qui caractérisent le Géomètre Philosophe.

(29) Il faut reprendre cette histoire plus haut, & nous prendrons pour guide l'historien des Mathématiques. Leibnitz trouva, en 1673, la quadrature du cercle, par une

ſuite rationelle. La méthode conſiſtait en une transformation, par laquelle il changeait le cercle en une autre figure égale, dont l'ordonnée était une fraction rationnelle. Leibnitz communiqua ſa découverte aux Géomètres de Paris, au commencement de 1674; & quelques mois après « il l'annonça » à Oldenbourg par deux lettres; dans la ſeconde il parle » de ſa ſuite avec beaucoup de complaiſance, la regardant » comme la première qui ait été donnée pour le cercle; » il ajoutait que par la même méthode il pouvait aſſigner » l'arc, le ſinus étant donné : il obſerve enfin que ſa quadra- » ture fournit une analogie tout-à-fait remarquable entre le » cercle & l'hyperbole. A cette lettre Oldenbourg répondit » d'une manière qui fait beaucoup en faveur de Leibnitz. » Il l'informe ſeulement des progrès de Newton & de Gre- » gori dans cette partie de la Géométrie. Leibnitz en de- » mande la communication : Collins & Oldenbourg con- » jointement lui envoient les diverſes ſuites, trouvées par » les deux géomètres Anglais, & entre autres celle qui ex- » prime l'arc par la tangente. Mais ſi Leibnitz eût tenu » cette ſuite d'Oldenbourg ou de Collins, l'un ou l'autre » aurait-il manqué de le lui rappeller? Soupçonnera-t-on » Leibnitz d'une hardieſſe aſſez grande pour ſe vanter d'une » découverte auprès de ceux qui la lui auraient communi- » quée. Cette correſpondance entre Leibnitz & Oldenbourg » dura juſque vers le milieu de 1676, que ſur les inſtances » de l'un & de l'autre, Newton décrivit dans deux longues » lettres ſa méthode pour les quadratures des courbes. Dans » la première il expoſe ſa formule pour l'extraction des » racines, & il l'applique à divers exemples. Il donne diverſes » ſuites pour le cercle, pour l'hyperbole, pour la rectification » de l'ellipſe, la quadrature de la quadratrice, *&c.* enfin il » termine ſa lettre par certaines méthodes pour déduire des » ſuites infinies, des approximations commodes. Leibnitz » répond à cette première lettre de Newton, en lui faiſant » part de la méthode par laquelle il transforme une courbe à » ordonnées irrationnelles, en une courbe où elles ſont ra- » tionnelles.... Newton répondit à cette lettre par une autre » qui contient une multitude de choſes remarquables : il finit » par dire qu'il eſt en poſſeſſion du problème inverſe des » tangentes, & d'autres plus difficiles; & qu'il y emploie » deux méthodes qu'il ne veut pas dévoiler; c'eſt pourquoi

» il les cache sous des lettres transposées, dont l'explication » a depuis été donnée dans le *Commercium epistolicum*. Il » faut bien remarquer que dans ces lettres il est presque » uniquement question de la méthode des suites & de la » quadrature des courbes. De sorte que Leibnitz eut raison » de se plaindre par la suite, que tandis qu'il s'agissait du » calcul différentiel, ses adversaires prenaient sans cesse le » change & se jettaient sur les séries; en quoi il ne discon- » venait point que Newton ne l'eût précédé. En effet, la » question est fort différente; un Géomètre eût pu être en » possession de la méthode des suites, & s'en servir à carrer » toutes les courbes, sans être en possession du calcul » des fluxions & fluentes. Car l'expression de l'ordonnée » d'une courbe étant réduite en série, si le cas l'exige, les » méthodes de Vallis, de Mercator, de Cavalleri & de » Fermat, suffisent pour trouver l'aire. » Leibnitz passa quelques jours à Londres sur la fin de 1676, en allant de Paris à Hannover. « Arrivé à Amsterdam, il écrivit à Oldenbourg: » on voit par sa lettre qu'il n'était pas encore en possession » de sa méthode pour les tangentes, tirée du calcul diffé- » rentiel; car il proposait un certain travail à faire sur celle » de Sluse. Enfin, par une lettre du 21 Juin 1677, il notifia » à Collins sa découverte. *Je conv ens*, dit-il, *avec M. New-* » *ton, que la règle de Sluse n'est pas parfaite, & il y a long-* » *tems que j'ai traité le problème des tangentes d'une manière* » *plus générale*. Il expose immédiatement après les règles de » son nouveau calcul, il s'applique à trouver les tangen- » tes des courbes à équations irrationnelles, & à diverses » autres recherches. La mort d'Oldenbourg, qui arriva peu » de tems après, mit fin à ce commerce. Les Actes de Lei- » psic parurent en 1682, & Leibnitz y donna sa quadrature » arithmétique du cercle. Elle fut aussi insérée dans les Tran- » sactions Philosophiques de cette année, sans que personne » réclamât les droits de l'Angleterre, pas même David » Gregori, neveu de Jacques, qui avait été en possession de » tous les papiers de son oncle, & qui, dans un écrit pu- » blié en 1684, attribue cette suite à Leibnitz. Ceci jette » de grands doutes sur cette publicité prétendue des décou- » vertes analytiques de Newton & de Gregori, dont les » adversaires de Leibnitz ont voulu tirer si grand parti con- » tre lui.

Le premier écrit public, où les principes du calcul différentiel sont développés, fut inséré par Leibnitz en 1684 dans le Journal de Leipsic. Les principes de la méthode des fluxions ne parurent que dans un lemme de l'immortel ouvrage de Newton, publié pour la première fois en 1687. Leibnitz jouissait tranquillement de sa découverte, il paraissait même avoir la priorité. Ce calcul se répandit en France, en Allemagne, en Hollande, sous son nom; & sa Caractéristique fut adoptée, préférablement à celle de Newton, dont les Anglais seuls se servaient. Mais en 1699 M. Fatio avança, dans un écrit sur la courbe de la plus vite descente, que Newton était le premier inventeur; & qu'il laissait à juger si le second n'avait rien emprunté du premier. (*Vie de Leibnitz.*) Leibnitz offensé répondit à M. Fatio lui-même, de la manière la plus honnête pour Newton; il se plaignit à la Société Royale, mais l'affaire demeura assoupie. En 1705 les journalistes de Leipsic ne firent pas un extrait avantageux du Traité de la quadrature des courbes de Newton, & dirent qu'à la place des différences de Leibnitz, Newton se servait & *s'était toujours servi* des fluxions: de même que le P. Honoré Fabri avait substitué le mouvement aux indivisibles de Cavalleri. C'était dire que Newton n'avait fait que substituer les fluxions aux différences: quoique ces mots, *& s'est toujours servi*, semblent insérés exprès pour prévenir ce sens. On supposa que cela avait été écrit sous les yeux de Leibnitz. Keil, en 1708, repoussa hautement l'insulte qu'on faisait à sa patrie dans la personne de Newton, & dit formellement, que Leibnitz n'avait fait que substituer les différences aux fluxions. Leibnitz, accusé de plagiat, écrivit à la Société Royale, & demanda que Keil se rétracta: Keil répondit, & essaia de prouver ce qu'il avait avancé: Leibnitz répliqua; enfin la Société Royale se détermina à nommer des commissaires, dont on trouvera le jugement en partie dans la note suivante, & les pièces de ce procès furent publiées dans un écrit qui a pour titre, *Commercium epistolicum.* (*Hist. des Math. de M. de Montucla.*)

(30) Après avoir fait l'histoire de la querelle, nous entrerons dans quelque détail sur les preuves du droit de Leibnitz à l'invention du calcul differentiel. La discussion de cette affaire intéresse sa gloire & sa bonne foi. Mais avant toutes choses, nous pouvons dire qu'il est odieux d'accuser

de plagiat un homme tel que Leibnitz, à moins que le plagiat ne soit clairement démontré. Les Anglais, dans cette dispute, se sont montrés trop passionnés & trop prévenus. On n'a rien contesté à Newton; Leibnitz lui a cédé l'antériorité de la méthode des suites, & ne pouvait lui refuser celle du calcul différentiel. Mais il est prouvé que Leibnitz n'a rien vû de ce qu'avait fait Newton en aucun genre avant 1672, « dans la théorie du mouvement abstrait, » [c'est-à-dire en 1671] & avant que d'avoir encore rien » vû de Newton, il pose des infiniment petits plus grands les » uns que les autres. C'est-là une des clés du système, & » ce principe ne pouvait guères demeurer stérile entre ses » mains ». [*Fontenelle, éloge de Leibnitz*]. « J'avoue, dit Leibnitz, dans une lettre à l'abbé Conti, qu'en 1672 je n'a» vais aucune connaissance des séries infinies de Mercator, » ni d'autres matières de la Géométrie avancée par les der» niéres méthodes; je n'étais pas même assez versé dans » l'analyse de Descartes.... Ce fut peu-à-peu que M. Huy» ghens me fit entrer en ces matières, quand je le pratiquais » à Paris; & cela joint au traité de M. Mercator [que j'avais » apporté avec moi d'Angleterre, parce que M. Pell m'en » avait parlé], me fit trouver environ vers la fin de 1673, ma » quadrature arithmétique du cercle, qui fut fort approuvée » par M. Huyghens, & dont je parlai à M. Oldenbourg dans » une lettre de l'an 1674. Alors ni M. Huyghens ni moi ne » savions rien des séries de M. Newton, ni de M. Gregori. » Ainsi je crus être le premier qui eût donné la valeur du » cercle par une suite de nombres rationaux, & M. Huy» ghens le crut aussi. J'en écrivis à M. Oldenbourg, qui » me répondit qu'on avait déjà de telles séries en Angle» terre, & l'on voit par ma lettre du 15 Juillet 1674, & par » la réponse de M. Oldenbourg, du 8 Décembre de la » même année, que je n'en devais avoir aucune connais» sance alors; autrement M. Oldenbourg n'aurait pas man» qué de me le faire sentir, si lui ou M. Collins m'en avaient » communiqué quelque chose auparavant. Ce ne fut donc » qu'alors que j'en appris quelque chose. Mais je ne savais » pas encore les extractions des racines des équations par les » séries, ni les regressions, ou l'extraction d'une équation » infinie. J'étais encore un peu neuf en ces matières : mais » je trouvai pourtant bien-tôt ma méthode générale par des

» séries arbitraires, & j'entrai enfin dans mon calcul des » différences, où les observations que j'avais faites encore » fort jeune sur les différences des suites des nombres, con- » tribuèrent à m'ouvrir les yeux. Car ce n'est pas par les » fluxions des lignes, mais par les différences des nombres » que j'y suis venu : en considérant enfin que ces différences, » appliquées aux grandeurs qui croissent continuellement, » s'évanouissent en comparaison des grandeurs différentes ; » au-lieu qu'elles subsistent dans les suites des nombres, & » je crois que cette voie est la plus analytique. Le calcul » géométrique des différences, qui est le même que celui » des fluxions, n'étant qu'un cas spécial du calcul analyti- » que des différences en général : & ce cas spécial devient » plus commode par les évanouissemens ». Tout ce récit est plein de candeur. Il convient de ce qu'il doit à Huyghens, à Mercator ; pourquoi n'aurait-il pas confessé de même ce qu'il aurait dû à Newton ? Newton avant 1687, ne s'est expliqué nulle part assez clairement, pour qu'il ne fût pas resté à Leibnitz la gloire d'avoir deviné. C'est une gloire qui appartient aux grands hommes. On ne trouve dans le *Commercium epistolicum* que les pièces suivantes qui puissent déposer contre Leibnitz ; 1°. une lettre de Newton datée du 10 Décembre 1672, qui ne lui a été communiquée qu'en 1676. « Cette lettre, dit M. d'Alembert, renferme la ma- » nière de trouver les tangentes des courbes dont les équa- » tions n'ont point de radicaux ; elle ne contient point le cal- » cul différentiel, & n'est autre chose que la méthode de Bar- » row pour les tangentes un peu simplifiée. Newton dit à » la vérité dans cette lettre, que par sa méthode il trouve » les tangentes de toutes sortes de courbes géométriques, » méchaniques, soit qu'il y ait des radicaux dans l'équation, » ou qu'il n'y en ait pas. Mais il se contente de le dire. Ainsi » quand Leibnitz aurait vû cette lettre de 1672, il n'aurait » point pris le calcul différentiel à Newton : il l'aurait pris » tout-au-plus à Barrow ; & en ce cas ce ne serait ni New- » ton, ni Leibnitz, ce serait Barrow qui aurait trouvé le » calcul différentiel ». Voilà la décision d'un grand juge en cette matière. [*Voyez art. différentiel, Encyclopédie.*] 2°. Dans le rapport des Commissaires que la Société Royale avait nommés pour examiner les pièces qui pouvaient décider la question, on lit, « qu'il paraît par la lettre de M. Newton

» du 13 Juin 1676, qu'il avait la méthode des fluxions plus » de cinq ans avant qu'il écrivît cette lettre, & par son » Traité intitulé, *Analisis per æquationes numero terminorum » infinitas*, que M. Barrow communiqua en 1669 à M. Col- » lins, nous trouvons qu'il avait inventé cette méthode » avant ce tems-là ». Mais les Commissaires n'osent prononcer que Leibnitz ait vû ces deux pièces, & surement on ne les accusera pas d'avoir voulu lui être favorables. Il est donc prouvé par-là qu'on n'avait aucune raison de croire qu'il les eût vûes, car on n'aurait pas manqué de le dire. Ils ont bien tâché d'en faire naître le soupçon, en disant au commencement du rapport, que Leibnitz avait repassé à Londres en 1676, en s'en retournant à Hanover, « & que » M. Collins se faisait un plaisir de communiquer, à ceux qui » se distinguaient dans les Mathématiques, ce qu'il recevait » de M. Newton & de M. Gregori. » Mais un soupçon n'est pas une preuve, & il en faudrait de plus claires que le jour, pour accuser d'un vol un homme tel que Leibnitz. Les Commissaires n'ont donc osé rien décider, sinon que Newton était le premier inventeur. Cela seul intéresse ce grand homme, & si la nation Anglaise, justement prévenue pour Newton, n'a pu aller plus loin, la justice demande que Leibnitz soit conservé dans ses droits, & jouisse de l'honneur d'une invention qu'on n'a pû lui enlever. Leibnitz objecta, qu'il était singulier qu'on l'eût laissé jouir paisiblement de sa découverte depuis 1677, jusqu'en 1708, & qu'alors on s'avisât de la revendiquer, & de prétendre qu'elle ne lui appartenait pas. En effet, le silence des Anglais jusqu'en 1708, ou du-moins jusqu'en 1699, fournit une très-forte preuve en sa faveur. Leibnitz se plaignit encore de ce que ses adversaires n'avaient publié du *Commercium epistolicum*, que ce qu'ils avaient cru capable de recevoir leurs mauvaises interprétations, & de ce qu'on avait supprimé des endroits qui pouvaient être au désavantage de Newton. [*Lettres de Leibnitz à l'abbé Conti, à madame de Kilmansegg*].

Lorsque le *Commercium epistolicum* parut, Leibnitz, avant de l'avoir vû, écrivit à Jean Bernoulli, pour qu'il lui en mandât son sentiment. Bernoulli répondit le 7 Juin 1713. « Il paraît que M. Newton a fort avancé, par occasion, la » doctrine des séries, en se servant de l'extraction des raci- » nes, qu'il a emploiée le premier ; & il semble qu'il y a mis

» toute son étude au commencement, sans avoir songé à » son calcul des fluxions, ou à la réduction de ce calcul à » des opérations analytiques générales, en forme d'algori- » thme ou de règles arithmétiques ou algébriques. Ma con- » jecture est appuiée sur un indice très-fort. C'est que dans » toutes les lettres du *Commercium epistolicum*, on ne trouve » point la moindre trace, ni ombre des lettres comme *x* ou » *y*, pointées d'un, deux ou plusieurs points mis dessus, » qu'il emploie maintenant à la place de *dx*, *ddx*, *dddx*, » *dy*, *ddy*, *dddy*, *&c.* & même dans l'ouvrage des *Prin-* » *cipes mathématiques*, où il y avait si souvent occasion d'em- » ploier son calcul des fluxions, il n'en dit pas un mot, on » ne voit aucune de ces marques, & tout s'y fait par les » lignes des figures sans aucune analyse déterminée : mais » seulement d'une manière qui a été emploiée, non-seu- » lement par lui, mais encore par Huyghens, & même » en quelque façon par Torricelli, Roberval, Cavalleri & » autres. Ces lettres pointées n'ont paru que dans le troi- » sième volume des Œuvres de Vallis, plusieurs années » après que le calcul des différences fut déjà reçu par-tout. » Un autre indice qui fait conjecturer que le calcul des flu- » xions n'est point né avant celui des différences, est que la » véritable manière de prendre les fluxions, c'est-à-dire de » différencier, n'a pas été connue à M. Newton. C'est ce » qui est manifeste par ses Principes mathématiques, où » non-seulement l'accroissement de la grandeur *x*, qu'il » marquerait à présent par un point, est marqué par un *o*; » mais même une fausse règle est donnée pour les degrés » ultérieurs des différences*; par où l'on peut juger qu'au » moins la véritable manière de différencier ne lui a point » été connue quand elle était déjà en usage auprès d'autres ».

Le premier indice de Bernoulli paraît bien faible : car, 1°. le calcul des fluxions est expliqué dans un des lemmes du second livre des Principes mathématiques. Newton se sert seulement du mot de *momens*, au-lieu de celui de *fluxions*. 2°. Quoiqu'il n'ait emploié dans ses démonstrations que la méthode de la sinthèse, tous les Géomètres me paraissent persuadés aujourd'hui, que Newton a été conduit à ses

* Lettre de Leibnitz à Madame de Kilmansegg.

découvertes par l'analyse & le calcul différentiel; après avoir obtenu certains théorèmes très-élevés, il a laissé les uns sans démonstration, & a démontré les autres par la sinthèse. La preuve en est claire; c'est que, quelque progrès que la Géométrie ait faits depuis Newton, les Géomètres modernes, qui se sont appliqués à résoudre les mêmes questions, n'ont pu y atteindre que par la voie du calcul différentiel. La seconde preuve de Bernoulli est effectivement une erreur de Newton; il dit dans son traité *de Quadratura curvarum*, que pour avoir les fluxions de divers ordres de la grandeur x^m il n'y a qu'à élever $x+\dot{x}$ à la puissance m; ce qui donne $x^m + m x^{m-1} \dot{x} + \frac{m.m-1}{1.2} x^{m-2} \dot{x}^2 +$ *&c.* & que les seconds, troisièmes termes, *&c.* seront les fluxions premières, secondes, *&c.* de x^m. Cela n'est vrai que du second terme, parce que le dénominateur est l'unité; les autres n'expriment les fluxions des ordres plus élevés qu'en supprimant les dénominateurs.

Cette lettre de Bernoulli fut imprimée en Allemagne, & irrita beaucoup Newton. Elle décida Leibnitz à ne plus accorder à Newton l'invention du calcul différentiel. « Je fis » connaître mon calcul * en 1677: il parut en 1684. M. Newton publia un livre en 1687, où il marqua qu'il avait » donné, il y avait long-tems, quelque chose de cette nature par énigme, mais qu'il n'expliqua qu'alors, avouant » ** que j'avais donné le mien de mon chef. Quoique l'explication de l'énigme ne dît pas assez, néanmoins, persuadé alors, non-seulement du savoir, mais aussi de la » candeur de M. Newton, j'eus l'honnêteté de dire, & de » faire dire à mes amis, que je croyais que M. Newton avait » eu de son chef une invention approchante de la mienne ». Leibnitz dit ailleurs: « *** Si M. Newton ne m'accorde plus » ce qu'il m'a accordé, pourquoi ne me sera-t-il pas permis » d'en faire autant, sur-tout après les veri-similitudes que » M. Bernoulli a remarquées »? Nous avons fait voir qu'elles n'étaient pas suffisantes: mais Bernoulli était un grand juge,

* Apostille d'une lettre de Leibnitz à M. le comte de Bothmer.
** Voyez la note suivante.
*** Lettre à l'abbé Conti.

&

& Leibnitz, qui était blessé, est excusable d'avoir été trop loin. Un ami commun de Leibnitz & de Newton, l'abbé Conti, entreprit en 1715 de les faire expliquer l'un & l'autre. Mais cela ne servit qu'à les aigrir davantage. Leibnitz persistant à contester à Newton son droit à la priorité, & même à l'invention; & Newton refusant à Leibnitz ce qu'il lui avait autrefois accordé.

Résumons tout ceci. La prévention la plus marquée n'a pu trouver aucune preuve contre Leibnitz. La Société Royale n'a prononcé que sur le droit de Newton à la priorité. Newton même a regardé* Leibnitz comme inventeur. Leibnitz était assurément digne de l'être. Que faut-il de plus pour justifier ses droits & sa bonne foi? L'envie harcelle les grands hommes vivans: mais ses clameurs tombent, tandis que leurs noms survivent. La postérité a mis le sceau à la réputation de Leibnitz, & les ombres de ces soupçons n'atteignent point à sa gloire. [Voyez sur cette querelle le *Commercium epistolicum*; l'article *Calcul différentiel*, de M. d'Alembert, dans l'Encyclopédie; l'*Histoire des Mathématiques*; le *Recueil de pièces*, de M. des Maiseaux; & la *Vie de Leibnitz*, par M. de Jaucourt].

(31) Voici le passage de Newton. *In litteris quæ mihi cum geometra peritissimo, G G Leibnitio, annis abhinc decem intercedebant; cum significarem me compotem esse methodi determinandi maximas & minimas, ducendi tangentes, & similia peragendi, quæ in terminis surdis æquè ac in rationalibus procederet; & litteris transpositis hanc sententiam involventibus [datâ æquatione quotcumque fluentes quantitates involvente fluxiones invenire, & vice versâ] eandem celarem: rescripsit vir clarissimus se quoque in ejusmodi methodum incidisse: methodum suam communicavit à meâ vix abludentem, præterquam in verborum & notarum formulis. Utriusque fundamentum continetur in hoc lemmate.* Scholie qui suit le lemme II. du livre second des Principes mathématiques, édition de Londres 1687. Ce passage fut supprimé dans l'édition de 1726.

(32) Le calcul différentiel des quantités exponentielles, manquait à l'écrit de Leibnitz qui parut en 1684. Il a été donné depuis en 1697 par M. Jean Bernoulli, dans les Actes

* Voyez la note suivante.

de Leipsic. Ainsi ce calcul appartient en propre à ce dernier auteur. *Encyclopédie, art. différentiel.*

(33) Parmi ces ennemis du calcul différentiel furent l'abbé de Catelan, zèlé cartésien, Rolle & Nieuventiit. L'histoire de leurs objections & des réponses qui les détruisent nous mènerait trop loin. On peut consulter sur ces querelles l'excellente Histoire des Mathématiques, déjà citée dans les dernières notes, t. II. p. 359 & suiv. p. 444 & suiv. Il faut avouer que Leibnitz, tout grand Métaphysicien qu'il était, n'avait pas bien conçu la métaphysique du calcul différentiel. Newton le regardait comme la méthode des premières & dernières raisons, c'est-à-dire comme la méthode de trouver les limites des rapports. Aussi cet illustre auteur n'a-t-il jamais différencié des quantités, mais seulement des équations. Leibnitz semble fonder son calcul moins géométriquement. Il considère qu'il y a des grandeurs infiniment petites*, à l'égard d'autres grandeurs, de telle sorte qu'on peut négliger les premières eu égard aux secondes, sans erreur sensible. Il y a de plus dans son système des infiniment petits d'infiniment petits, qui sont de même négligeables à l'égard de ceux du premier ordre. Mais l'esprit se perd dans ces différens ordres d'infiniment petits. D'ailleurs ces quantités négligées paraissent s'éloigner de l'exactitude géométrique, & donnent une fausse idée du calcul différentiel, qui semblerait rentrer dans les méthodes d'approximation, tandis que les solutions qu'il donne sont rigoureuses. Leibnitz varia sur ces principes. Il changea ses infiniment petits en incomparables, comme serait par exemple, un grain de sable comparé à la sphère des fixes; & par-là il portait atteinte à la certitude de son calcul. Ses ennemis se servirent de la voie qu'il leur ouvrait lui-même, & de son incertitude sur les vrais principes, argumentèrent contre son droit à l'invention. « Mais, dit M. d'Alembert, » on objecte envain à Leibnitz que sa métaphysique du » calcul différentiel n'était pas bonne. Cela peut être. Ce- » pendant cela ne prouve rien contre lui. Il peut avoir trouvé » le calcul dont il s'agit, en regardant les quantités différen- » tielles comme des quantités réellement infiniment petites, » ainsi que bien de Géomètres les ont considérées; il peut

---

* Hist. des Math. art. différentiel. Encyclopédie.

» ensuite, effraié par les objections, avoir chancelé sur » cette métaphysique». En outre, il est bon d'observer que le même objet ne fixait pas long-tems Leibnitz: le desir de découvrir l'entraînait à des choses nouvelles. C'est ainsi qu'après avoir trouvé le calcul différentiel, Leibnitz, satisfait de son exactitude, a pu passer sur les vrais principes qui y sont renfermés.

(34) Un corps tombant perpendiculairement, sa chûte est continuellement accélérée par l'action de la pesanteur: la courbe isochrone est celle par laquelle un corps descendrait sans accélération, de manière qu'en tems égaux il s'approcherait toujours également de l'horison. Cette courbe est la seconde parabole cubique. Dans la courbe isochrone paracentrique, Leibnitz demande le long de quelle courbe un corps devrait tomber afin qu'il s'éloignât d'un point donné proportionnellement au tems.

La chaînette est la courbe que prend naturellement une chaîne, ou une corde parfaitement flexible, qui est suspendue par ses extrémités.

La brachystochrone, est la courbe de la plus vite descente, c'est-à-dire celle par laquelle un corps descendra plus vite, que s'il tombait le long de la verticale.

Ces deux problêmes furent proposés par Jean Bernoulli.

(35) Leibnitz s'était en effet occupé du calcul intégral; il avait trouvé avant l'année 1700 une méthode pour intégrer les grandeurs, & il le manda à M. Bernoulli, en lui marquant qu'il réservait sa découverte pour un ouvrage de la science de l'infini qu'il méditait, & dont sa méthode devait faire une des plus considérables parties. Il en publia un Essai dans les Actes de Leipsic, de l'année 1702. Il écrivit à M. Volf, peu de jours avant de mourir, qu'il avait encore à donner sur le calcul quelque chose d'*inespéré*, & qui n'aurait rien de semblable aux inventions de Newton & à celles des autres géomètres Anglais. [*Vie de Leibnitz.*] Je ne crois pas qu'on m'accuse d'en avoir trop dit sur cette partie de l'éloge de Leibnitz. On entend bien que je n'ai voulu parler que d'une chose *inespérée*, que d'une méthode générale pour intégrer toutes les grandeurs.

(36) Leibnitz avait adopté les idées de Ramazzini, médecin Italien, & desirait que pour perfectionner la Médecine, on ajoûtât chaque année aux listes des baptêmes & des

morts, un détail de la constitution de l'air, des saisons, des maladies qui ont régné parmi les hommes & parmi les animaux. Rien ne hâterait plus les progrès de la Médecine; &, comme dit Leibnitz, c'est une vérité déplorable, que les choses utiles sont les premières auxquelles on devrait penser, & les dernières auxquelles on pense. Il aurait pû ajoûter, qu'on y pense long-tems sans les exécuter. Le souhait de Leibnitz est rempli maintenant en France: l'académie des Sciences donne tous les ans ces listes intéressantes dans ses Mémoires. Il serait à desirer qu'on ajoûtât encore à ces listes l'âge du mort & le genre de la maladie. Par-là on connaîtrait le nombre d'habitans que chaque maladie emporte; les tems où telles maladies sont plus dangereuses; on saurait celles qui sont les plus meurtrières, celles qui s'affaiblissent, *&c.* M. de la Condamine l'a proposé il y a quelques années. « Sa proposition avait été agréée de M. le » Lieutenant-général de Police, de MM. les Vicaires-géné» raux du Diocèse, & de plusieurs de MM. les Curés de » Paris. Des objections qu'on n'a pas eu honte de faire, & » qu'on aurait honte de répéter ici, ont empêché qu'elle ne » passât ». *Mercure de France*, *Sept. 1759*.

(37) En 1666 Leibnitz, étant à Nuremberg, apprit qu'il y avait dans cette Ville une société de Chimistes, qui travaillaient dans le plus grand secret à la pierre philosophale. Le desir de pénétrer jusqu'à eux lui suggéra une idée qui réussit: ce fut d'extraire des anciens Alchimistes une suite de phrases obscures, dont l'assemblage formait une lettre plus obscure encore, que lui-même n'entendait pas. Cette lettre devint un titre pour être admis; on l'admira d'autant plus qu'on l'entendait moins. Leibnitz fut reconnu adepte, & choisi pour Secrétaire de la société. Sa liaison avec le baron de Boinebourg détruisit celle-ci: mais Leibnitz avait trouvé le moyen de s'instruire avec eux; semblable à une plante robuste, qui tire d'une terre ingrate la nourriture qui lui convient. Le langage de l'Alchimie lui était familier. Il a donné dans les Mémoires de Berlin l'explication de deux énigmes chimiques, dont l'une était en vers grecs, l'autre en vers allemands, & dont les mots étaient *arsenic* & *vitriol*. *Voyez les Mémoires de Berlin 1710*.

(38) Lorsque le phosphore fut découvert, chacun chercha à s'en attribuer l'honneur. Il fut trouvé par un bourgeois

d'Hambourg, nommé *Brandt*. Kunckel, célèbre chimiste, voulut avoir son secret, & s'associa avec Kraft, dans le dessein d'en faire commerce. Mais Kraft, après avoir appris le procédé de Brandt, l'engagea à le refuser à Kunckel. Celui-ci piqué de cette infidélité, & sachant seulement que le phosphore se tirait de l'urine, le découvrit par ses propres lumières, au-lieu que Brandt l'avait trouvé par hasard. Ce phosphore a retenu le nom de Kunckel. Kraft, passant à Hannover, montra ce nouveau phosphore au duc Jean Fréderic & à Leibnitz, sans dissimuler que Brandt en était l'inventeur. Mais en Angleterre il ne fut pas si scrupuleux. Boyle prétendit aussi à l'invention. Leibnitz, curieux de tous les phénomènes, fit venir à la Cour du Duc, Brandt, lequel travailla devant eux, & leur apprit tous les détails de l'opération, qui passe encore aujourd'hui pour difficile. Le Duc renvoia Brandt à Hambourg avec une pension, & ce fut le seul fruit qu'il retira de sa découverte. *Voyez les Mémoires de Berlin 1710*.

(39) Voici ce qu'en dit un homme de génie, fait pour apprécier Leibnitz, & connaître, même lorsqu'il s'égare, la valeur de ses pensées. « Selon Leibnitz, les planètes aussi-» bien que la terre, étaient autrefois des étoiles fixes & » lumineuses par elles-mêmes. Après avoir brûlé long-» tems, il prétend qu'elles se sont éteintes faute de ma-» tières combustibles, & qu'elles sont devenues des corps » opaques. Le feu a produit par la fonte des matières une » croûte vitrifiée, & la base de toute la matière qui com-» pose le globe est du verre, dont les sables ne sont que des » fragmens. Les autres espèces de terre se sont formées du » mélange de ce sable avec de l'eau & des sels fixes; & » quand la croûte fut refroidie, les parties humides qui » s'étaient élevées en forme de vapeurs retombèrent, & » formèrent les mers. Elles enveloppèrent d'abord toute » la surface du globe, & surmontèrent même les endroits » les plus élevés, qui forment aujourd'hui les continents & » les îles. Selon cet auteur, les coquilles, & les autres dé-» bris de la mer qu'on trouve par-tout, prouvent que la » mer a couvert toute la terre; & la grande quantité de » sels fixes, de sables & d'autres matières fondues & calci-» nées, qui sont renfermées dans les entrailles de la terre,

» prouvent que l'incendie a été général, & qu'il a précédé
» l'existence des mers. Quoique ces pensées soient dénuées
» de preuves, elles sont élevées, & on sent bien qu'elles
» sont le produit des méditations d'un grand génie. Les
» idées ont de la liaison; les hypothèses ne sont pas impos-
» sibles, & les conséquences qu'on en peut tirer ne sont
» pas contradictoires : mais le grand défaut de cette théo-
» rie, c'est qu'elle ne s'applique point à l'état présent de la
» terre; c'est le passé qu'elle explique, & ce passé est si an-
» cien, & nous a laissé si peu de vestiges, qu'on peut en dire
» tout ce qu'on voudra; & qu'à proportion qu'un homme
» aura plus d'esprit, il en pourra dire des choses qui auront
» l'air plus vrai-semblable »...... Dire que la mer a enve-
loppé le globe entier, & que c'est par cette raison qu'on
trouve des coquilles par-tout; « c'est ne pas faire attention
» à l'unité du tems de la création; car si cela était, il fau-
» drait nécessairement dire que les coquillages, & les autres
» habitans des mers dont on trouve les dépouilles dans
» l'intérieur de la terre, ont existé les premiers, & long-
» tems avant l'homme & les animaux terrestres. Or, indé-
» pendamment du témoignage des livres sacrés, n'a-t-on
» pas raison de croire que toutes les espèces d'animaux &
» de végétaux sont à-peu-près aussi anciennes les unes que
» les autres »? *M. de Buffon*, *Hist. Nat.*

La Protogée de Leibnitz n'était qu'un essai, & pour-ainsi-dire les premières idées qui lui étaient venues sur ce sujet. Peut-être que de nouvelles méditations l'auraient mis dans le cas de parer la dernière objection de M. de Buffon. Mais quant à la première, il est difficile d'y répondre : le plus grand talent ne peut établir que sur le sable l'édifice des origines; alors la vérité est si loin, & nos vûes sont si courtes !

(40) L'Encyclopédie d'Alstedius fut composée en latin, & imprimée à Herborn, dans le comté de Nassau en 1620, en 3 vol. *in-folio*. Cet écrivain infatigable y avait emploié une partie de ses jours. « Le discernement de l'auteur ne
» répond pas toujours aux peines que ce travail lui a coûté.
» Mais néanmoins il y a beaucoup à apprendre, & cet
» ouvrage mérite d'être loué par l'invention, quoiqu'il pût
» être mieux exécuté. C'est à y donner ses soins que pen-
» sait Leibnitz. Il avoit résolu, conjointement avec Hesenta-

» lettres, de le revoir d'un bout à l'autre, d'en corriger les » défauts, de suppléer les imperfections, & d'en perfectionner la méthode ». *Vie de Leibnitz.*

(41) Leibnitz avait appris sous Thomasius ce que valaient les Philosophes anciens. Il faisait grand cas de Platon. « Je trouve naturel, dit-il à M. Remond, que vous ayez » goûté quelque chose dans mes pensées, après avoir pénétré dans celles de Platon, auteur qui me revient beaucoup... » Je crois pouvoir porter jusqu'à la démonstration des vérités qu'il n'a fait qu'avancer ». Et ailleurs il dit encore: « Si quelqu'un réduisait Platon en système, il rendrait un » grand service au genre humain, & l'on verroit que j'en » approche un peu ».

Aristote avait enseigné comme Leibnitz, que le principe de force qui anime la Nature, résidait dans la matière en général. Il concevait chaque substance comme revêtue d'une tendance au mouvement, par laquelle il expliquait les changemens des corps. Cette substance, *l'entéléchie* d'Aristote, n'est pas loin de l'idée de la monade dont Leibnitz a tiré un si grand parti.

L'idée de la monade, miroir de l'Univers, & échappée du sein de Dieu est toute platonique.

(42) Il essaia de réconcilier la Philosophie de Descartes avec celle d'Aristote, dans une lettre adressée à Thomasius. Il y montre les erreurs de ces deux grands hommes, & préfere le dernier. Il osa faire réimprimer le livre de Marius Nizolius, *de veris Principiis, & verâ ratione philosophandi contra Pseudophilosophos.* Cet ouvrage imprimé en Italie en 1553, était le premier où l'on eût eu l'audace de s'élever contre Aristote. Il avait eu du succès, & était enfin tombé dans l'oubli. Dans le tems où Aristote avait le plus d'ennemis, & où les Cartésiens triomphaient, Leibnitz osa faire reparaître la première critique de ce Philosophe, & le vengea en donnant à ce livre une seconde vie à la faveur du nom d'Aristote & de Leibnitz, & en montrant que le philosophe Grec avait eu les véritables principes de la Philosophie à plusieurs égards; & que le moderne Descartes les avait empruntés de lui. *Vie de Leibnitz.*

(43) « Les Cartésiens feraient bien mieux de se défaire » de l'esprit de secte, toujours contraire à l'avancement des » sciences; de joindre, à la lecture des excellens ouvrages

» de M. Descartes, celle de quelques autres grands hommes » anciens & modernes; de ne pas mépriser l'antiquité où M. » Descartes a pris une bonne partie de ses meilleures pen- » sées....; de tâcher de faire quelques pas en avant, & de » ne se pas contenter d'être de simples paraphrastes de leur » maître...... Je m'imagine que sa méthode n'était pas aussi » parfaite qu'on tâche de le faire croire; j'en juge par sa Géo- » métrie. C'était son fort sans doute. Cependant nous savons » aujourd'hui qu'il s'en faut infiniment qu'elle n'aille aussi loin » qu'elle devrait aller, & qu'il disait qu'elle allait: les plus » importans problèmes ont besoin d'une autre analyse dont » j'ai donné moi-même des échantillons... Sa Métaphysique, » quoiqu'elle ait quelques beaux traits, est mêlée de grands » paralogismes & a des endroits bien faibles. J'ai découvert » la source de ses erreurs sur les règles du mouvement; & » quoique j'estime extrèmement sa Physique, ce n'est pas » que je la tienne véritable, excepté quelques matières par- » ticulières, mais parce que je la considère comme un ad- » mirable modèle, & comme un échantillon de ce qu'on » pourrait élever sur des principes plus solides, que les ex- » périences nous ont fournis depuis ». *Lettre de Leibnitz à M. l'abbé Nicaise, Jour. des Sav. 1693.*

« Je ne trouvais aucun moyen d'expliquer comment le » corps fait passer quelque chose dans l'ame, ou *vice versâ*; » ni comment une substance peut communiquer avec une » autre substance créée. M. Descartes avait quitté la partie » là-dessus ». *Recueil de pièces, tome II. 379.*

Leibnitz disait que la philosophie de Descartes était l'anti-chambre de la vérité.

(44) Ce principe a été connu des anciens. Archimède, passant de la Géométrie à la Méchanique, s'en servit pour démontrer qu'une balance, dont les bras sont égaux & chargés de poids égaux, devait rester en équilibre, parce qu'il n'y a point de raison suffisante pour qu'un des bras descende plutôt que l'autre. Leibnitz saisit ce principe, le développa, & fut le premier qui en l'énonçant distinctement, l'introduisit dans les sciences: ce principe doit être encore plus ancien qu'Archimède; il doit avoir été emploié, ainsi que le principe de contradiction, par tous les peuples qui ont raisonné. C'est la base de toute bonne logique. En effet, l'art du Philosophe n'est pas de créer des principes nouveaux

& inconnus, mais de démêler les principes ſimples, d'après leſquels tous les hommes raiſonnent. Au reſte, ce principe eſt très-bon. Il ſemble ſeulement que Leibnitz l'ait étendu trop loin.

(45) Cette notion du tems & de l'eſpace nous paraît très-juſte. C'eſt un des points ſur leſquels Leibnitz a combattu contre Clarke; mais il nous ſemble que l'Anglais n'a rien oppoſé de ſatisfaiſant aux raiſons de Leibnitz. Un Philoſophe moderne [*Mélanges de Littérature & de Philoſophie*, *tome V.*] penſe comme lui ſur ces deux êtres métaphyſiques. On demande : « Y aurait-il un eſpace s'il n'y avait point de corps, & » une durée s'il n'y avait rien? Ces queſtions viennent, ce » ſemble, de ce qu'on ſuppoſe au tems & à l'eſpace plus de » réalité qu'ils n'en ont.... Les enfans qui diſent que le vuide » n'eſt rien ont raiſon, parce qu'ils s'en tiennent aux ſimples » notions du ſens commun; & les Philoſophes, qui veulent » réaliſer le vuide, ſe perdent dans leurs ſpéculations : le » vuide a été enfanté par les abſtractions, & voilà l'abus d'une » méthode ſi utile à bien des égards. S'il n'y avait point » de corps & de ſucceſſion, l'eſpace & le tems ſeraient » poſſibles, mais ils n'exiſteraient pas ».

(46) Nous avons déjà dit [note 24] que Leibnitz avait d'abord penſé, avec les Carteſiens, que l'eſſence de la matière conſiſtait ſeulement dans l'étendue; depuis il changea de ſentiment. « Si l'eſſence de la matière conſiſtait ſeule- » ment dans l'étendue, dit-il, un corps qu'un autre corps » déplace ne réſiſterait pas. Mais puiſqu'il réſiſte, il faut » que les corps poſsèdent une autre qualité, qui eſt la » force d'inertie. Cela fait connaître qu'il y a dans la » matière quelque autre choſe, que ce qui eſt purement » géométrique : c'eſt-à-dire que l'étendue & ſon change- » ment tout nud; & à le bien conſidérer on s'apperçoit » qu'il y faut joindre quelque notion ſupérieure, ou méta- » phyſique, ſavoir celle de la ſubſtance, action ou force ». *Jour. des Sav. 18 Juin 1691.*

(47) « J'avais donné d'abord dans le vuide, dit Leibnitz, » & dans les atomes. Mais après bien des méditations, je » m'apperçus qu'il eſt impoſſible de trouver les principes » d'une véritable unité dans la matière ſeule, ou dans ce qui » n'eſt que paſſif, puiſque tout n'y eſt que collection ou amas » de parties, Or la multitude ne pouvant avoir ſa réalité que

» des unités véritables, je fus contraint pour trouver ces uni» tés réelles, d'avoir recours à un atome formel, puisqu'un » être matériel ne saurait être en même tems matériel & » parfaitement indivisible, ou doué d'une véritable unité. » Il fallut donc rappeller, & comme réhabiliter les formes » substantielles, si décriées aujourd'hui; mais d'une manière » qui les rendit intelligibles, & qui séparât l'usage qu'on » en doit faire de l'abus qu'on en a fait ». [*Syst. nouv. de la nat. des subst.*] Il est vrai que cette idée des monades est d'une profondeur étonnante, & doit être regardée comme la plus ingénieuse, sinon des découvertes, du-moins des inventions métaphysiques.

(48) « Dans la défaillance, dans la stupeur ou le som» meil profond, l'ame qui ne manque pas tout-à-fait de » perception, ne differe pas d'une simple monade. L'état » présent d'une substance simple procède naturellement de » son état précèdent, ainsi le présent est gros de l'avenir. » Lorsque nous sortons du sommeil, de la défaillance, de » la stupeur, nous avons la conscience de nos perceptions; » il faut donc qu'il n'y ait eu aucune interruption absolue; » qu'il y ait eu des perceptions immédiatement précédentes » & contiguës, quoique nous n'en ayons pas la conscience. » Car la perception est engendrée de la perception, comme » le mouvement du mouvement ». *Encyclopédie*, *art. Leibnitz*.

La monade avertie d'une manière confuse de ce qui se passe aux extrémités du monde, est une idée singulière, mais grande! Si ce système eût été plus généralement adopté & mis à la portée du vulgaire, il aurait pû ramener la croyance aux songes. Car on eût dit: Lorsqu'on veille, les sensations des objets voisins absorbent & éteignent toutes les autres. Mais la nuit, la lumière n'agit plus sur nos sens: il n'y a ni bruit ni mouvement, les sensations plus faibles peuvent être apperçues. De-là l'avis d'un fils tué à la guerre, d'une maison brûlée, *&c.* Ainsi les erreurs les plus grossières pourraient renaître dans des siècles éclairés, & renaître des recherches profondes où l'esprit a le plus mis du sien. Les Philosophes jugent ces erreurs, & pensent y trouver les suites de l'ignorance. Elles ne sont peut-être que l'abus de l'esprit, & les traces des idées philosophiques défigurées par le vulgaire.

(49) A la multitude des monades qui composent le corps de l'animal, préside une monade d'un degré supérieur qui y est intimément unie; cette monade, qui en est l'ame, ne passe point d'un corps dans un autre, ce serait la métempsicose: cependant, suivant les principes de Leibnitz, les monades ne peuvent point périr, & il faudrait des miracles continuels pour les annihiler. Il pensa donc que cette ame est inséparablement attachée au corps, comme un attribut à son sujet. Quand l'animal naît, ce n'est qu'un développement d'un corps déjà existant; des parties de matière y entrent & l'étendent. Quand il paraît périr, ces mêmes parties l'abandonnent. Mais il reste toujours quelque chose de lui, c'est-à-dire l'ame unie, si l'on peut parler ainsi, au moule organique qui constituait l'animal. Cet état que, selon Leibnitz, on appelle improprement *mort*, subsiste jusqu'à ce qu'un nouveau développement le rende à ce que nous nommons la vie. *Syst. nouveau*, &c. *déjà cité.*

(50) « *Je crois que les ames des hommes ont préexisté,* » *non pas en ames raisonnables, mais en ames sensitives* » *seulement, qui ne sont parvenues à ce degré supérieur,* » *c'est-à-dire à la raison, que lorsque l'homme, que l'ame* » *devait animer, a été conçu* ». *Lettre de Leibnitz à M. des Maiseaux, 8 Juillet 1711.*

(51) Nous avons emprunté le mot & l'idée de fulguration de l'article Leibnitz de l'Encyclopédie. « Dieu est une unité » ou substance simple, origine de toutes les monades créées » qui en sont émanées, pour-ainsi-dire, par des fulgura» tions continuelles ». J'aurais voulu emprunter cet excellent article en entier. J'ai plus d'une fois, en le lisant, laissé l'éloge que j'avais entrepris; mais il faut suivre de loin ses maîtres, en les admirant, & en désespérant de les imiter jamais.

(52) Dès que l'on veut expliquer l'union du principe qui pense avec la matière qui agit, il faut admettre ou la voie d'influence de l'un sur l'autre, ou les causes occasionelles de Mallebranche, ou l'harmonie préétablie de Leibnitz. Alors on voulait tout expliquer; aujourd'hui que les Philosophes n'expliquent plus, & ne connaissent que les faits, ils répondent à ces grandes questions; je n'en sai rien.

(53) Bayle attaqua le système de l'harmonie préétablie, & éleva des objections contre cette union de deux substances,

dont les changemens se correspondent sans cesse sans qu'elles agissent l'une sur l'autre. Il compare le corps à un vaisseau qui aurait la vertu de se mouvoir de lui-même, si à propos qu'il éviterait les courans & les écueils, qu'il jetterait l'ancre où il le faut, *&c.* « On conviendra que l'infinité de Dieu » n'est pas trop grande pour communiquer à un vaisseau » une telle faculté, & on dira même que la nature du vais» seau n'est pas capable de recevoir de Dieu cette vertu» là. Cependant ce que M. Leibnitz suppose de la machine » du corps humain est plus admirable & plus surprenant » que tout ceci * ». Bayle passe ensuite à l'examen des changemens que le corps de César, par exemple, a dû subir, pour répondre dans la dernière exactitude, aux changemens perpétuels d'une certaine ame qu'il ne connaissait pas, & qui ne faisait aucune impression sur lui. A cela Leibnitz répondit, que si, suivant certaines hypothèses, le monde n'était composé que d'un nombre fini d'atomes, & qui se mussent suivant les lois de la méchanique, un esprit fini pourrait être assez relevé pour comprendre & prévoir démonstrativement tout ce qui y doit arriver **. Mais comme le nombre des atomes est infini, ce calcul n'appartient qu'à un être infini ; & ce serait vouloir borner sa puissance, que de douter qu'il ait pû faire le vaisseau que Bayle imagine. L'objection de Bayle sur l'ame est plus pressante. « La faculté » de se donner des pensées est une propriété de la Nature : » elle l'a reçue de Dieu, quant à sa possession & quant à » l'exécution. Si la première pensée est un sentiment de » plaisir, on ne voit pas pourquoi la seconde ne serait pas » aussi un sentiment de plaisir ; car lorsque la cause totale » d'un effet demeure la même, l'effet ne peut pas chan» ger. Or cette ame au second moment de son existence, » ne reçoit pas une nouvelle faculté de penser, elle ne fait » que retenir la faculté de penser qu'elle avait au premier » moment, & elle est aussi indépendante de toute autre » cause au second moment qu'au premier ; elle doit donc » reproduire au second moment la même pensée qu'elle

* Diction. de Bayle, article Rorarius.

** Voyez les réponses de Leibnitz, Hist. des ouvrages des Savans, Juillet 1698, & dans le Recueil des pièces de M. des Maiseaux.

» venait de produire ». Bayle ensuite consent que cette ame puisse avoir différentes pensées; mais encore faut-il qu'elles aient quelque affinité entre elles. Comment donc se représenter comme possibles ces sauts tumultueux de la terre au ciel, qui sont ordinaires à la pensée de l'homme? comment expliquer ces passages instantanés du plaisir à la douleur. « Il arriva plus d'une fois sans doute à César d'être piqué » d'une épingle pendant qu'il tettait. Il fallut donc que son » ame se modifiât elle-même d'un sentiment de douleur » immédiatement après les perceptions agréables de la dou» ceur du lait qu'elle avait reçues deux ou trois minutes de » suite ». Leibnitz répondit que « la loi du changement de » la substance de l'animal le porte de la joie à la douleur, » dans le moment qu'il se fait une solution de continu dans » son corps, parce que la loi de la substance indivisible de » cet animal est de représenter ce qui se fait dans son corps, » de la maniere que nous l'expérimentons, & même de re» présenter, en quelque façon & par rapport à ce corps, » tout ce qui se fait dans le monde ». Bayle objecta que selon Leibnitz, l'ame avait reçu non-seulement la faculté de se donner incessamment des pensées, mais aussi la faculté de suivre toujours un certain ordre de pensée, qui corresponde aux changemens continuels de la machine du corps. Ne faudrait-il pas que l'ame pour changer à tout moment ses perceptions, eût continuellement devant les yeux l'ordre qu'elle doit suivre, & y songeât actuellement? Ne faudraitil pas pour le moins qu'il y eût en elle une suite d'instrumens particuliers, qui fussent chacun une cause nécessaire d'une telle ou d'une telle pensée? & cette suite d'instrumens ou de pièces peuvent-elles être conçues dans une substance simple & indivisible? Leibnitz de son côté suppose que l'ame ne connaît pas distinctement ses perceptions à venir; « mais qu'elle les sent confusément, & qu'il y a en chaque » substance des traces de tout ce qui lui est arrivé, & de » tout ce qui lui arrivera. Mais cette multitude infinie de » perceptions nous empêche de les distinguer »..... L'état présent de chaque substance est une suite naturelle de son état précédent. « L'ame toute simple qu'elle est a toujours » un sentiment composé de plusieurs perceptions à la fois; » ce qui opère autant pour notre but que si elle était com» posée de pièces comme une machine; car chaque per-

» ception précédente a de l'influence sur les suivantes, con-
» formément à une loi d'ordre qui est dans les perceptions
» comme dans les mouvemens...... Les perceptions qui se
» trouvent ensemble dans une même ame, enveloppant
» une multitude véritablement infinie de petits sentimens
» indistinguables que la suite doit développer, il ne faut
» point s'étonner de la variété infinie de ce qui en doit résul-
» ter avec le tems. Tout cela n'est qu'une conséquence de
» la nature représentative de l'ame». A cela, dit Bayle, je n'ai pas beaucoup de choses à répliquer. Je dis seulement que cette supposition, quand elle sera bien développée, est le vrai moyen de résoudre toutes les difficultés. Voilà le sentiment du plus grand Métaphysicien du siècle dernier. Son suffrage est l'éloge de Leibnitz. En effet, si nous écartons pour un moment les sages préventions de notre siècle sur cette métaphysique, quelle tête n'a-t-il pas fallu pour résoudre ce problême! que de méditations, de réflexions enchaînées, d'objections prévûes! Où l'expérience ne fournit rien, l'imagination a tout à faire. Mais lorsque le systême est fini, lorsque toutes les parties sont bien liées, le sage répond froidement: Cela est possible, & déplore que le génie n'ait fait qu'un beau roman. Si Leibnitz pouvait revenir au monde, il penserait de la Métaphysique ce qu'en pensent les Philosophes à qui j'écris; il penserait qu'elle doit marcher avec les sciences pour guider leurs progrès; mais que seule elle s'égare. Loin d'accuser Leibnitz, je l'admire, en regrettant que son siècle l'ait entraîné. Mais au milieu de ses influences le sage est semblable à un homme qui traverse un fleuve rapide; il aborde, après avoir été long-tems emporté par le courant, & il touche la terre bien loin du but qu'il s'était proposé.

(54) La Théodicée est précédée d'un discours sur la conformité de la foi avec la raison: l'occasion de ce discours fut une question proposée par Bayle; savoir si une vérité, & sur-tout une vérité de foi, pourra être sujette à des objections insolubles. Bayle avait pris l'affirmative, & Leibnitz se décida pour la négative. On peut s'en étonner: car il semble que si l'objection ne peut être détruite que par une raison que nous ignorons, elle demeurera sans réponse, & nous paraîtra insoluble. Je suppose que deux Philosophes qui connaissent les propriétés de l'air, conçoivent l'idée du

baromètre, & qu'avant de l'avoir exécuté, ils raisonnent sur ses effets; je suppose encore que l'un des deux pense que le mercure descendra lorsque l'air sera chargé de vapeurs; l'autre au contraire lui opposera qu'il doit monter, parce que l'air chargé de vapeurs doit devenir plus pesant. Que répondra le premier Philosophe à cette objection? Elle lui paraîtra insoluble & le fait seul pourra la détruire. Il y a cependant des causes dans la Nature qui décident le mercure à descendre lorsqu'il doit pleuvoir: mais ces causes étant inconnues, & ne pouvant être emploiées à détruire l'objection, l'objection demeure victorieuse & insoluble. Les vérités de la foi sont bien plus inaccessibles, puisqu'elles se refusent à nos sens: ainsi l'on peut admettre des objections insolubles que la raison ne peut concilier avec ces vérités. S'il était possible qu'un homme ignorât l'existence du mal moral & physique, & qu'on lui demandât si ces différens maux peuvent se trouver dans un monde, ouvrage de Dieu: cet homme éclairé par les seules lumières de la raison répondrait à coup sûr que non; & lorsqu'on lui ferait voir que le fait est contraire à ses idées, il dirait: Je ne connais pas l'étendue des desseins de Dieu, il a des raisons que j'ignore. » M. Bayle, disait Leibnitz, ne veut point qu'on puisse » justifier la bonté de Dieu, dans la permision du péché, » parce que la vrai-semblance serait contre un homme qui » se trouverait dans un cas qui nous paraîtrait semblable à » cette permission..... Mais il faut considérer que lorsqu'on » a prévû le mal, qu'on ne l'a point empêché, quoiqu'il » paraisse qu'on ait pû le faire aisément, & qu'on a même » fait les choses qui l'ont facilité, il ne s'ensuit pas » pour cela nécessairement qu'on en soit le complice; ce » n'est qu'une présomption très-forte, qui tient ordinaire- » ment lieu de vérité dans les choses humaines, mais qui » serait détruite par une discussion exacte du fait, si nous » en étions capables par rapport à Dieu. Car on appelle » *présomption*, chez les Jurisconsultes, ce qui doit passer » pour vérité par provision, au cas que le contraire ne se » prouve point ». Il faut croire que Bayle, en admettant des objections insolubles contre les mystères, ne regardait pas ces objections insolubles comme démonstratives. Il voulait dire seulement, que n'ayant pas toutes les connaissances de la Nature, quelques-unes de nos connaissances parais-

faient impliquer contradiction avec ces myftères, d'où il réfulte que cette difcuffion, comme toutes les difcuffions métaphyfiques, eft née du défaut de s'entendre. Bayle & Leibnitz attachaient des idées différentes au mot *infoluble*. L'un admettait une infolubilité apparente, l'autre niait une infolubilité rigoureufe.

(55) La Théodicée parut en 1710. On trouve dans ce livre une érudition immenfe; la clarté & les raifonnemens fuivis de l'efprit géométrique; un ftile énergique & affez orné pour plaire; enfin une équité & une politeffe rares lorfqu'il s'agit de combattre le fentiment d'autrui. Le deffein de Leibnitz en compofant cet ouvrage, fut de détruire des maximes dangereufes, qui s'étaient répandues, & qui attaquaient la bonté de Dieu. Ces maximes étaient particulièrement renfermées dans le Dictionnaire de Balye. Leibnitz avait dit plufieurs fois ce qu'il en penfait à la reine de Pruffe. Il était cependant bien aife que Bayle eût donné lieu d'approfondir ces queftions importantes. Il avouait qu'il les avait examinées, & qu'il avait eu deffein de publier fes penfées fur ce fujet. Cette Princeffe l'exhorta à le faire, & le détermina par fes follicitations.

« Quelques Philofophes, & même quelques Théologiens ont cru *, dit-il, que Dieu étant fouverain maître » de l'univers, il pourrait, fans aucun préjudice de fa fainteté, faire commettre des péchés, feulement parce que » cela lui plaît, ou pour avoir le plaifir de punir, & même » qu'il pourrait prendre plaifir à affliger des innocens, fans » faire aucune injuftice, parce que perfonne n'eft en droit » de contrôler fes actions. Quelques-uns même font allés » jufqu'à dire, que Dieu en ufe effectivement ainfi, & fous » prétexte que nous fommes comme un rien par rapport à » lui, ils nous comparent aux vers de terre, que les hommes ne fe foucient pas d'écrafer en marchant...... Ils ne » voient pas que c'eft proprement détruire la juftice de » Dieu; car quelle notion affignerons-nous à une telle efpèce de juftice, qui n'a que fa volonté pour règle? C'eft-» à-dire où la volonté n'eft pas dirigée par les règles du

* Préface de la Théodicée.

» bien, & se porte même directement au mal. A moins » que ce ne soit la notion contenue dans cette définition » tyrannique de Trasimaque chez Platon, qui disait que » juste n'était autre chose que ce qui plaît au plus puissant ». Leibnitz se propose ensuite les difficultés qu'il entreprend d'éclaircir. » Les Philosophes ont considéré les questions de » la nécessité, de la liberté, & de l'origine du mal : les Théo» logiens y ont joint celle du péché originel, de la grace & » de la prédestination. La corruption originelle du genre » humain, venue du premier péché, nous paraît avoir im» posé une nécessité naturelle de pécher, sans le secours » de la grace divine : mais la nécessité étant incompatible » avec la punition, on en inférera qu'une grace suffisante » doit avoir été donnée à tous les hommes ; ce qui ne paraît » pas trop conforme avec l'expérience. Mais la difficulté est » grande, sur-tout par rapport à la destination de Dieu sur » le salut des hommes ; il y en a peu de sauvés ou d'élus : » Dieu n'a donc pas la volonté décrétoire d'en élire beau» coup ; & puisqu'on avoue que ceux qu'il a choisis ne le » méritent pas plus que les autres, & ne sont pas même » moins mauvais dans le fond, ce qu'ils ont de bon ne » venant que du don de Dieu ; où est donc sa justice, dira» t-on, ou au-moins où est sa bonté ? La partialité ou l'ac» ception des personnes va contre la justice, & celui qui » borne sa bonté sans sujet n'en a pas assez ». C'est pour résoudre les difficultés des Philosophes & des Théologiens, que Leibnitz établit les principes dont nous avons donné une légère esquisse. En faveur de ceux qui seraient curieux d'en savoir davantage, & de connaître mieux la doctrine qui y est renfermée, nous nous étendrons un peu plus, & nous introduirons Leibnitz parlant de son ouvrage, dans sa préface, & en faisant lui-même une espèce d'extrait. Il dit qu'on y fera voir » que la nécessité absolue, qu'on appelle » aussi *logique* & *métaphysique*, & quelquefois *géométri-* » *que*, & qui serait seule à craindre, ne se trouve point » dans les actions libres ; & qu'ainsi la liberté est exempte, » non-seulement de la contrainte, mais encore de la vraie » nécessité. On fera voir que Dieu même, quoiqu'il choi» sisse toujours le meilleur, n'agit point par une nécessité » absolue ; & que les lois de la Nature que Dieu a prescrites, » fondées sur la convenance, tiennent le milieu entre les

» vérités géométriques & les decrets arbitraires; ce que
» M. Bayle & d'autres nouveaux Philosophes n'ont pas assez
» compris. On fera voir aussi qu'il y a une indifférence dans
» la liberté, parce qu'il n'y a point de nécessité absolue
» pour l'une ou pour l'autre part; mais qu'il n'y a pour-
» tant jamais une indifférence de parfait équilibre. L'on
» montrera aussi qu'il y a dans les actions libres une par-
» faite spontanéité, au-delà de tout ce qu'on en a déjà
» conçu jusqu'ici. Enfin l'on fera juger que la nécessité hi-
» pothétique & la nécessité morale qui restent dans les ac-
» tions libres n'ont point d'inconvénient, & que la raison
» paresseuse est un vrai sophisme . La raison paresseuse est
celle qui dit: L'avenir est nécessaire, & quelque chose que
je fasse, ce qui doit être sera. C'est le *fatum* des Mahométans.
A l'égard de la grace & de la prédestination, Leibnitz justi-
fie les propositions suivantes. Savoir: Que nous ne som-
» mes convertis que par la grace prévenante de Dieu, &
» que nous ne saurions faire le bien que par son assistance:
» que Dieu veut le salut de tous les hommes, & qu'il ne
» damne que ceux qui ont mauvaise volonté, qu'il donne
» à tous une grace suffisante, pourvû qu'ils en veuillent
» user: que Jesus-Christ étant le principe & le centre de
» l'élection, Dieu a destiné les élus au salut, parce qu'il a
» prévû qu'ils s'attacheraient à Jesus-Christ par une foi
» vive: quoiqu'il soit vrai que cette raison de l'élection
» n'est pas la dernière raison, & que cette prévision même
» est une suite de son decret antérieur: d'autant que cette foi
» est un don de Dieu, & que Dieu les a prédestinés à cette
» foi par un decret supérieur, qui dispense les graces &
» les circonstances, suivant la profondeur de sa sagesse ».

On demandera peut-être à Leibnitz ce que c'est qu'une indifférence dans la liberté, qui n'est pourtant jamais une indifférence de parfait équilibre. Je conçois que l'indifférence est dans la volonté de l'être qui doit agir, & que l'équilibre imparfait est dans les causes qui le déterminent; par conséquent il est déterminé à faire une chose plutôt que l'autre. Mais ces causes sont dans les objets extérieurs, & liées aux causes générales; l'homme y cède; il n'est donc pas libre absolument: il suit sa volonté entraînée pa les causes générales; il fait librement des choses déterminées. Cette hipothèse détruit-elle les objections qu'on peut faire contre la

moralité des actions de l'homme ? Dès qu'il n'y a point d'équilibre parfait dans les causes déterminantes, quelque petite que soit la différence qui détruit l'équilibre, cette différence agit sur moi comme si elle existait seule, & je suis entraîné par elle. Puisque je suis entraîné, comment mon consentement peut-il devenir un crime, lorsque la cause qui me décide ne dépend pas de moi, & lorsque l'aveu de ma volonté qui accompagne l'action est une suite du caractère que j'ai reçu de la Nature ? L'enchaînement des causes qui me font agir n'est-il pas l'ouvrage de Dieu ? & ce caractère que je porte, qui me l'a donné ? En vain Leibnitz répond que l'origine du mal est dans la nature idéale de la créature renfermée dans les vérités éternelles de l'entendement divin ; car je puis toujours demander pourquoi la sagesse & la bonté de Dieu n'ont pas rejetté cette idée ? Convenons donc que toutes ces prétendues explications ne font que substituer une difficulté à la place d'une autre, & qu'une difficulté n'est pas résolue tant qu'il reste un pourquoi, auquel on ne peut pas répondre. Ces matières seraient assurément les plus dignes d'occuper les hommes, si elles étaient à leur portée ; la Philosophie doit les révérer : mais il n'est pas digne d'elle de tenter d'expliquer des choses inexplicables. En s'élevant à la Divinité, elle doit adorer & se taire. Voilà le jugement que notre siècle a porté des discussions qui ont fait tant de bruit dans le siècle dernier. Osons dire qu'elles étaient frivoles, non à la vérité par leur objet, mais par l'impossibilité de les résoudre : Leibnitz est assez grand pour permettre cet aveu. Osons regretter que Leibnitz n'ait pas paru quatre-vingts ans plus tard. Les profondeurs de la Métaphysique auraient été sondées ; Leibnitz aurait su que cette science est impénétrable ; que les vérités qu'elle renferme sont couvertes d'une nuit profonde. Il n'eût peut-être conservé de sa Métaphysique que les monades, ces êtres simples, qui produisent le phénomène de l'étendue. Il n'eût vû, n'eût suivi que la Nature, & il eût dit à l'expérience : Montre-moi des faits ; le génie qui m'éclaire va te guider pour en découvrir de nouveaux. Il aurait fait faire de nouveaux pas à la Géométrie dans la carrière de l'infini. Il eût fait plus peut-être ; en remplissant son projet sur les lois, il eût été le législateur

de tous les peuples, de tous les ſiècles, & un jour le bonheur des hommes eût été ſon ouvrage!

(56) Le ſyſtème de l'optimiſme a eté adopté, combattu, & enfin réduit à ſa valeur, à une fiction ingénieuſe qui ſerait conſolante, ſi l'erreur pouvait durer plus d'un moment. Ce ſyſtème eſt aſſez connu, nous n'en dirons rien de plus; mais nous ne pouvons nous refuſer de dire quelque choſe du dialogue qui termine la Théodicée. Laurent Valla a compoſé un Dialogue ſur le libre arbitre contre Boëce, où il feint que Sextus Tarquin, venant à Delphes pour conſulter l'oracle d'Apollon, a pour réponſe: *Exul inopſque cades iratâ pulſus ab urbe.* Sextus ſe plaint de ſon ſort: Apollon lui répond. Je vous ai dit ce qui arrivera: je ſais l'avenir, mais je ne le fais pas. Allez vous plaindre à Jupiter. C'eſt ainſi que Valla diſtinguait la préſcience divine de la Providence; mais le mal eſt qu'il ſemblait condamner la Providence ſous le nom de Jupiter. Leibnitz continue la fiction. Sextus va trouver Jupiter à Dodone: Pourquoi, dit-il, ô Dieu, m'avez-vous fait méchant? Jupiter lui répond: Si tu veux renoncer à Rome, à la Couronne, tu ſeras heureux; ſi tu retournes à Rome tu es perdu. Sextus ne pouvant ſe réſoudre à ce grand ſacrifice, ſort du temple, & s'abandonne à ſon deſtin. Le Grand-Prêtre fait des repréſentations au Dieu, & lui dit: Que ne lui donnez-vous une autre volonté? Allez, dit Jupiter, trouver ma fille Pallas, elle vous apprendra ce que je devais faire. Pallas le conduit en effet dans le palais des Deſtinées. Là elle lui montre la repréſentation de tous les mondes poſſibles. Dans chacun de ces mondes étaient différens Sextus, qui, par des volontés différentes, auraient eu des deſtinées plus ou moins heureuſes. Enfin dans le dernier des mondes, qui, comme le meilleur, fait le ſommet de la piramide que tous les autres compoſent, le Grand-Prêtre voit Sextus s'en aller à Rome, mettre tout en déſordre, & violer la femme de ſon ami. Le voilà chaſſé avec ſon père, battu & malheureux. « Vous voyez, dit Pallas ou la Sageſſe, que mon père n'a » point fait Sextus méchant. Il l'était de toute éternité, il » l'était toujours librement. Il n'a fait que lui accorder » l'exiſtence que ſa ſageſſe ne pouvait refuſer au meilleur » des mondes où il eſt compris. Il l'a fait paſſer de la région » des poſſibles à celle des êtres actuels. Le crime de Sextus

» sert à de grandes choses; il en naîtra un grand Empire » qui donnera de grands exemples ». Mais, dit un Philosophe moderne, « comment les vertus de la république Romaine avaient-elles besoin d'être précédées par un crime? » voilà ce qu'on ne nous dit point, & ce qu'on serait bien » embarrassé de nous dire. Comment tant d'hommes s'égorgent-ils dans le meilleur des mondes possibles; & si c'est-» là le meilleur des mondes, pourquoi Dieu l'a-t-il créé? La » réponse à toutes ces questions est en deux mots: *ô altitudo!* » & il faut avouer que toute cette métaphysique est bien » creuse ». Que répondrait aujourd'hui Leibnitz au Philosophe; Vous avez raison.

(57) Au mois de Novembre 1715 Leibnitz écrivit à la princesse de Galles, & dans sa lettre attaqua quelques points de la Philosophie de Newton. Il y a apparence que les disputes & les criailleries qui s'étaient élevées sur l'invention du calcul différentiel lui avaient donné un peu d'humeur. Car il n'avait jamais combattu les sentimens de Newton, il se contentait de ne pas penser comme lui. Cette fois la Princesse engagea la dispute en montrant cette lettre au célèbre Samuel Clarke, & en le déterminant à y répondre. Leibnitz accusait Newton d'avoir attribué à Dieu un organe par lequel il apperçoit les choses. Il se prévalait d'une expression susceptible de plusieurs sens; Newton entendait par *sensorium* le lieu des sensations: Dieu étant présent par-tout, il voit, dit-il, & discerne toutes choses dans l'espace infini, comme dans son *sensorium*. Il avait fixé le sens du mot *sensorium*, en disant plus haut: Le *sensorium* des animaux n'est-il pas le lieu où la substance qui apperçoit est présente. En vain Leibnitz objecte que Goclénius donne à ce mot le sens d'organe de la sensation. Qu'importe la signification du dictionnaire, quand un Philosophe a défini le mot? Leibnitz s'élevait encore contre la pensée de Newton, que le système du Monde aurait un jour besoin d'être remis en ordre par son auteur. Il demandait * si Dieu n'avait pas eu assez de vûes pour en faire un mouvement perpétuel, & si comme un horloger, il avait besoin de racommoder son ouvrage? Selon Leibnitz la même force subsiste toujours, & circule seulement dans les différentes parties

* 1. Ecrit de Leibnitz.

de la matière, suivant les lois de la Nature & le bel ordre préétabli. Clarke * répondait, que l'idée d'un monde qui se conserve, sans que Dieu y intervienne, introduit le matérialisme & la fatalité. Car si les choses vont ainsi seules depuis la naissance du monde, pourquoi n'auraient-elles pas été de même de toute éternité? Clarke allait, ce semble, trop loin; on peut dire que la Providence agit, soit qu'elle prévoie ou qu'elle conserve. On peut croire que la sagesse de Dieu a tout prévû, & qu'il laisse aller le monde physique, après lui avoir imprimé un premier mouvement; on peut croire aussi que dans la suite des siècles Dieu redonnera un nouveau branle à cette machine, non que le mouvement ait été perdu, mais parce qu'il se trouvera distribué avec trop d'inégalité; & la sagesse de Dieu est la même, parce qu'il a prévû les changemens qu'il doit faire. Les matières se multiplièrent à mesure que la dispute avançait. On traita du tems, de l'espace, des miracles, du naturel & du surnaturel, du libre & du volontaire, de la force des corps qui se meuvent.

Leibnitz ** dans sa jeunesse avait adopté le vuide, mais il le rejetta par la suite entièrement. Voici comment il raisonnait. « Toute perfection que Dieu a pû mettre dans » les choses, sans déroger aux autres perfections qui y sont, » y a été mise. Or figurons-nous une espace vuide. Dieu y » pouvait mettre quelque matière: donc il l'y a mise. Donc » tout est plein. Il n'est pas possible, disait-il encore, qu'il » y ait un principe de déterminer la proportion du vuide » au plein. On dira peut-être que l'un doit être égal à l'au- » tre: mais comme la matière est plus parfaite que le vuide, » la raison veut qu'on observe la propotion géométrique, » & qu'il y ait d'autant plus de plein qu'il mérite d'être pré- » féré. Mais ainsi il n'y aura point de vuide du-tout: car la » perfection de la matière est à celle du vuide comme » quelque chose à rien ». A cela Clarke *** répondait, que si cet argument était fondé, il prouverait que Dieu ne saurait s'empêcher ~~de faire tout~~ ce qu'il peut faire, & par con-

* 1. Réplique de Clarke.
** 4. Ecrit de Leibnitz.
*** 4. Réplique de Clarke.

fréquent de rendre toutes les créatures infinies & éternelles. Leibnitz a été conduit à nier le vuide par un abus du principe de la raison suffisante; par le desir d'expliquer tout. S'il n'y a pas de vuide, il faut que le monde soit infini. S'il a des limites, qu'est-ce qu'il y a hors de ces limites? Rien; le néant, le vuide donc. Si l'on est forcé d'admettre du vuide au-delà du monde, pourquoi ne veut-on pas que ce vuide soit encore disseminé dans les pores des corps? Dieu a mis son ouvrage au milieu du néant dont il l'a tiré; il a permis que le vuide enveloppât les choses créées, afin que le jeu des ressorts fût plus libre, & que la force ne fût pas tout-à-coup détruite par la résistance. On ne conçoit pas le vuide; mais s'il existe, comment veut-on s'en former une idée? Frappe-t-il les sens? Non, les sens ne connaissent que les corps; eh bien les corps, en se raréfiant & en se condensant démontrent qu'il y a du vuide. Il paraît que Clarke n'avait pas sur le tems & l'espace des idées aussi justes que celles de Leibnitz. Mais à l'égard des miracles, ce grand homme s'éloignait, ce semble, de la véritable notion qu'on en doit avoir. Il avait tort de penser que l'attraction, si elle existait, serait un miracle continuel. Personne ne peut démontrer que sa cause réside dans la matière; personne n'a pu démontrer jusqu'ici qu'elle n'y réside pas. Le Philosophe peut donc croire que la gravité est une propriété de la matière, & qu'elle agit par un méchanisme inconnu. Je m'étonne que Leibnitz s'y soit refusé, lui qui donnait à ses monades une force active, il ne lui restait plus qu'à y joindre une tendance, & la force des monades devenait la gravité. Leibnitz penserait aujourd'hui comme les savans qui lui ont succédé: l'attraction est universellement admise, elle fut long-tems combattue: telle est la marche de l'opinion publique d'abord contraire, ensuite quelquefois favorable aux nouveautés éclatantes; elle est semblable à un ressort qui resiste & cède en consumant la force qui le comprime, mais qui en se débandant, rend à cette force tout ce qu'il lui a fait perdre.

(58) Il était encore à Vienne en 1714, lorsque la reine Anne mourut, & que l'électeur d'Hannover succéda à la couronne d'Angleterre. Leibnitz se rendit à Hannover, mais il n'y trouva plus le Roi, & il n'était plus d'âge à le suivre. Il lui marqua son zèle plus utilement par des réponses

qu'il fit à quelques libelles Anglais, publiés contre Sa Majesté [*Fontenelle.*] Depuis ce tems sa santé baissa toujours : il était sujet à la goutte, dont les attaques devenaient chaque année plus fréquentes, & qu'il traitait à sa manière, ou seulement suivant les conseils de quelques amis étrangers en médecine. Ce n'est pas l'unique savant à qui pareille conduite ait été funeste. On croit aussi qu'une tisanne que prit Leibnitz, dans un accès de goutte, par l'avis d'un Jésuite d'Ingolstad, & qui ne passa point, servit à avancer sa mort. Du moins les douleurs néphrétiques occasionnées, selon les apparences, par ce remède, jointes aux douleurs de la goutte remontée aux épaules, lui causèrent des convulsions si violentes, qu'il y succomba dans l'espace d'une heure. Il mourut à Hannover le 14 Novembre 1716, âgé de soixante-dix ans quatre mois onze jours. [*Vie de Leibnitz.*] Dans les derniers momens qu'il put parler, il raisonnait sur la manière dont le fameux Furstenbach avait changé la moitié d'un clou de fer en or. [*Fontenelle.*] On lit dans l'Encyclopédie : « Un moment avant que d'expirer il demanda de l'encre & du papier, il écrivit; mais ayant voulu lire ce qu'il avait écrit, sa vûe s'obscurcit, & il cessa de vivre ».

Quant à sa manière de vivre & à son caractère, nous en prendrons l'idée dans l'éloge de M. de Fontenelle, à qui M. Eccard, ami intime de Leibnitz, avait fourni des mémoires sûrs : nous en allons transcrire quelques morceaux.

Leibnitz ne s'était point marié. Il y avait pensé à l'âge de cinquante ans, mais la personne qu'il avait en vûe voulut avoir le tems de faire ses réflexions; cela donna à Leibnitz le loisir de faire aussi les siennes, & il ne se maria point.

Il était d'une forte complexion; il n'avait guères eu de maladie, excepté quelques vertiges dont il était quelquefois incommodé, & la goutte. Il mangeait beaucoup & buvait peu quand on ne le forçait pas, & jamais de vin sans eau. Chez lui, il était absolument le maître, car il y mangeait toujours seul. Il ne règlait pas ses repas à de certaines heures, mais selon ses études. Depuis qu'il avait la goutte, il ne dinait que d'un peu de lait; mais il faisait un grand souper sur lequel il se couchait à une heure ou deux après minuit. Souvent il ne dormait qu'assis sur une chaise, & ne s'en réveillait pas moins frais à sept ou huit heures du matin. Il étudiait de suite, & il a été des mois entiers sans quitter

le siége; pratique fort propre à avancer un travail, mais fort mal saine; aussi croit-on qu'elle lui attira une fluxion sur la jambe droite avec un ulcère ouvert. Il y voulut remédier à sa manière, car il consultoit peu les Médecins, & il vint à ne pouvoir presque plus marcher ni quitter le lit.

Il faisait des extraits de tout ce qu'il lisait, & y ajoûtait ses réflexions; après quoi il mettait tout cela à part & ne le regardait plus. Sa mémoire, qui était admirable, ne se déchargeait point, comme à l'ordinaire, des choses qui étaient écrites, mais seulement l'écriture avait été nécessaire pour les y graver à jamais. Il était toujours prêt à répondre sur toutes sortes de matières, & le roi d'Angleterre l'appellait son dictionnaire vivant. Il pouvait encore dans sa vieillesse, réciter des livres entiers de Virgile. Il avait une érudition prodigieuse, & son opinion était, qu'il n'y avait point de mauvais livre où il n'y eût quelque chose à apprendre. Les hommes sont à cet égard comme les livres; aussi s'entretenait-il volontiers avec toutes sortes de personnes, gens de Cour, Artisans, Laboureurs, Soldats, *&c.* Il s'entretenait même souvent avec les femmes, & ne comptait point pour perdu le tems qu'il donnait à leur conversation. Il se dépouillait parfaitement avec elles du caractère de Savant & de Philosophe; caractères cependant presque indélébiles, & dont elles appercevraient bien finement & avec bien du dégoût les traces les plus légères! Cette facilité de se communiquer le faisait aimer de tout le monde. Il était toujours d'une humeur gaie. Il se mettait aisément en colère, mais il en revenait aussi-tôt; ses premiers mouvemens n'étaient pas d'aimer la contradiction sur quoi que ce fût, mais il ne fallait qu'attendre les seconds; & en effet, les seconds mouvemens, les seuls dont il reste des traces, lui feront éternellement honneur.

On l'accuse de n'avoir été qu'un grand & rigide observateur du droit naturel. On l'accuse aussi d'avoir aimé l'argent. Il avait un revenu très-considérable en pensions du duc de Wolfenbuttel, du roi d'Angleterre, de l'Empereur, du Czar, & il vivait toujours assez grossièrement. Il laissoit aller le détail de sa maison comme il plaisait à ses domestiques, & il dépensait beaucoup en négligence. Cependant la recette était toujours la plus forte, & on lui trouva après sa mort

une grosse somme d'argent comptant qu'il avait cachée. C'était deux années de son revenu. Ce trésor lui avait causé de vives inquiétudes pendant sa vie, mais il fut encore plus funeste à la femme de son héritier, qui mourut de joie en le voyant.

Leibnitz avait un commerce de lettres prodigieux. Il était en relation avec Messieurs l'abbé Bignon, l'abbé Boizot, Bayle, Burnet, Bernoulli, Bourguet, Collins, de la Croze, de Fermat, Fardella, Groevius, Guglielmini, de l'Hôpital, Huyghens, d'Hozier, Hoffman, Herman, Hartzoeker, Ludolf, Mencken, Magliabechi, des Maiseaux, l'abbé Nicaise, Oldenbourg, Pelisson, Remond, Ramozzini, Sphanheim, Stenon, Tschirnaus, Thomasius, Volf, *&c.* & les pères Papebrock, Bouvet, & Tournemine.

Il se plaisait à entrer dans les travaux ou dans les projets de tous les Savans de l'Europe; il leur fournissait des vûes; il les animait, & certainement il prêchait d'exemple. Il est impossible que ses lettres ne lui aient emporté un tems très-considérable; mais il aimait autant à l'emploier au profit ou à la gloire d'autrui, qu'à son profit ou à sa gloire particulière.

FIN.

ERRATA.

Page 11, ligne 12, après *détruire* ôtez le point-virgule, & mettez seulement une virgule.

lig. 13, après *foudre*, un point-virgule.

Pag. 12, lig. 21, destine, *lisez* destiné.

Pag. 13, lig. 7, après *réserve*, un point-virgule.

lig. 8, après *calme*, une virgule.

Pag. 40, lig. 3, après *peuple*, une virgule.

Pag. 91, lig. 6, modicité, *lisez* médiocrité.

Pag. 93, lig. 16, l'envie, *lisez* l'envieux.

Pag. 151, lig. 8 (33) *lisez* (32).

lig 18, (32) *lisez* (33).

Pag. 179, lig. 34, appellaint, *lisez* appellaient.

Pag. 180, lig. derniere, cau, *lisez* can.

Pag. 183, lig. 35, presque très-subile & toute neuve, *lisez* très-subtile & presque toute neuve.

